Outre Monde

La croisée de tous les chemins...

Dans ce numéro :

Vie de Trépas
Texte de Willem Lukusa
Illustration de Annick D.C.

Retour aux Sources
Texte de Florian Bergez
Illustration de Mathieu Coudray

Ignition
Texte de Cédric Maruejol
Illustration de Bernie

Le Tigre du Dark Whistle
Texte de Gaëlle K. Kempeeners
Illustration de Anne-Laure Daviet

La croisée des Funambules
Texte de Don Lo
Illustration de Alain Mathiot

Step by step
par Alain Mathiot

Une promesse d'ailes brûlées
Texte de Cyril Carau
Illustration de Nadia Sanchez

Vampires : gardiens...
article de Estelle Valls de Gomis

Interview d'E. Valls de Gomis
par Cyril Carau

Privilège tardif
Texte de Patrick Duclos
Illustration de Elie Darco

Univers 5 - Septembre 2007

Edito

Détruire. Effet du temps, érosion des êtres, vieillesse et mort. L'abîme qui observe le vivant est toujours prêt à se jeter dessus. Qu'il revête les attributs de la nature ou ceux de la folie des hommes. Guerre, trahison, maladie, décrépitude, nihilisme, conquêtes vaines… au terme de la destruction la mort seule étend son règne. Ainsi se décline cet *Univers V* :

Vie de Trépas de Willem Lukusa, un conte de fantasy mythologique, mettant en scène Thanatos lui-même.

Retour aux Sources de Florian Bergez nous plonge dans un duel perdu au cœur d'un conflit où résonne toute l'absurdité de la barbarie.

Dans *Ignition* de Cédric Maruejol les ressources de la terre ayant été épuisées, les hommes s'en vont vers les étoiles, laissant derrière eux le rebut de l'humanité.

Gaëlle K. Kempeeners nous conte ensuite une aventure du terrible pirate *le Tigre du Dark Whistle*.

Avec *La croisée des Funambules* de Don Lo, deux Mondes, deux conceptions de l'existence s'affrontent sur fond d'un mysticisme empreint de poésie.

En pleine commune de Paris assiégée, il est des mystères et des lieux interdits où l'on risque de se perdre. Que vaut alors *une promesse d'ailes brûlées* ? nous demande Cyril Carau.

Avec une certaine touche d'humour et de cynisme, Patrick Duclos, dans *Privilège tardif*, montre l'au-delà des batailles.

Annick D.C., Bernie, Alain Mathiot, Nadia Sanchez et Elie Darco nous ont fait, une fois de plus, l'honneur d'illustrer ces nouvelles. Et c'est avec joie que nous accueillons dans nos pages deux nouveaux dessinateurs : Anne-Laure Daviet et Mathieu Coudray.

Dans cet *Univers V*, on pourra apprécier trois chroniques :

Le savoir-faire d'Alain Mathiot révélé dans son Step by Step de *La croisée des Funambules*.

Estelle Valls de Gomis nous montre dans son article, *Vampires : gardiens de la mémoire du monde*, un aspect paradoxal de ces créatures porteuses de mort.

Auteure avec qui nous ferons davantage connaissance grâce à une interview menée par Cyril Carau.

Bonne lecture, amis lecteurs…

Cyril Carau au nom de l'équipe d'OutreMonde

Sommaire :

Vie de Trépas 4
Texte de Willem Lukusa
Illustration de Annick D.C.

Retour aux Sources 13
Texte de Florian Bergez
Illustration de Mathieu Coudray

Ignition 20
Texte de Cédric Maruejol
Illustration de Bernie

Le Tigre du Dark Whistle 30
Texte de Gaëlle K. Kempeeners
Illustration de Anne-Laure Daviet

La croisée des Funambules 36
Texte de Don Lo
Illustration de Alain Mathiot

Step by step 51
par Alain Mathiot

Une promesse d'ailes brûlées 55
Texte de Cyril Carau
Illustration de Nadia Sanchez

Vampires : gardiens... 64
article de Estelle Valls de Gomis

Interview d'E. Valls de Gomis 69
par Cyril Carau

Privilège tardif 76
Texte de Patrick Duclos
Illustration de Elie Darco

Vie de Trépas

Texte : Willem Lukasa
Illustration : Annick D.C.

Face à la traque incessante de leurs usuriers, les époux Castelfiel ont décidé de se mettre “au vert”. Armand Hubert a abandonné sa pauvre épouse à la porte d’un sinistre *mobil home* échoué dans un camping pourri de la Creuse. Il faut dire, à la décharge du Baron, que Marie-Angélique ne passe pas inaperçue...

Claquemurée de crainte d’être reconnue, assise à une table bancale où s’entassent les magazines people, les seuls jets setters qu’elle fréquente ces temps-ci sont sur papier glacé – la Baronne de Castelfiel est sous le coup d’une grosse dépression que n’améliore pas son récent penchant pour la vinasse. Elle a cependant accepté de contacter les nouveaux intervenants de l’*Univers V* afin de rédiger leur présentation. De bon gré les auteurs lui ont transmis des informations...

Cher Willem Lukusa,

Je me trouve fort honorée de pouvoir correspondre avec un sujet de sa gracieuse majesté Albert II. Qui plus est, un charmant défenseur de la poésie, art dans lequel vous versez depuis l’âge de douze ans, inspiré et charmé par les histoires de votre conteur de grand-père et guidé par les conseils de lecture d’un cousin, là-bas dans le sud du Congo Démocratique où vous passâtes votre enfance et votre jeunesse.

C’est un penchant que j’ai moi-même, cher Willem, si la chance nous est donnée de nous rencontrer, nous pourrions mutuellement nous lire au coin du feu... Mais passons, je ne souhaite pas vous enflammer trop à l’avance...

À dix-sept ans, vous renouez avec l’écriture après quelques années d’oisiveté adolescente pour rédiger une centaine de chansons. En Europe, à vingt-et-un ans, vous reprenez la poésie et aussi la rédaction de récits plus ou moins longs.

Willem Lukusa (Alsem)

Vous poursuivez des études universitaires et parallèlement vous travaillez sur trois projets de romans, des nouvelles thématiques ou d’inspiration libre, ainsi que, depuis plus d’une année maintenant, sur un projet de création d’une maison d’édition : Les Chemins de l’Aube.

Comme ce nom est poétique ! ô Willem, soyez mon vagabond de grand chemin et je vous mènerai à l’aube d’une passion dévorante ! Hum, pardon, je m’égare...

On retrouve vos écrits sur votre site personnel, un poème paru dans Itinéraires n°1 et une nouvelle à paraître prochainement dans Mort Sûre n°3.

http://alsemlevent.over-blog.com/
http://www.cheminsdelaube.com/forum/index.php

Elie Darco

Vie de Trépas

Willem Lukusa

— Je te dis la vérité, petit. La mort est nécessaire à la vie !

— Meuh, non ! C'est triste quand les gens meurent, grand-père. Tu as d'ailleurs été le premier à pleurer à la mort de papa.

Le vieillard sourit tristement.

— Tu as tout à fait raison… et puis…

L'enfant l'interrompit, victime d'une idée intempestive.

— Et la mort, elle ressemble à quoi ? Monsieur Baliveau dit que c'est une très jolie femme.

— Ton maître sait de quoi il parle, fit le vieillard riant tout bas, en lissant nerveusement son abondante barbe grise. Mais il n'en a pas toujours été ainsi, ajouta-t-il.

Prenant l'allure mystérieuse qu'il arborait à chaque fois qu'il se mettait à raconter une de ses légendes, il entreprit :

— Jadis dans son antre de pierre et de ténèbres, Le Mort déprimait. Et il lui vint l'idée malencontreuse de ne plus vouloir accomplir son office…

« Mes os sont gelés, Hypnos, il me semble que le temps me rattrape enfin. Et que l'ennui, dans sa morne indifférence, ait choisi de me couvrir de son voile. Je n'ai plus le cœur au métier. Les vies de ces misérables humains ne m'intéressent plus. C'est décidé, je démissionne. »

Telles furent les paroles du Vieillard à la Faux, s'adressant d'une voix lasse à son frère jumeau, Maître du Sommeil. Une décision qui était sur le point de changer l'ordre de l'Univers.

*
* *

— Mais qu'a-t-il fumé, cette fois, ce pauvre fou ? Qu'on me l'amène à l'instant ! Et je ne veux pas d'excuses du genre : « Il est hors de notre juridiction ». Je suis le maître de l'Univers, que diable ! J'ordonne aux vents, à la foudre et aux éclairs. Pourquoi ne le puis-je au Mort ?

— Oui, Seigneur Zeus, je vais de ce pas le trouver. Je pense pouvoir le ramener à la raison. Et surtout arriver à le faire comparaître devant votre Majesté.

— Je compte sur toi, Némésis. Par le passé tu ne m'as jamais déçu, et je ne pense pas que ce cas sera différent des autres. Ma grâce t'accompagne !

La sinistre déesse s'inclina et s'effaça de la présence du seigneur de l'Olympe.

La gracieuse Héra, les yeux emplis d'une malveillance subtile, était en train d'offrir un massage sensuel à son époux. Une attention inhabituelle, sans doute pour distraire ce dernier de l'élégance austère et triste de la déesse de la vengeance.

— Pourquoi faut-il toujours que ces affaires te tiennent autant à cœur ? Tu sais, il faut te ménager. Je ne voudrais pas d'un mari cardiaque. À trop s'énerver c'est bien cela qui pourrait arriver. Dieu ou pas, le corps a ses limites !

Elle se permit un sourire à son jeu d'esprit. Comme si le corps d'un dieu possédait des limites ! Zeus acquiesça, l'esprit ailleurs.

— Tu as sans doute raison.

— Oui, ce pauvre Thanatos est simplement victime d'un coup de blues. Rien d'étonnant tout compte fait. Tu imagines ? Ôter la vie, de jour comme de nuit, à chaque instant… Toute l'éternité à tuer ? Même le cœur le plus vaillant et le plus impitoyable, dans ces conditions, ne peut que finir par céder !

— Oui, oui, je comprends tout à fait. Mais il doit s'y plier, c'est son… *fatum*. Est-ce que je rechigne, moi, à lancer la foudre à chaque fois qu'il pleut quelque part, parce que Phébus et Borée ont décidé de jouer à leur jeu stupide ?

— Mon chéri, là tu n'es vraiment pas juste. Lancer la foudre est bien plus jouissif que prendre des vies. La preuve, tu n'as jamais voulu, ne serait-ce qu'une fois, me laisser le faire à ta place, évoquant constamment ce *fatum* pour te justifier.

Elle prit avec une élégance consommée la coupe de nectar qui attendait patiemment son bon plaisir.

— Laisse-le prendre des vacances, il se ressaisira bien assez tôt ! fit-elle après avoir dégusté une gorgée de la liqueur divine.

— Femme ! déclara Zeus avec amertume. Parfois je suis consterné de te voir si insouciante. Tu ne sais pas vraiment ce qui est en jeu, n'est-ce pas ? C'est peut-être pour cela que je dois m'inquiéter pour nous deux. Pour nous tous, en vérité…

— Je sais que tu cherches à m'exaspérer en clamant que tu es le plus sage de nous tous, le plus glorieux, le plus magnifique, répliqua-t-elle avec un sourire moqueur aux lèvres. Mais ça ne marchera pas ce soir. Je suis d'une humeur trop joyeuse pour cela. Cherche ailleurs pour trouver un compagnon avec qui broyer du noir. La petite Némésis, par exemple ?

Sur ce, la déesse quitta la salle de festin et se retira dans ses appartements. Le Mort, sans en avoir eu l'intention, venait de lui accorder une opportunité qu'elle était toute disposée à saisir…

*
* *

Il évoluait à flanc de montagne, marchant à pas pesant. Ayant du mal à se départir de son aura maléfique, il paraissait, dans le lointain, ainsi qu'un nuage de ténèbres. Pourtant c'était indéniable, l'acte d'arpenter la terre avec un autre but que récolter les âmes possédait une empreinte singulière. Un goût de félicité qui, progressivement, lui donnait des ailes.

Déjà, les rides soucieuses disparaissaient peu à peu de son visage. La haine qu'il ressentait pour tout ce qui respire s'effaçait de son cœur. Pourquoi haïr la vie, en effet ? Il avait réfléchi à la question et était arrivé à cette conclusion qui n'était que trop évidente. Il haïssait la vie parce qu'il était mort et, par conséquent, ne pouvait vivre. Mais voilà, il avait découvert ce que ces trois gueuses, Maîtresses du Destin, s'étaient efforcées de lui dissimuler depuis toujours :

Lui Thanatos, le Mort, est aussi capable de vie. Ainsi que tout être de la création, il peut vivre, s'il le désire vraiment.

Cette vérité l'avait frappé avec la force d'une prophétie, et elle lui était venue juste après qu'il ait décidé de partir. En vérité, là demeurait la clé de son emprisonnement moral. Elles ne l'auraient jamais cru capable de cela. Maintenant qu'il s'était libéré, les vérités se présentaient à lui dans un tourbillon de révélations qui l'étourdissait presque.

Qu'en pensez-vous bougresses d'ânes, Moires de mes fesses !

Il rit de sa propre vulgarité. Même cette joie simple de plaisanter lui fut interdite. Un hennissement de cheval le tira de ses pensées. Il leva la tête et réalisa qu'il s'était, sans s'en rendre compte, rapproché d'une

caravane marchande.

— D'où venez-vous donc, jeune seigneur, ainsi sans char ni monture ? l'interpella d'une voix rude et pourtant joyeuse, un vieil homme qui était sans doute le patriarche du clan.

— Jeune seigneur ? s'étonna Thanatos.

— Oui, répliqua le vieil homme, j'ose encore croire que mes yeux et mon flair sont toujours aussi bons que dans le temps. Car, à moins d'une illusion, vous êtes définitivement jeune et seigneur. Votre allure ne siérait ni à un fermier, un artisan ou encore un homme d'armes… Je me nomme Pétros, et je serais ravi si vous acceptiez l'hospitalité de mon humble tente. Seigneur ?

— Thanatos, je me nomme Thanatos !

Le vieillard éclata d'un rire qui ne pouvait cacher totalement son anxiété.

— Thanatos ! Comme le Seigneur Mort ? s'enquit-il, vivement étonné de rencontrer une personne arborant sans crainte un tel nom. Vous possédez sans aucun doute le sens de l'humour jeune homme, se rassura-t-il, et j'aime ça. Venez donc, cher Thanatos. Je sens déjà venir jusqu'à nous les effluves suaves de la cuisine de mon aînée. Ma chère Lydia est un véritable chef, elle a hérité des talents de sa défunte mère dans ce domaine, ajouta le vieillard. Mais venez donc ! D'après la poussière à vos pieds, vous devez avoir longtemps marché et vous avez sans doute grand faim.

Thanatos accepta volontiers. Il ne comprenait pas vraiment ce qui lui arrivait, mais il n'en était pas moins enchanté.

Lorsqu'il avait posé les yeux sur son vêtement, il s'était rendu compte qu'il ne portait plus la détestable robe noire qui, avec le temps, avait lentement viré à un gris sale et délavé. Non, son vêtement était désormais une tunique immaculée, frangée d'argent et d'azur comme il n'en avait jamais vu. Même Phébus, seigneur de la lumière, n'en avait de pareille.

Et ses mains ! Elles avaient la texture exquise d'une peau d'Océanide, alors qu'auparavant elles étaient calleuses, sèches et décharnées, telles des mains de cadavre…

Il avait recouvré une jeunesse depuis longtemps perdue, et sentait qu'il pouvait désormais rivaliser en beauté avec n'importe quel dieu et, sans prétention, avec n'importe quelle déesse.

L'hospitalité de Pétros fut grande et généreuse. C'était si différent de ce qu'il connaissait des humains ; jamais en sa présence un visage n'avait exprimé la joie ou encore la beauté comme celui de Lydia en ce moment.

Non, c'étaient toujours des figures contorsionnées par la douleur la plus abjecte, par la folie la plus pure ou par la tristesse la plus sombre. En réalité, il avait toujours observé les multiples visages du désespoir et de la destruction, mais jamais rien, jamais rien d'heureux.

La jeune femme lui avait témoigné tant d'égards qu'il se retrouva un moment perdu dans la contemplation de sa beauté. Chose qu'il n'aurait jamais pu faire en tant que main vengeresse du Destin.

C'est du passé, maintenant, se dit-il résolument.

Il resta avec la caravane jusqu'à la ville d'Antigue, ses nuits visitées par la généreuse et charmante fille de Pétros.

Thanatos apprenait à connaître l'Amour.

*
* *

Les ennuis pourtant ne tardèrent pas à se présenter.

Pétros, de par son métier, s'installa près de l'amphithéâtre, espérant ainsi vendre le plus possible de ses étoffes, ses amphores et son bétail. L'endroit, où se tenaient toutes sortes de représentations variées dans leurs degrés de burlesque ou de cruauté, attirait en effet énormément de gens. Lydia, sous le charme du

dieu Mort, abandonna pour un temps son père, ses frères, et tous ceux de son clan, pour ne se consacrer qu'à Thanatos. Elle lui apprit bien des choses lors de leurs excursions urbaines. Ainsi sur leur chemin du retour, ils s'arrêtèrent au Colossus. L'énorme amphithéâtre était pour l'occasion le plateau des jeux cruels de gladiateurs. Le public en délire criait des encouragements à son champion et lançaient des obscénités à l'encontre de ses adversaires moins désirés.

La lutte débuta, brutale et enragée. Le champion était un guerrier accompli, un véritable pourvoyeur de mort. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il avait estropié un de ses assaillants, empalé un autre, éborgné le suivant, décapité un quatrième.

Le sang rougissait le sable de l'arène tandis que la foule exultait. Mais il se produisit alors une chose à laquelle nul n'aurait pu s'attendre.

La tête décapitée continuait à crier.

Un cri d'effroi et de douleur pure. Le champion s'approcha et, d'un coup de massue, écrasa le crâne hurlant. Le hurlement se fit plus confus mais il était toujours présent. La foule se tut soudain transie d'effroi. Lydia enserra un peu plus le bras de Thanatos, comme si ce geste allait exorciser sa peur.

Le Maître des morts, quoique surpris, ne comprenait que trop bien. Sans son intervention, l'âme du malheureux s'obstinait à occuper ce corps qui ne pouvait plus la contenir.

Dans un élan furieux, sans doute pour conjurer sa peur, le champion s'approcha de l'autre homme, celui qu'il avait estropié et lui enfonça un pieu dans le cœur. Le malheureux lâcha un cri odieux, interminable. Mais il ne mourrait pas. Effaré, et surtout victime d'une incompréhension qui l'affolait, le champion s'en alla décapiter celui qu'il avait éborgné et qui gisait toujours sur l'arène, mais le résultat restait le même. Quoique dans d'atroces souffrances, aucun des hommes ne trépassait.

Le guerrier sans foi ni loi, l'homme sans peur, pourvoyeur de mort, fuit pourtant ce jour-là, disparaissant de l'arène, réellement terrifié. La foule qui s'était provisoirement calmée, attentive aux réactions du champion, s'agita à nouveau dans un désordre que seul générait la panique.

Thanatos prit Lydia dans ses bras et s'envola avec elle hors de ce stade en furie.

— Nous devons partir sur le champ, déclara-t-il à Pétros.

— Hein, pourquoi donc ? s'étonna le vieil homme. Je suis en train de faire la meilleure de toutes mes saisons. Et le délire de la foule, que j'entends jusqu'ici, ne va les pousser qu'à plus dépenser. Je ne peux tout de même me permettre ce manque à gagner, jeune seigneur. Le monde des marchands est différent du vôtre par bien des côtés.

— Ecoute-le père, s'écria Lydia. Tu ne sais de quoi tu parles, une malédiction semble avoir frappé cette ville. On dirait que le Mort a déserté ce lieu. Qu'importe la blessure ou la douleur, les gladiateurs semblent incapables de mourir, nous en avons été les témoins !

Le patriarche Pétros étant d'une superstition maladive, qu'il cachait tant bien que mal sous une espièglerie cynique, n'eut pas besoin de plus d'explications pour donner l'ordre de prendre le large. La caravane s'ébranla dans un couinement de ferraille rouillée et quitta Antigue.

*
* *

Neuf mois avaient passé, la caravane continuait son pèlerinage vers ce havre inconnu, ce pays improbable où l'on disait que le Mort venait encore.

Leur voyage était devenu une course de plus en plus frénétique ; car de toute évidence, la malédiction que le clan fuyait n'avait pas seulement frappé Antigue, mais le monde entier.

Ils avaient rencontré tout au long du voyage des peuples en paix, et d'autres en guerre ; tous avaient en commun leurs prières au Mort. Ils l'appelaient fermement de leurs cris éperdus. Car vient un moment où

la souffrance n'est plus supportable et que l'ennemi tant haï et craint, Le Maître à la Faux, devient la seule échappatoire. En effet, si le Mort avait déserté, il existait toujours les maladies, les envies, les colères, les haines humaines.

Pourtant l'horreur atteignit son comble lorsque le clan réalisa qu'il ne pouvait plus se permettre de se repaître d'aucune chair. Volaille, mouton, chèvre ou lièvre, les animaux continuaient leur plainte bien après avoir été réduits en morceaux. D'aucun se doutait que si les plantes possédaient des voix, elles se lamenteraient de même. Thanatos, lui, les entendait toutes…

Lydia était enceinte de lui, et c'était cette naissance prochaine qui confortait son choix de poursuivre sa vie, malgré les maux dont souffrait le monde.

Attelés à leur *fatum,* Arès, Aphrodite, Phébus, Zeus, ainsi que tous les autres dieux, continuaient imperturbablement à remplirent leur part du marché universel.

Les guerres continuaient, les alliances se faisaient et se défaisaient, les jalousies et les haines jaillissaient, menant toutes à la souffrance à défaut de mort.

Hypnos essayait de remplir l'office de son frère, mais le plus profond sommeil n'était pas un remède assez définitif.

Les Maîtresses du Destin, Clotho, Lachésis et Atropos, s'affolèrent à l'idée de leur échec dans leur tentative répétée afin de raisonner le Mort.

Elles s'abaissèrent à demander de l'aide à Zeus.

— J'ai déjà envoyé Némésis, répliqua-t-il en fulminant. Me prenez-vous donc pour un incapable ? Et depuis quand ces altières demoiselles s'en viennent effarouchées demander de l'aide à Zeus ? N'avez-vous pas toujours clamé combien vous êtes inaccessibles ! Au-delà de toute autorité, si ce n'est la vôtre ? Disparaissez, avant qu'il ne me prenne l'envie de vous enfermer dans mes geôles et de disposer de vous comme bon me semble. Et ce, pour ma simple fantaisie !

Elles reculèrent et disparurent, épouvantées.

Le Destin leur échappait, telle l'eau au creux d'une main. Et rien ne leur faisait autant peur que le manque de contrôle. L'absence de mainmise sur toute chose. En un certain sens, elles étaient elles aussi victimes de leur *fatum*.

Si Zeus s'inquiétait à propos de l'assignation de Némésis, il n'était pas au courant des machinations d'Héra qui essayait par tous les moyens d'entraver le chemin de la déesse la plus acharnée de l'Olympe. Il semblait que son plan fonctionnait. Zeus, en grand capricieux qu'il était, lançait désormais par moments des propos désobligeants sur son amante préférée. Pour le plus grand plaisir de Héra.

Elle s'était jurée de les séparer, et elle y arriverait, se répétait-elle intérieurement.

*
* *

Lydia éprouva les premières douleurs de l'enfantement. Bientôt il s'avéra, au désarroi de tout son clan et surtout de Thanatos, que l'accouchement était voué à être le plus douloureux qui soit. Dans des conditions normales, Lydia serait condamnée à mourir.

Elle procréa donc dans une souffrance intense. Le sang qui maculait son lit était si abondant que c'était un miracle de la voir posséder encore la force de pleurer et gémir.

Sa fille naquit pourtant saine et sauve, et d'une beauté transcendante.

Quand Pétros dit à sa fille en espérant un temps soit peu la consoler :

— Regarde comme elle est belle !

Ce n'était pas par bienséance, mais la simple réalité. Elle était magnifique.

Thanatos prit son enfant dans les bras et pleura pour la première fois de son existence.

— Tu pleures même, à présent… constata sans inflexion une voix désincarnée.

— Némésis, répliqua Thanatos d'une voix sourde. Que fais-tu ici ?

— J'étais à ta recherche, je t'ai enfin trouvé. Te rends-tu compte de ce que tes vacances coûtent à l'Univers ?

— Je sais ce que tu en penses. Et je ne m'attends pas à ce que toi ou les autres compreniez. Mais je suis en train de vivre ! Ce sont pour moi des instants uniques.

Il essuya une larme et la fixa intensément.

— Certes, répliqua Némésis. Mais cela n'est pas tout. Tu existes dans un but précis. Tu as une mission, une obligation envers le monde. Et comme mon nom me l'impose, je viens te la rappeler.

— Némésis, ricana Thanatos, le cœur ravagé. Le don de ce qui est dû…

— Exactement, dit-elle sévèrement.

Et elle le força à voir ce qu'il ne voulait plus voir. Dans ses yeux lumineux d'espoir et de vie s'affichèrent à nouveau des images d'horreur. À commencer d'abord par l'agonie infinie qu'endurait Lydia, son amante. Ensuite il vit dans un panorama cosmique le ballet des âmes torturées, enchaînées à des corps mutilés et pourrissants. Hommes, animaux et végétaux, tous appelaient sa venue, à lui, le Mort. Tous souffraient un supplice qui n'aurait jamais de fin s'il ne les libérait pas. Des images de géhenne, bien pires que celles qu'il avait apprises à connaître et à endurer. La terre entière languissait…

Le monde hurlait, en proie à une souffrance sans nom, il ne semblait attendre que le salut procuré par le Trépas.

— Vois-tu ? demanda Némésis d'une voix aussi légère qu'un souffle.

— Je vois, répondit Thanatos, j'en suis navré. Mais je ne peux comprendre pourquoi je n'ai droit au bonheur, à la simple liberté de vivre. Je ne peux me résoudre à reprendre l'existence morne qui était la mienne.

Pour la première fois, quelque chose de semblable à un sentiment de compassion illumina le visage de la déesse. Elle lui dit d'une voix sincère :

— Je comprends. Mais une chose doit encore être faite.

Sans prévenir, elle plongea dans le corps frêle de l'enfant que Thanatos berçait. Il devint soudain brûlant, tant que Thanatos fut amené à le lâcher. Lorsqu'il tomba par terre, il bouillonna telle la lave d'un volcan. Des cris et des déchirements, fruits d'une lutte entre entités, ciselèrent l'atmosphère ambiante. Et quelques instants plus tard, l'air sembla vibrer et se brouiller puis se préciser à nouveau. Pour laisser place à une femme, sublime dans sa nudité.

Thanatos reconnut sa fille, mais aussi Némésis. L'instant d'après, la silhouette se brouilla une fois de plus. Lorsqu'elle se précisa à nouveau Thanatos reconnut la tunique de son office, immaculée dans sa noirceur.

— Qu'as-tu fait !

— J'ai voulu savoir ce que tu ressentais vraiment. Tu as raison, je n'aurais jamais pu te comprendre avant d'être ce que je suis à présent… Père, ajouta-t-elle d'une voix significative.

Elle s'approcha de lui et l'enserra dans une étreinte farouche, puis se tourna vers la femme qui gisait encore sur le lit et fit de même.

D'un regard rempli d'empathie et de compréhension, elle dit à Thanatos.

— Elle souffre beaucoup.

Il acquiesça d'un signe de tête, et dit presque résigné :

— Emporte-nous tous les deux. Sans elle, que me vaut cette vie…

Cette fois, c'est la jeune femme qui acquiesça. D'une pensée, comme son père faisait avant elle, elle envoya leurs âmes vers l'autre monde. Celui des chimères et des rêves, celui du sommeil éternel. Son

nouveau domaine.

Thanatos s'effondra. Lydia expira.

L'Arcane sans nom, lui, pleura ses premières et dernières larmes sur les dépouilles de ses père et mère.

Une heure plus tard, Pétros découvrait les deux corps inertes. Après les mois atroces qu'il avait passés à contempler le spectacle horrible de la non-mort, voir son enfant et son gendre ainsi sereins dans le salut du Trépas lui laissait des sentiments mitigés. Il n'aurait su dire en effet, à cet instant, s'il était soulagé ou attristé. Sans doute ressentait-il un peu des deux.

Cependant, déjà bien loin de ce lieu, et loin de ces préoccupations humaines, Demoiselle Mort comprenait que le salut de deux âmes n'était en vérité que le commencement.

Car le monde hurlait, en proie à une souffrance sans nom, et semblait attendre la libération que seul Thanatos pouvait procurer.

Mais cette fois, ce fut la Mort qui salua. Une révérence qui affranchissait le monde, rétablissant l'équilibre, dissociant les vivants d'avec les morts, affirmant par là même le cycle de la vie.

*
* *

Le vieil homme fut alors pris d'une quinte de toux. Il en fut véritablement navré, car elle gâchait son final grandiose. Néanmoins, ayant toujours été du clan des obstinés, il ajouta la phrase magique qui devrait clore le récit :

— Depuis, la Mort est une femme ! Elle ne porte pas de nom et surtout, ne possède pas de pitié…

Son petit-fils sourcilla, dans ses yeux brillait une autre idée intempestive :

— Et la déesse Héra, qu'est-elle devenue ?

— Rah ! ragea le vieil homme.

Ses histoires n'étaient jamais appréciées à leur juste valeur !

Retour aux Sources

Texte : Florian Bergez
Illustration : Mathieu Coudray

Des fenêtres encrassées surgit une pâle lueur et, parfois, les profonds soupirs d'une femme dans la déchéance physique et morale la plus totale… Marie-Angélique se pâme et rêve… La télévision allumée en permanence lui distille sa ration quotidienne de "présences humaines" car nul ne vient jamais la voir. À peine, si le Baron de Castelfiel prend de temps à autre de ses nouvelles par l'entremise de lettres codées. Il l'a convaincue que leur mise à l'écart du monde était nécessaire et, après tout, c'est à elle qu'il doit la dilapidation d'une bonne part de leur fortune. Marie-Angélique fait donc pénitence, se goinfrant de plats tout prêts et des histoires de quelques romans de gare égarés par l'un des rares clients du camping…

Cher Florian Bergez,

Le mystère qui entoure votre personne ne pouvait qu'aiguiser ma curiosité…

Vous êtes né en 1982 mais vous ne m'avez pas révélé votre lieu de naissance… seriez-vous étranger à notre planète terre ?

Vous n'avez pas d'attache régionale particulière et vous travaillez en tant qu'ingénieur informatique dans un labo de réalité virtuelle. Du mystère, des technologies de pointe… tout ceci est très excitant, oserai-je dire dangereux ?

Vous êtes un grand consommateur de jeux vidéos, mais de vous à moi, il serait plus juste de parler de « simulation », non ? Votre entraînement doit être quotidien et j'imagine qu'il est aussi physique…

Vous aimez les films imaginaires et avouez n'écrire que de la SFFF (Science-Fiction, Fantasy, Fantastique) mais, étrangement, vous lisez surtout des polars. Je comprends qu'il vous faille évacuer la pression en vous livrant par écrit dans des textes qui s'éloignent de la réalité. Vous alternez des thèmes plutôt martiaux et d'autres plus contemplatifs et romantiques. J'aimerais beaucoup que nous ~~alter-~~ ~~nions~~ … étudions ensemble différentes positions… au sujet de l'écriture, bien sûr…

Ex auteur de fan-fictions, vous dites être maladivement incapable de mener un gros récit à son terme… Mais cela ne me dérange pas, je puis me contenter d'une courte aventure, cher Florian, ou devrais-je vous appeler agent Bergez ?

Bien sûr, vous préféreriez que je n'ébruite pas la chose, mais je sais que le compte-rendu d'une de vos missions…non, je veux dire l'une de vos nouvelles se trouve en téléchargement sur OutreMonde…

Florian
Bergez
(Uriak)

Elie Darco

Retour aux Sources

Florian Bergez

Une fine pluie grise et triste. Elle emporte avec elle poussières, gaz, et espoirs. Il tremble, ses genoux posés sur sa poitrine. Le ciel ne faisait que refléter la dévastation dans ses nuages lourds et sombres. Pas d'horizon pour que son regard s'évade. Seulement la roche artificielle, dénudée par la pluie. Suintant la peur et la mort.

Il n'y a pas d'orage. Les éclairs qui strient cette chape de plomb ne sont que les échos sauvages d'un conflit bien terrestre. Le tonnerre des explosions roule, sonne, se répand dans toutes les directions. Parfois proches, parfois lointaines. Quand le silence revient, ce n'est que pour instiller de faux espoirs. Il s'est caché entre les parois d'un immeuble effondré. La mort le cherche encore, il le sait. Elle pourrait bien le frapper simplement par hasard. Ce destin lui fait bien moins peur que ce qui rôde entre les ruines.

Malgré le fracas de la bataille il l'entend toujours. Elle avance dans les rues, enjambant indifféremment l'asphalte crevassé et les restes des constructions. Elle progresse avec ce bruit étrange, mélange de souffle plaintif et de frottements aigus, un bruit qui le rend fou. Il la suit en pensée quand elle fait crisser les gravats, sursaute quand elle accélère. Mais la peur, la véritable peur panique l'étreint quand elle s'arrête, le laissant dans l'inconnu. Est-elle partie, a-t-elle aperçu quelque chose, l'a-t-elle repéré lui, lui qui ne fait qu'attendre sans oser regarder ?

Il n'en a pas besoin, elle est là, sous ses paupières closes. Il l'avait déjà aperçue à l'entraînement, cette machine, on l'exhibait presque fièrement, le meilleur des trophées pour de jeunes gens assoiffés de combat. Mais ce qu'il avait vu alors n'était qu'un cadavre, qu'une coque sans vie. Celle-là est active, elle traque les restes de cette vague venue s'abattre sur une ville déjà perdue. On lui a tué son escorte et à présent elle se venge, elle scrute les alentours de son pas lourd et menaçant. Elle est là, sous ses yeux qui ne veulent pas voir.

Le tonnerre à nouveau, plus fort, plus tenace. Celui de la chose. Il est ponctué de cris, de râles presque trop faibles pour être entendus et qui pourtant viennent le torturer. Des malheureux gémissant afin qu'on les achève. Lui aussi a envie de hurler, mais il est indemne, si petit et bien caché entre les murs, sous la pluie. S'il parle, il sera mort. Alors il serre les dents à chaque rafale, à chaque cri, à chaque pas de la tueuse.

On gratte près de son abri, il devine un corps en mouvement. La main sur son arme tremble toujours. Il doit la brandir, il doit le faire. Attendre encore un peu. Ce n'est pas elle qui approche, c'est bien trop petit, ce n'est qu'un homme. Un casque blanc et brillant avance au ras du sol. Il le voit ce frère d'arme qui se tortille pour le rejoindre. Lui n'ose pas bouger, venir lui tendre la main. Une boule acide monte dans sa gorge, ce n'est plus un homme mais presque une moitié. De ses jambes, il ne reste qu'une trace sanguinolente, affreuse. Mû par une force surhumaine, il est parvenu jusqu'à lui.

Cette étincelle de vie va s'éteindre bientôt, abrégeant ses souffrances. Dans un ultime effort, il lui montre ce pourquoi il est venu, une arme énorme et toute noire. Elle est luisante de pluie et peut-être de sang. Il le

Florian Bergez

Retour aux Sources

regarde, toujours immobile. Il n'est que lâcheté incarnée. Alors le mourant remonte sa visière et le dévisage ce misérable prostré dans son abri. Dans ces yeux, il n'y a nulle douleur, nulle mort, mais une terrible colère. Noire, une rage qui l'a maintenue en vie le temps d'apporter l'instrument de vengeance. Une rage accusatrice envers celui qui attend la mort sans même se révolter. Tout cela, il le voit jusqu'au bout, dans ce regard qui meurt en silence.

L'arme anti-char est si lourde au creux de son bras. Il longe les murs grisâtres, grêlés d'impacts anciens comme récents. Il va la trouver, il le faut. Car si c'est elle qui le trouve, ce sera la fin. Il l'a compris en voyant ce héros mourir à ses pieds. Il aurait peut-être pu le connaître, sans doute l'a-t-il même croisé avant ce massacre. « À quoi bon trop s'attacher, » lui a-t-on dit : « Toutes tes connaissances risquent d'être éphémères. » Il est parvenu à lui délivrer ce dernier message : *Trouve-la avant qu'elle ne te trouve.*

Il ne sait pas vraiment par où commencer. La cité n'est plus qu'un dédale meurtri. Il n'ose pas réellement se montrer au-dessus des ruines, il espère découvrir la silhouette massive de l'engin dépassant d'un muret. Ni vraie ombre ni véritable lumière sous ce ciel trop sombre. Il progresse doucement, dos contre le béton quand il le peut, à l'écoute du moindre bruit venant de la chose. Parfois son regard découvre un cadavre parmi les gravats, il le détourne aussitôt car il ne veut pas savoir, pas tant qu'elle peut le trouver. Il préfère scruter les lignes irrégulières de ce qui est resté debout. C'est de là que va émerger la monstruosité.

Enfin il l'entend, bien trop proche. Sa démarche sonore ébranle le sol, sans qu'il ne parvienne à découvrir sa provenance. Alors il se met à courir, haletant, ses armes contre lui, pressant douloureusement son torse à chaque pas. Et elle finit par faire de même. La machine s'élance, quelque part, faisant gronder les murs autour d'elle. Il accélère, tourne, tourne encore, change de direction à chaque nouvelle voie qui s'offre à lui. Et derrière lui, elle écrase tout ce qui se trouve sur son chemin, enjambe les gravats sans effort, et couvre les bruits de la bataille de son souffle puissant.

Aucun n'a pu surprendre l'autre. Et par conséquent, rien n'est encore écrit. Une fissure béante l'attend, il s'y engouffre, ne crie même pas quand le fusil lui entre dans les côtes. L'instrument de vengeance coulisse dans ses mains. Il le tient trop fermement, trop mécaniquement. D'une pression ses parois s'illuminent de lignes bleutées, comme s'il avait lui aussi senti l'appel de la chasse. Des ellipses balayent l'espace, des chiffres, des symboles destinés à guider, rassurer, mais tellement incongrus dans sa situation. Il ôte l'œil de ce viseur qu'il sent inutile. La bête est là, approchant à grandes enjambées. Ils se sont trouvés.

La carapace noire se tourne dans sa direction, hérissée de tubes mortels. Les pattes puissantes creusent le bitume et le béton à la recherche d'un appui. Il les observe, trop longtemps. Elles sont usées, striées de marques. Et certaines sont maculées de sang. Déjà les yeux rougeoyants de la machine se sont posés sur lui. Trop tard pour la vengeance. Il plonge à couvert et s'enfuit dans les restes de l'immeuble. Derrière lui le roc éclate, la poussière s'envole au rythme des mitrailleuses. Leur cri perçant monte au fil des spasmes qui agitent les canons, des flammèches qui éclosent, de l'air déchiré par l'acier. Il entend les projectiles perforer tout ce qui se dresse sur leur chemin. Chaque rafale se fait plus proche. Mais les combats ont bien trop ravagé la ville ; elle lui offre mille cachettes, milles issues. Le marcheur de combat cesse le feu, il ne peut plus voir. Lentement, il avance dans le brouillard grisâtre, à la recherche de l'avorton.

Cette fois il n'attendra pas. L'arme perçoit la chaleur du monstre à travers la nuée opaque. Il peut la voir approcher, tache encore trop floue. La pluie et la sueur forment un brouillard sur sa visière. Seul le bruit des pattes qui progressent lui parvient nettement. Une légère sonnerie vient de retentir. Une seconde s'écoule, il voit les signaux changer sous ses yeux, se resserrer comme autant d'anneaux autour d'une proie. Le missile part, sûr de sa cible. Il sent les flammes lui meurtrir le dos mais n'en a cure. Le projectile file, suivi d'une éclatante traînée, tel un ange vengeur s'enfonçant dans les ténèbres. Un flash bref, une boule orangée qui

s'échappe du nuage. Et ce grondement sourd qui lui parvient. L'image thermique n'est plus qu'une bouillie de couleurs indéchiffrables.

La bête surgit à toute allure de cet enfer, sa démarche maladroite mais encore rapide. Ses canons hurlent dans la plus grande confusion. Des roquettes quittent leur nid dans toutes les directions. La machine est mortellement touchée et cherche à l'emporter avec lui. Il baisse la tête, tétanisé par l'orage de feu qui s'abat sur lui. Il crie enfin de toutes ces forces, inaudible sous le fracas de cet arsenal dément. Mais son corps veut vivre, l'arrache de ce piège contre sa volonté et se met à courir sans autre but que la survie. Le marcheur a compris, il tente de se ruer sur lui pour l'écraser, ajouter ce corps misérable à ceux qui se sont empalés sur ses griffes puissantes. Mais la fabuleuse mécanique n'est plus capable de suivre la colère de son pilote. Avec une lenteur irréelle le monstre trébuche, bascule enfin dans les ruines et s'effondre sous le regard incrédule du survivant. Dans un ultime spasme, la chose expulse son trésor avant de s'embraser. Une capsule de survie qui s'arrête non loin avec un bruit mat.

Il observe, fasciné, la structure qui se déploie lentement, libérant dans un gargouillis bref le liquide amortisseur. Une figure apparaît, dégoulinante et si vulnérable. Il hésite. De la vapeur fuit l'habitacle, offrant l'abri d'une pale nuée au survivant. Il fait feu dans sa direction mais sait qu'il est trop tard. Le pilote s'est échappé. Maintenant ils sont deux à songer à la vengeance, à rêver de survie. Trouver avant d'être trouvé. Il se précipite, crispé sur son fusil.

Plus de monstre bruyant, seulement les explosions lointaines, le brasier crépitant, et cette pluie si fine et intarissable. La mort sera silencieuse. Il sent le moindre caillou crisser sous ses bottes, son cœur battre contre son armure, son souffle dans le respirateur. Son esprit s'attarde au moindre détail, ses nerfs à vif font trembler son index. Ne pas tirer inutilement. Ne pas oublier de tirer quand il sera temps. Il tente de résoudre cette équation absurde avec ce cerveau déjà épuisé. Cette carapace l'étouffe, elle ne le sauvera pas. Il arrache son masque et l'air parvient librement à ses poumons, empli d'odeurs âcres.

Le voilà. Leurs rafales se succèdent en vain. Des pas précipités au cœur des ruines. À chaque apparition de brèves pluies métalliques filent à la recherche de la chair. Ses instruments tentent de l'aider, de remplacer l'instinct et les réflexes par de savants calculs. Mais ils sont trop proches l'un de l'autre, trop ivres de peur et accrochés à l'envie de vivre. Les deux fantômes se croisent et se perdent dans l'obscurité. Régulièrement les armures éjectent un mince brouillard glacial pour effacer leur piste, cette chaleur vivante qui peut signer leur arrêt de mort.

C'est le chaos de la bataille qui vient arbitrer. Une puissante fusée détonne dans les hauteurs, captant l'instant sous son halo vif et clair, emprisonnant les deux adversaires sous sa lumineuse évidence. Ils ne peuvent plus échapper l'un à l'autre. Les armes parlent encore un court instant puis se taisent, vides. Le temps est suspendu. Il arrache son pistolet à son étui et cherche à en finir, au plus vite, avant qu'il ne soit trop tard. Personne. Son arme tremble au bout de ses bras tendus. L'obscurité reprend ses droits dans cette arène improvisée. La fin est proche.

Soudain un choc, la chute, puis une douleur irradie dans sa jambe. L'ennemi est là, tout contre lui, une lame brille dans sa main. Ses bras font barrage, reçoivent le second coup et cette nouvelle douleur le réveille enfin, allume une révolte désespérée. Il attrape l'attaquant, l'emmène rouler au sol avec lui. Leurs corps s'emmêlent, se rouent de coups. Leurs coudes, leurs genoux cherchent un endroit faible, frappent les armures destinées aux balles. Le couteau fait l'objet de cette lutte sans merci, tournoie entre leurs mains sans se décider, puis tombe. Un coup au visage le fait basculer, il sent son adversaire s'appuyer sur lui, chercher l'arme perdue dans la mêlée. Sa main agrippe quelque chose au sol, une chose lourde et solide. Il frappe de

toute sa force, le casque éclate, il frappe encore sur cette tête vulnérable.

Il le regarde, effondré au sol devant lui. C'est une femme qui le dévisage, l'air absent, la tempe couverte de sang. Elle prononce quelques mots dans la langue ennemie, une phrase qu'il n'a pas besoin de comprendre. Il prend sa main dans la sienne et la regarde partir en silence. Son regard s'éteint, sans une larme. Dans son autre main une pierre. Une simple pierre maculée de sang. Un rire nerveux s'empare de lui, il ricane en fixant ce bloc arraché à la ville. Il rit aux larmes, comme pris de convulsions.

*
* *

Il se dresse au sommet d'un talus. Les bras écartés et dans sa main une simple pierre. Les roquettes filent toujours dans le ciel. La ville agonise sous les bombes, sous les pattes des marcheurs, sous les chenilles des blindés. Il était trop petit pour cette grande bataille. Assez grand pour pouvoir prendre une vie, à l'aide d'une simple pierre. Assez grand pour se moquer de son époque sans courage.

Un corps désarticulé s'écrase au sol. Loin dans les hauteurs, un hélicoptère l'avait aperçu.
Ils sont tous trop petits pour cette si grande guerre.

Mathieu Coudray

Présentation

Lorsque la Baronne de Castelfiel prit sa plume pour écrire à Maz, elle savait déjà qu'elle s'adressait au terrible créateur et tortionnaire *des Zozios*, cependant, elle n'avait pas tout à fait saisi la nature profonde de ceux-ci... Aussi crut-elle bon de lui rappeler les dangers qu'encourent nos animaux de compagnie, en cette période estivale...

Cher Maz,

Âgé de vingt-sept ans, dessinateur depuis l'enfance, attiré depuis toujours par la bande dessinée, vous semblez être un jeune homme qui ne laisse pas facilement de côté les choses qu'il aime. J'ai donc bon espoir que cette lettre porte ses fruits et ne vous empêche de commettre une horrible erreur.

Vous dites avoir été influencé par les jeux de rôles, vos dessins venant mettre en image les différents personnages que les parties faisaient vivre. Votre besoin de créer autour de l'Héroïc-Fantasy notamment devint alors plus qu'un passe-temps, une nécessité, un mode de communication. Mais j'espère que vous n'avez point perdu en route tout intérêt pour les relations réelles (certaines sont fort agréables, je puis vous les faire découvrir...) et les êtres fragiles qui vous entourent et dépendent de vous. À vous immerger dans le travail pour vous forger un style, une identité, au travers d'illustrations et de BD, ne délaissez-vous

Mathieu Coudray (Maz)

pas ces charmants zozios qui sont les vôtres ?

Je suis tel l'écho de votre conscience et fervente protectrice de nos amis les bêtes, j'ai eu deux lévriers de course jadis, des chiens qui me rapportaient beaucoup d'argent mour et je prends toujours grand soin de mes fourrures.

Maz, je vous en prie, ne succombez pas à la bassesse et à la facilité, n'abandonnez pas vos oiseaux sur le bord de la route ! Avec leur petit corps si joli, leurs mouvements gracieux, leur chant flûté et candide, je suis bien certaine qu'ils savent vous délasser avec tendresse de vos efforts pour évoluer, vous affiner à travers d'autres univers que le fantastique ou le médiéval, la BD humouristique, les couvertures de fanzines (Bahniwé) ou encore du roman "Redemption" de Philippe Halvick. De même que dans la communication graphique où, travaillant en freelance, vous allez à la découverte de nouveaux visuels et d'autres techniques.

Tout ceci et la création du fanzine BDromadaire vous laisse peu de temps, mais vos amis à plumes et tous vos lecteurs vous en sauront gré, ne livrez pas les zozios à l'abandon !

Elie Darco

http://perso.orange.fr/mazsite
http://les-zozios.over-blog.com

Ignition

Texte : Cédric Marcejol
Illustration : Bernie

Après avoir vu une rediffusion estivale de l'émission « Les plus grandes arnaques » durant laquelle elle avait pris de nombreuses notes, Marie- Angélique s'installa à sa table, accompagnée d'un litre de piquette et rédigea cette missive à l'attention d'un concitoyen en exil…

Cher Cédric Maruejol,

Je suis dans l'affliction la plus profonde au moment où je vous écris cette lettre. Même si nous ne nous sommes jamais rencontrés, je crois fermement que sur la base d'une saine fraternité humaine une confiance véritable peut naître de notre contact.

Je vous sais âgé de vingt-huit ans et natif de Cavaillon, dans cette belle région du Vaucluse où les gens ont le cœur sur la main. Après un bac S, vous vous êtes rendu compte que vous aviez davantage un profil littéraire et artistique, vous suivez alors des études dans le graphisme et le webdesign. Ce changement de cap vous honore d'autant qu'ensuite, vous vivez une période chaotique entre différents déménagements et petits boulots dans le graphisme, les jeux vidéos, internet et l'édition. Vous savez donc, mon cher, ce que la précarité financière et l'instabilité peuvent causer comme souci, c'est pourquoi je m'adresse à vous, moi qui fus honteusement ruinée, délaissée et actuellement gravement malade (hélas ! les toilettes chimiques de mon bungalow sont aussi tombées en panne !)

Cédric Maruejol

http://www.gamedev.fr/whitemagic

Grâce à cette nouvelle stabilité qui est la vôtre, à Londres, où vous travaillez en freelance, je caresse l'espoir que ma situation vous touche et que vous m'apportiez votre aide. Il ne s'agit pas de m'offrir de l'argent, je sais ce qu'une paire de chaussures coûte dans les rues de la City ! mais d'avoir votre soutien pour transférer certaines sommes sur l'un de vos comptes en toute discrétion… des instructions précises suivront…

Avec ma santé fragile, je ne puis faire le voyage pour vous rencontrer mais sachez que je partage vos vues, que je suis charmée par la clairvoyance cynique de votre plume. Vous dites être tombé dans l'écriture à une époque assez trouble de votre vie, pour y remettre un peu d'ordre. Je crois que je vais suivre votre exemple, en rédigeant une demi douzaine de lettres de menaces à mes ~~créanciers~~… connaissances.

Ignition est votre première nouvelle terminée… étant très créatif vous couchez de nombreuses idées sur le papier mais peu vous satisfont vraiment et toutes n'aboutissent pas, pourtant vous peaufinez en ce moment une nouvelle corrosive avec un côté "spéculative fiction", j'ai hâte d'en faire la lecture. Cédric, vous êtes mon dernier espoir, aidez votre sœur martyre de la société !

Elie Darco

Cédric Maruejol

Présentation

Ignition

Cédric Maruejol

Once there was this girl who
Wouldn't go and change with the girls in the change room
But when they finally made her
They saw birthmarks all over her body
She couldn't quite explain it
They'd always just been there

Crash Test Dummies

1
L'exode

Les grandes arches étaient finalement parties.

On en entendait parler depuis si longtemps et ce fut si rapide…

Les Robinsons, mes voisins d'en face, me saluèrent longuement, me demandant de prendre bien soin de leur fille, Dora, qu'ils laissaient derrière eux, des gens charmants.

Mon *boss* me remercia pour toutes ces années de bons et loyaux services. Il n'en pensait pas un traître mot, nous n'avions jamais été proches, il pouvait donc se permettre l'hypocrisie. Michelle, quant à elle, partit sans un mot, ne pouvant se permettre la vérité. Pas tellement de la dire, plutôt de l'entendre sortir de sa bouche.

Je ne connais que peu de ceux qui sont restés, je ne veux pas les connaître, même s'ils partagent ma souffrance. Surtout parce qu'ils la partagent.

Cela commença par des tests d'aptitudes… non ! par un crack boursier plus précisément. Les politiques voulurent endormir la misère et d'autres tourments d'ordre métaphysique, du coup ils nous firent passer un test. Il s'agissait d'établir un classement "équitable" pour un "nouveau départ", ailleurs, tous ne pourraient partir, ils s'en voyaient désolés.

Ensuite nous attendîmes des années, en fin de compte les résultats ne furent jamais publiés, certains reçurent un courrier d'approbation, et d'autres pas. Je soupçonne l'administration terminale de n'avoir jamais rien trié, les places furent distribuées selon des critères eugénistes, voilà tout. « Un nouveau départ pour l'espèce », disaient les humanistes leur billet à la main, un beau tas de branleurs.

Dora, ma voisine d'en face, est une surdouée. Quand elle était plus jeune, ses parents lui firent passer un tas de tests, tout ça pour entendre un docteur dire que leur fille, la chair de leur chair, possédait un quotient intellectuel "hors du commun". À l'heure qu'il est, elle aurait dû se trouver à bord d'une arche, que foutait-elle encore ici ? Avant toutes considérations, Dora n'est pas jolie, cela saute aux yeux pour ainsi dire, personne n'accepterait de repeupler une planète avec elle, aussi était-elle restée, échouant au seul test qu'il ne fallait pas rater.

Très vite la population s'est divisée entre ceux qui partaient puis les autres, les condamnés. À partir de là, plus personne n'est venu me parler, il était évident que je ne recevrais jamais mon billet, après tout je n'avais pas voulu jouer le jeu. Ils voulaient regarder vers l'avenir, donc ils levaient les yeux au ciel, imaginant atteindre le paradis, comme si c'était possible. Moi j'avais les pieds dans la merde, Michelle me le fit bien sentir le jour où elle reçut son aller-simple pour l'utopie collective en marche, « je t'aime, mais je dois partir, désolée ». Ce furent ses derniers mots pour moi, « je t'aime, mais pas au point de rester » aurait été tellement plus élégant.

Je soupçonne les bourgeois d'avoir fait pression sur les organisations internationales afin de s'envoler vers un monde plus proche de leurs idéaux, d'avoir laissé de côté les indésirables afin de construire leur Eden volant, des navires ivres de pouvoir et de conquêtes, voguant vers d'improbables îles, des hommes aveuglés par l'espoir partant se perdre au fin fond de l'univers, bouteilles à la mer, en route pour écrire un nouveau chapitre.

À la télé c'était convaincant en tout cas, ça faisait rêver, forcément.

*
* *

"Arches de Noé", voilà leur nom, trois mille vaisseaux gigantesques répartis sur l'ensemble du globe en vue d'un départ systématique dans toutes les directions. Chaque croiseur pouvait emporter jusqu'à trois millions de personnes pour un poids en charge avoisinant les neuf cent vingt mille tonnes.

Cinq réacteurs anti-matière l'arrachaient du sol et l'accompagnaient jusqu'à épuisement des réservoirs d'hydrogène. Les vaisseaux éjectaient alors réacteurs et réservoirs, s'allégeant d'environ huit mille tonnes, pour sortir tranquillement du système solaire dans leur élan. La deuxième poussée était assurée par des réacteurs à fusion nucléaire de meilleure autonomie permettant d'approcher les cent quatre vingt mille kilomètres seconde, pour finalement garder cette vitesse de croisière. À une telle allure, il leur faudrait sept ans pour atteindre Proxima du Centaure, la plus proche étoile voisine. Enfin, quatre vingt dix mille ans leur seront nécessaire rien que pour sortir de notre galaxie.

Les cabines individuelles donnaient l'impression de cages à poules d'un mètre cube à peine, on y dormait en position fœtale. À l'inverse, les "volumes de vie" étaient proprement cyclopéens, classés en trois types : les volumes d'intégrité physique, de maintien et de multiplication. Par "intégrité physique" il s'agissait de résister à l'apesanteur. Le "maintien" était la production et consommation d'une nourriture à base de riz et d'algues, générateurs privilégiés d'oxygène qui plus est. Les volumes de "multiplication", assez différents, serviraient à la reproduction. À voir les plans, il s'agissait d'une reproduction d'un genre nouveau, collective dirons-nous. Comme ils avaient bien fait leurs devoirs !

"Arches de Noé", des navires chargeant les animaux afin de peupler de lointaines terres épargnées par le déluge. Je ne trouvais rien à y redire, elles portaient bien leur nom.

Ça a fait un bruit sourd pendant plusieurs minutes, certains disaient même que ça ne décollerait pas. Dix secondes. Je me cramponnais fermement, les réacteurs chauffaient encore mais ça foutrait la ville en l'air. Cinq secondes. Des inconscients étaient montés sur le toit de leur bicoque sans se douter qu'ils allaient faire un bond de quelques lotissements en arrière. Deux secondes. La terre grondait, suppliait, difficile de savoir. Ignition. Un flash découpa le ciel en une colonne de lumière suivie d'une terrible onde de choc. Personne ne pouvait s'attendre à ça, pas même moi. Du jardin, je me rappelle juste avoir été éjecté au travers de la baie vitrée, finissant ma course dans le salon, inconscient mais chanceux car toujours en vie.

À mon réveil, il faisait mi-jour, la nuit était constellée de petits points lumineux, consciencieusement alignés, comme autant de petits soldats. Mon dos me lançait pas mal et je pissais le sang, mais déjà mon attention se dirigeait compulsivement vers d'autres chaos erratiques.

Un épais nuage de poussière vint tout ensevelir, couvrant avec mansuétude une ville à l'agonie. Les rues semblaient identiques, mélange de verres brisés et de terre battue, privées de couleurs. Ce qui devait briser brisa, pour le reste le quartier demeurait en assez bon état, rares étaient les maisons effondrées, je m'attendais cependant à quelques surprises, un peu plus au nord, en direction du site de lancement.

Dans le centre, une centaine de personnes déambulaient, silencieuses, choquées et incapables de faire face. Nous dormions depuis trop longtemps sur nos acquis et notre confort, comme sur une chose allant de soi, le réveil serait difficile, surtout parce qu'il avait déjà commencé.

À mesure que j'avançais, l'horizon s'assombrit. À moins de cinq kilomètres de ma destination, je m'arrêtais net. Les flammes de l'enfer avaient léché ce qui s'étendait devant moi à perte de vue, tableau de destruction. Les immeubles avaient si bien volé les uns sur les autres qu'aucun ne paraissait encore debout. Cela dégageait une vue exceptionnelle sur l'immense cratère laissé par l'Arche à son décollage, semblable à un anus violemment sodomisé, répété trois mille fois sur l'ensemble de la planète, empreinte indélébile d'une civilisation partie au ciel.

C'est l'espoir qui rendait l'homme capable des pires choses. Enfin ! comme on dit, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

2
Les chercheurs de sens

Ceux qui restèrent attestaient par leur condition de la sélection qui avait fait rage, au même titre que les envolés en témoigneraient bientôt par leur absence. Le troisième âge dans son ensemble, les handicapés, les physiques difficiles et les hommes issus des classes les plus modestes. Nous voilà, les humains du bout du monde, vainqueurs par forfait, relégués dans les méandres de nos courts destins.

Je m'étais souvent demandé à quoi pouvait ressembler la vie après un cataclysme, question suggérée par les centaines de scénarios catastrophes auxquels nous étions soumis chaque jour, maintenant je sais. Il fallut d'abord nettoyer les décombres, et pour ce faire, chacun balaya devant sa porte en grand altruiste. Il s'agissait ensuite de visiter chaque maison, de regrouper puis de brûler vos défunts voisins, des gens que vous côtoyiez depuis des années, c'est dur, mais c'est mieux que d'attendre qu'ils pourrissent pour le faire, vous pouvez me croire. Les premiers jours furent sans nul doute les plus sombres, ensuite c'est comme pour tout, on prend ses marques.

Mon lotissement était désert à l'exception de Dora assise devant sa porte jour après jour. Je voyais Greg Hartman de temps à autres avec des sacs de provisions et nous pensions que les Bauhers se trouvaient quelque part dans le coin, mais pas plus. La semaine dernière, Billy avait été retrouvé pendu lors d'une inspection de voisinage, attardé et donc éliminé d'office, le gamin avait vu ses parents partir, sans lui. Ce genre d'histoire devint courant, peu d'hommes avaient été invités à prendre place à bord d'une arche, un peu comme moi, voyant leurs femmes s'envoler au loin. Les personnes âgées et les enfants tenaient bien le choc. Dans un sens, il semblait logique que ce soit aux deux extrémités de la vie que l'instinct de conservation soit le plus tenace.

Les rues vidées de leurs actifs, le vent comme seul compagnon pour les arpenter, un inconnu de-ci de-là, palliant à ses besoins vitaux, chacun avec sa blessure, chacun avec son caddie.

Il y a quelques semaines, je me figurais que nous vivrions bientôt dans une gigantesque décharge, je m'imaginais des incendies qui ne prirent jamais, des crimes encore à venir ou même des mouvements de populations… mais rien, absolument rien ne se passait. Mon imagination d'homme moderne, « mon univers

intérieur » comme ils disaient, tout ça ne me servait à rien. Notre premier combat serait face à nous-mêmes, étions-nous encore capable de changer nos habitudes ?

Pas de télévision, pas grand chose à faire, le facteur ne passerait plus et nos bureaux avaient fermé. Beaucoup de temps libre, peu de gens à épier et donc peu de ragots à échanger, une conversation se résumant à la confirmation mutuelle que rien ne bougeait, ni dans un sens ni dans l'autre, à des kilomètres à la ronde.

*
* *

Dora pense que trop de générations sont passées durant lesquelles les individus se sont enfermés dans leurs modes de vie, limitant leurs relations avec autrui à un échange permettant juste au système de perdurer. En conséquence aujourd'hui on assiste pour elle à un phénomène curieux : nous ne pouvons nous organiser tant nos facultés sociales ont régressé. Nous ne pouvons rien faire pour améliorer la situation et, à force d'ennui, nous deviendrons bientôt tous complètement cinglés, chouette nana que cette Dora, juste un peu déprimante. N'empêche qu'elle avait raison.

Je me rappelle du jour où elle partit faire ses études, marchant vers le brillant avenir qui lui revenait de droit, je me rappelle encore mieux de son retour, à la fin du premier semestre, pour annoncer à ses parents qu'elle ne mettrait plus jamais un pied dans une université de sa vie, au grand désespoir de sa mère. Quand on lui demandait ce qu'elle comptait faire Dora répondait simplement qu'elle comptait empêcher son esprit de se focaliser sur une seule et même chose tout au long de sa vie. « La science est désormais un repaire d'imposteurs en quête de gloire et d'éternité » disait-elle, « On aura beau presser ces "grands esprits" comme des citrons, aucune vérité n'en sortira, mais ce n'est pas grave. En revanche que l'on ne me demande pas de devenir comme eux.»

Expliqué comme ça il n'y a pas grand chose à redire.

*
* *

Voilà maintenant un mois que Franck Bauhers était décédé, nous ne nous étions pas bien connus. Sa femme Cynthia non plus, elle ne s'en rendit compte qu'en investissant sa bibliothèque, le découvrant à travers ses livres, comprenant peu à peu quelle âme tourmentée était son mari. Toute sa vie cet homme joua la comédie du bonheur, celle que chacun sert à son prochain, Cynthia attestait d'ailleurs qu'il ne s'était jamais plaint et naïvement avait pris cela pour de la sérénité, galvanisée par l'idée qu'elle le rendait heureux, ça lui a foutu un sacré coup au moral cette histoire. Honnêtement, je ne la voyais pas finir le mois.

Greg se trouvait en possession d'une importante quantité de champignons hallucinogènes, je ne sais plus comment la connexion s'est faite mais ce fut vite vu. Le soir même, nous préparions une infusion de psilos à Cynthia, dans la foulée nous nous dîmes que cela ne pourrait pas faire de mal à Dora. Nous étions réunis pour la première fois depuis la désertion massive, réunion sérieuse puisqu'il s'agissait de remédier à la déroute, par les grands moyens, et avant de sombrer.

Les premières minutes furent assez calmes, évidemment, nous n'avions plus rien à raconter à notre prochain qu'il ne sache déjà. Soucieux de montrer l'exemple, je me jetais à l'eau, parlant de choses futiles, qui, à voir les visages de mes camarades d'infortune, s'avéraient merveilleuses. Cynthia ne sortait pas beaucoup du quartier alors je lui décris le silence du centre-ville. Désolation anormale qui dégageait tant de paix, ces bureaux désertiques remplis de richesses inutiles, ces herbes folles qui escaladaient les dantesques grattes-ciel du centre d'affaires, cette nature qui couvrirait nos vestiges pour fleurir à nouveau. Une fois lancé, rien ne paraissait pouvoir m'arrêter alors que trois paires d'yeux me pressaient de poursuivre.

J'enchaînais alors sur Micronics, la fameuse boutique de systèmes embarqués, qui fut colonisée par une meute de daims, peu perturbés de nos présences fugitives, probablement attirés par les guirlandes luminescentes branchées sur batterie solaire. Elles clignoteraient sûrement encore après la fin des temps, ou du moins après le nôtre. Ces nouvelles procuraient une certaine joie, quelque chose que nous n'avions pas ressenti depuis longtemps, peut-être depuis l'époque où un bombardement surprenait à peine.

J'en avais cependant fini de m'épuiser et nous repartîmes à nos monologues intérieurs, l'ambiance devint pesante. Commençant à m'endormir passablement, je n'espérais plus rien de ces maudits champignons soporifiques. C'est le moment que Greg choisit pour afficher à mon encontre un sourire complice. Le bougre n'était pas bien bavard, cela ne l'empêchait nullement de se faire comprendre, message reçu cinq sur cinq Greg, décollage imminent, prière d'attacher vos ceintures.

En fin de compte, nous nous posons trop de questions. Les champignons annihilent toute pensée construite et une idée en chasse une autre à la vitesse de l'éclair. Nos cerveaux impuissants cessent de chercher des solutions, incapables qu'ils sont dorénavant de se figurer un seul problème, l'esprit s'ouvre à la légèreté à moins qu'il ne se ferme à toute fatalité. Dora pensait se mettre à chanter en espagnol alors que Greg cherchait à nous persuader qu'il avait affronté pléthores de tigres blancs durant sa jeunesse, comble du bonheur : Cynthia souriait. Nous nagions avec volupté hors du temps, violant tous les principes, faste héritage d'une époque révolue. J'adressais un remerciement aux absents pour la démonstration de bravoure dont ils avaient fait preuve, je leur souhaitais bien du plaisir entassés dans leurs cabines merdiques, celles-là mêmes dans lesquelles ils mourraient, arc-boutés, fœtus innocents partis renaître dans un monde où ils trouveraient, peut-être, une lumière au bout du couloir. Le mensonge revêt bien des visages.

Michelle allait finir sa vie ainsi, c'est le destin qu'elle s'était choisie, le destin qu'ils avaient tous choisi. Pendant ce temps, bien plus bas, quatre cinglés retrouvaient un entrain hors du commun, en bref, nos journées allaient être sublimes et nos nuits mystiques, c'était ça renaître.

*
* *

Un acte isolé, aussi dingue qu'il soit, peut se généraliser à partir du moment où il répond à un besoin massif. Face à nos solitudes terminales, le besoin des uns et des autres grandit plus que toute autre chose. Entre nos mains se trouvait l'antidote au désespoir et au silence, nous comptions bien le partager. Au sein d'une espèce proche de l'extinction, dans un monde stérile où tout un chacun se bat contre l'ennui et la peur de mourir, les hallucinations offrent une forme de télévision interactive riche et bouillonnante, plus rien ne semble réel pourtant tout est vrai.

Ted Gardner vint s'assurer un soir que tout allait bien, il avait entendu des cris Ted, du coup il a rappliqué avec son fusil. Il but beaucoup d'antidote et guérit. Beaucoup d'autres le suivirent, cela se répandait comme une mauvaise grippe, une fièvre qui ne nous quitterait plus désormais. En un mois à peine, la déferlante toucha le centre qui s'anima à nouveau de couleurs et de rires, nous réinventions une vie dégagée de ses valeurs, et donc de ses entraves. De la débauche un peuple naîtrait, peu soucieux de sa courte histoire, et donc libre de l'écrire avec quelques ratures.

Les batteries et le carburant devenaient rares, ainsi que les aliments non périssables, rien ou à peu près rien n'était sous contrôle et bientôt il faudrait revenir à des modes de vie séculaires, chasser pour se nourrir, pédaler pour la lumière, laver notre linge à la main. Tout ne fut donc que velléité, un monde de misanthropes faussement altruistes, leurs utopies clairement vénales, ce qu'ils appelaient « la morale ». Plus rien ne fonctionnerait sous peu mais personne n'en avait cure. Quelle morale soutenir désormais ? Quel contrôle aurions-nous pu avoir sur elle le cas échéant ? Quel but se fixer ?

Aucun de nous n'était fait pour cette vie que l'on nous servit sur un plateau, celle que l'on nous reprit

ensuite pour notre plus grand bonheur. Sans contrôle et sans contraintes qu'est la vie des hommes ? Trop longtemps l'école de la pensée mit notre liberté individuelle hors de portée, le contraste entre nos vies d'antan et nos envies du moment n'était que le révélateur de la servitude envolée. Si nous étions maîtres de nos destins comme ils disaient, alors nous aurions dû courir vers la reconstruction têtes baissées. Retrouver notre « chemin » de condamnés, toujours rectiligne, l'avant et l'après ça n'existait pas. La vie était une anomalie, naître une condamnation à mort.

*
* *

Goûtez la vie par vos cinq sens, mes amis. Délectez-vous, si vous le pouvez, tant que vous le pouvez, car un jour l'éternité nous avale, comme ça, sans prévenir. Alors qu'importe les moyens, aussi fous soient-ils, n'écoutez ni ce que l'on vous a dit, ni ce que l'on vous cache, voyagez au-dessus de tout ça, n'oubliez pas que mon histoire est aussi la vôtre, n'oubliez pas que l'homme, soumis à son destin, a été libre un jour.

Réveillé un matin par un foutu vacarme je sortis précipitamment de chez moi, sans réfléchir ni me douter que ce jour-là serait mon dernier. Ce fut comme si l'apocalypse tombait du ciel et que bientôt les portes des enfers s'ouvriraient, une Arche cachait le soleil, je ne rêvais pas, pourtant je n'y croyais pas non plus.

Au loin, je percevais les cris de centaines de personnes levant les bras au ciel, ils n'avaient rien compris en fin de compte. En direction du centre, je contemplais l'Arche étendre inexorablement son ombre maléfique. Essayant de lire le matricule du vaisseau, essayant de comprendre, une crainte montant en moi à mesure qu'il descendait sur nous.

Incrédule, je m'arrêtais. Etait-ce donc bien le jugement dernier ? Je me surpris à prier, moi qui n'ai jamais cru qu'en la science. Le matricule qui apparaissait sur l'Arche n'avait jamais été attribué, et pour cause, il s'agissait du chiffre du diable, en d'autres termes l'arche 666 ne revenait pas, l'arche 666 n'avait jamais existé.

3
Nuages

Je me rappelle ma joie lorsque l'on me proposa de prendre en charge le projet "Arches de Noé". « Quel privilège », me suis-je dis. Quel idiot je fus ! Je venais, sans le savoir, de détruire tout ce que j'avais, afin de satisfaire mon égo, ma petite prison cérébrale, refuge de mes plus puérils fantasmes. Pour construire ma légende personnelle j'acceptais sans me retourner de voir s'effondrer mon couple. *Michelle comprendrait*, avais-je pensé narcissique, sans m'en assurer, car dans le fond je n'en avais cure.

Jamais un ingénieur ne travailla sur un projet aussi herculéen, ne dirigea une telle équipe, avec si peu de temps au regard de son envergure, par chance l'époque était favorable et aucune recherche supplémentaire ne fut nécéssaire. La science, arrivée en butée, ne connaîtrait plus rien à découvrir, cela avait été démontré. Nous maniions les particules élémentaires aussi bien que l'ADN, nous pouvions déplacer des montagnes et même le principe d'incertitude devint certain, la mécanique quantique, toute empirique pour nos ancêtres, finit par rentrer dans l'enclos de la logique, elle aussi. Il s'avéra relativement aisé de venir à bout de ce défi un peu fou et pourtant impératif pour l'espèce.

Au bout de quelques temps, la nausée remplaça ma fierté passée, une trame se déroulait peu à peu et des vagues de déception vinrent se casser dans mon esprit en débats houleux. La sélection partiale de ceux promis au départ, contre ceux chargés de rester, la futilité de ce voyage utopiste dont la probabilité d'aboutir

résistait à tous les calculs, enfin, les tourments métaphysiques nécessaires : la terre était le berceau de l'humanité, pourquoi refuser qu'elle en soit aussi le tombeau ? Les Arches n'avaient absolument aucune chance d'accoster un jour alors… alors ?

De cette réflexion je pris une décision, celle de ne pas partir. Ma place assurée, je choisis pourtant de partager l'infortune de ceux que l'Homme laisserait derrière lui, abandonnés, certes, mais je pense que c'est les pieds sur terre qu'il faut avoir la tête dans les étoiles, non pas l'inverse. Il est dans nos natures de vouloir pousser sans cesse les parois de notre cellule afin de l'agrandir, nos soi-disantes limites. N'en restons-nous pas captifs pour autant ? Le talent surclasse le talent, la capacité d'une personne se mesure par le degré avec lequel elle dépasse celle d'une autre, appelons ça la vie. Dans la lutte sublime entre idéalistes, la société est l'exutoire des natures plus médiocres. Ceux qui ne peuvent briller de leurs abîmes ont la possibilité de s'élever socialement, le matérialisme comble alors leur propre vide et devient l'outil dont ils usent pour se bâtir une gloire éphémère. Ils sont pour leur temps ce que le génie est à l'éternité. Rien au monde ne m'aurait persuadé de partir avec eux.

« Moi je pars, » me dit pourtant Michelle et rien au monde ne l'aurait persuadé de rester ici, avec moi. Ces mots me rappelèrent à quel point je l'aimais, sans fioritures, simplement, je l'aimais voilà tout. Ils me révoltaient et voilà que j'en pleurais, c'est tout ce qu'il me restait à faire, pleurer sur mon sort, sur l'injustice qui s'abattait sur moi. Je ne savais rien de l'injustice, je n'avais pas connu ces mois d'abstinence pendant lesquels elle attendit simplement que je rentre, que je revienne de ces choses si importantes qui consumaient mes nuits, mes jours, ces choses tellement plus importantes qu'elle, que notre amour. Guérir est inutile lorsqu'il est trop tard ; le changement doit précéder la fin et la vanité me fit perdre ce temps précieux. Courbés sous le poids des regrets ou nageant dans la délectation, l'égotisme est une audace que nous ne pouvons nous permettre.

*
* *

Les premiers membres d'équipage commencèrent à débarquer. Le retour des guerriers, partis pour toujours, mais bel et bien de retour. J'observais la scène au loin, vacciné de ces fauves civilisés, jamais plus je ne m'en approcherais. De leur ordre forcené, ils détruiraient bientôt notre joyeux bordel. Certitude, rien de ce que nous pourrions bâtir ne leur conviendrait, c'était trop vrai, trop beau.

Quel défilé ! Des hommes gras, imbus de leurs difformités, êtres supérieurs auto-proclamés, on comprenait aisément pourquoi. Effroyable spectacle que la contemplation des hommes les plus hideux qu'il m'ait été donné de voir, alors que de divines créatures pendaient à leurs cous comme autant de sangsues s'accrochant à la vie.

Ainsi ils revenaient, à moins que le ciel n'ait voulu d'eux. Qui étaient-ils ? Habitants de l'Arche 666, le nombre interdit, devant pénétrer le royaume de Dieu, l'ayant peut-être offensé, échantillon caricatural de notre pauvre humanité, le vice se lisant sur leurs visages boursoufflés. Qu'étaient-ils donc partis trouver ? L'avaient-ils en leur possession, rentrant visiblement si satisfaits ?

— Nous revenons bâtir un monde neuf, gueula un porte-voix, un monde purifié dans lequel l'homme pourra enfin s'épanouir sainement, un monde propice à son développement futur. L'homme n'est pas sur le point de s'éteindre, bien au contraire, nous lui offrons une nouvelle jeunesse.

» Vous vous demandez pourquoi revenir sur une planète inerte, une planète que nous cherchions à fuir hier ? Il est légitime que je vous réponde. C'est ce qui est rare qui est précieux, et en recouvrant la planète nous perdîmes de notre valeur. Nous vous avions dit que les ressources naturelles de la terre s'amenuisaient dangereusement, c'est vrai pour près de dix milliards d'humains voulant vivre la grande vie, cela suffira en revanche à trois millions de privilégiés pour vivre tels des dieux. Notre retour fut donc planifié dès le

début, envoyer ces crétins dans l'espace, voilà la solution, nous avons accepté le prix de ce sacrifice et nos consciences souillées seront nos guides pour devenir meilleurs. Il nous reste cependant un dernier détail, vous, les survivants. Ce sera le premier réglé.

*
* *

Tout ce temps je n'eus de cesse de la scruter de mes jumelles et au moment où mes camarades d'infortune se faisaient occire je la contemplais encore. Michelle fraîchement débarquée, offerte aux attouchements des badauds, impassible, membre de cette imposture. Avais-je un jour connu cette femme ? Ou l'avais-je simplement désirée, réceptacle à mes élans sentimentaux les plus fous ? Est-ce ce qui lui plu chez moi, que je la crois meilleure qu'elle n'était ? Qu'importe, je découvrais à présent son vrai visage, révélateur de mon idéalisme exacerbé. Toutes ces années je fus seul, voilà tout.

Mon nom est Daniel, je suis le génie qui donna des réacteurs à ces oiseaux de malheurs, je suis la science terminale, celle que l'on a rendue létale bien malgré moi. Du haut de mon gratte-ciel montent les cris des sacrifiés, toujours les mêmes, sagement apprivoisés, incapables de se libérer de leurs chaînes, toujours prêts à manger dans la main de qui les battait, rien ne changera, jamais.

Du haut de mon perchoir, je me suis laissé tomber. Devant mes yeux je vois ma vie défiler, c'est dur, mais ça ne va pas durer.

Le Tigre du Dark Whistle

Texte : Gaëlle K. Kempeeners
Illustration : Anne-Laure Daviet

Le Tigre du Dark Whistle

Gaëlle K. Kempeeners

Adossé au bastingage, je regarde les fanions de la marine d'Arkhopora, Maison de la confédération kôpolienne, voleter autour de la lourde masse des voiles. Ces dernières, constituées de plaques d'acier souple, oscillent comme les volets d'un antique store, filtrant ou emprisonnant le vent qui porte et dirige le fier galion dont je suis le capitaine. Un mousse file devant moi, ses pieds nus frappant si légèrement le bois du pont qu'il semble flotter sous le vent. Les membranes sous ses bras – miracles de la génétique – le font ressembler à un petit oiseau exotique et, rêveur, je me prends à l'observer, m'attendant presque à le voir virevolter dans les airs en compagnie des faucons qui accompagnent la lente progression des mats. Mais le gamin disparaît dans l'une des coursives sans avoir pris le vent, me laissant à nouveau seul avec mes réflexions. Avec un petit soupir, je me retourne et m'accoude à la rambarde, me penchant pour mieux voir l'Annwyn, ce monde d'en bas, presque invisible entre les volutes de nuages entourant la coque du *Véloce*. Personne ne sait vraiment ce qu'il y a sous l'illusion de ces forêts épaisses qui ne cèdent la place qu'à des étendues aqueuses tout aussi insondables. L'on dit qu'elles sont peuplées de monstres et de bandits et, honnêtement, qu'attendre d'autres de territoires que l'on prétend insaisissables ? De ces terres qui n'ont pas la décence de rester à leur place…

À cette pensée, je ne peux m'empêcher de frissonner et je fais quelques pas sur le pont, une main flattant mon embonpoint, dont je ne sais trop si je dois me montrer fier ou embarrassé. Peut-être un peu des deux ; après tout, c'est signe d'opulence et mes vingt ans – tout comme mon galbe d'adolescent – sont loin derrière moi. Je ne suis peut-être pas le plus riche mais les affaires marchent bien et Olevia, ma femme, se plait à répéter qu'elle espère trouver pour notre fille un aussi bon parti que je l'ai été pour elle. Evidemment, dans ses yeux, la passion s'est fanée depuis longtemps mais elle a laissé place à une tendre complicité qui nous unit plus que jamais. Tout à coup, j'ai hâte que ce voyage se termine. J'ai ramené des jouets exotiques pour le bébé que l'épouse de mon aîné va nous donner. Elle me reproche de le gâter à le pourrir avant même qu'il ne soit né mais son doux sourire contredit toujours ses paroles. Et puis… je vais être grand-père ! J'aurais cru que cette nouvelle me donnerait un coup de vieux mais, au contraire, elle me fouette et me rend une deuxième jeunesse. Si c'est un garçon, je jouerai avec lui jusqu'à épuisement avec un bel aéroplane ; si c'est une fille, je lui offrirai des robes et des rubans à ne plus savoir qu'en faire.

— Navire en vue ! crie soudain la vigie. Navire à bâbord !

Je sursaute, tandis que mes pensées joyeuses s'effilochent dans mon esprit, et scrute le ciel à la recherche du vaisseau que je n'avais pas vu plus tôt. Je comprends aussitôt pourquoi, c'est un trois mats qui surgit au travers de la mer de nuages, sans doute naviguait-il par-dessous auparavant. C'est terriblement dangereux comme manœuvre, il pourrait nous éperonner. Les injures et noms d'oiseaux qui me viennent à l'esprit s'étranglent dans ma gorge comme je comprends – en même temps que mon guetteur – qu'il s'agit bel et bien de son objectif.

— Pavillon Noir ! Ce sont des pirates, capitaine ! a le temps de hurler le pauvre garçon avant le choc.

Je suis projeté contre les caisses arrimées sur le pont et m'y agrippe désespérément. Le matelot, quant à lui, a été éjecté de son perchoir et plane tant bien que mal entre les filins, les membranes sous ses bras

tendues à se fendre. Le drapeau sombre claque au vent juste au dessus de moi tandis que des hordes de brigands fondent à l'abordage. Paniqué, je rampe derrière les coffres, abris providentiels, et arme l'arbalète de poing qui ne me quitte jamais, prêt à abattre les bandits depuis ma cachette. Des cris résonnent de toutes parts, de peur, de colère, de douleur… Le mousse passe devant moi en courant, cherchant à prendre le vent, mais un pirate le fauche par derrière et l'enfant tombe à plat ventre sur le pont, ses grands yeux étonnés déjà voilés par la mort.

Les gardes hybrides, mi-hommes mi-fauves, affectés à la sécurité du *Véloce* choisissent cet instant pour contrer nos assaillants qui reculent sous l'assaut de ces créatures aux griffes et crocs aussi mortels que leurs armes. Tout comme les membranes permettant à l'équipage de s'envoler en cas de besoin, ils sont l'œuvre de la Maison Ge.Ne.Ti.Ka, créatrice de chimères et pilier de la confédération kôpolienne. Cependant, l'instant de surprise ne dure pas et les pirates, avantagés par leur nombre supérieur, reprennent le dessus. C'est alors… que je le vois.

Crinière de flammes retenue par un foulard sombre, il s'avance d'une démarche féline comme si le *Véloce* était déjà sien. À main gauche, il tient un fusil au long canon effilé ; à la droite, une fine épée à la lame légèrement courbe. Il abat un soldat sans difficulté – la légèreté de ses mouvements rendant, en comparaison, son adversaire lourd et pataud – avant de me tourner le dos. À quatre pattes, je rampe hors de mon abri, l'arbalète serrée contre moi. Je sais qui se cache sous ce visage d'ange déchu.

Arslan Tigre Rouge. Le capitaine du *Dark Whistle*.

Le souffle obscur du ciel kôpolien.

Pourtant, devant ses traits délicats, sa taille élancée et gracieuse, l'on penserait plutôt avoir à faire à un danseur de la Maison Aesthetika, maîtresse des Arts, du Désir et de la Beauté. Pas au pirate le plus craint de ces cinq dernières années.

Il ne fait pas attention à moi, personne ne me remarque. C'est l'occasion ou jamais de l'éliminer. Non seulement sa tête est mise à prix pour une somme défiant l'imagination mais, certainement, si je le tue, ses hommes perdront sans doute tout courage et battront en retraite sans demander leur reste. Je vise soigneusement et tire au moment où il se retourne vers moi. Le carreau fonce droit sur son front. Je suis un héros ! Désormais, l'on parlera de moi comme de l'homme qui a abattu le Tigre Rouge.

C'est malheureusement sans compter sur celui qui suit son capitaine comme son ombre, si discret que ses adversaires en oublient sa présence. Longs cheveux noirs ondoyant dans son dos, chapeau à large bord masquant la partie supérieure de son visage, sa cape virevolte lorsqu'il attrape au vol le projectile, le stoppant net à quelques centimètres à peine de sa cible. Lui aussi je le connais sans l'avoir jamais vu auparavant.

Raven.

Il serait beau si sa peau n'était aussi exsangue. Le vampire apprivoisé du *Dark Whistle*. Il paraît qu'il a passé un marché avec Arslan et que, depuis, il ne le quitte plus. Ce dernier n'a même pas la décence de paraître surpris, il se contente d'occire d'un geste négligent un marin qui tentait de profiter de la confusion ambiante pour l'atteindre, avant de laisser un sourire étirer lentement ses lèvres fines. Je suis face à un fauve, une dangereuse créature. Qui s'amuse de la terreur que je ressens. Frénétiquement, je recharge mon arme lorsqu'un choc sourd me projette face contre terre, l'arbalète virevoltant hors de portée. La pointe d'une lame dépasse de mon torse. Le menton pressé contre mon pourpoint, je louche avec incrédulité tandis qu'elle se trouble. Mes mains tremblent tant que je n'ose y toucher de peur d'aggraver la blessure.

Dans mon dos, le propriétaire de l'arme ne bouge pas, semblant attendre un ordre du capitaine pirate qui s'approche nonchalamment, le vampire sur les talons. Autour de nous, les combats s'achèvent peu à peu. La plupart des gardes sont morts et les survivants parmi l'équipage ont été rassemblés autour du grand mat par les brigands.

Seigneur ! Je ne sens pas la douleur. C'est mauvais signe. Il paraît que les blessures mortelles sont

indolores. Je ne veux pas déjà dire adieu à la vie ! Des jambes élégamment bottées entrent dans mon champ de vision tandis que la gueule d'un fusil glisse le long de mon cou pour se loger sous mon menton m'obligeant à lever la tête vers un visage racé encadré d'une cascade de mèches carmines.

— Tirer dans le dos… Voilà des manières de pirates, pas celles d'un honnête marchand.

Sa voix est claire et riche, ironique même, mais paradoxalement, elle vibre d'humanité tant et si bien que je peine à l'associer au monstre assoiffé de sang qu'il est en réalité.

— Par pitié…

Cet homme qui geint et supplie, c'est moi. Je n'en éprouve même pas de honte. Je ne veux pas mourir. Pourquoi ne me suis-je pas contenté de rester à l'abri comme le vieillard que je suis plutôt que de jouer au héros ? Ai-je seulement dit à ma femme que je l'aimais avant de partir ? Ai-je serré mes enfants dans mes bras avant le départ ? Comment aurais-je pu imaginer que ce voyage tournerait ainsi au cauchemar ?

— Une raison.

Ces deux mots me ramènent brutalement au présent, loin des regrets, des remords et de mes actes manqués.

— Hein ? marmonné-je sans trop comprendre où il veut en venir.

— Donne-moi une raison pour laquelle je devrais épargner ta misérable vie.

— Je vais être grand-père !

Je pourrais lui proposer toute ma fortune, des armes, peut-être même des passe-droits mais c'est la seule idée qui me vient à l'esprit sur le moment, qui me semble vraiment devoir faire mouche. En tout cas, c'est celle qui m'importe réellement et, devant ce pirate, je retrouve ma fierté de jeune homme, je ne détourne plus le regard de ses iris améthyste. Un instant, il semble surpris puis, se redressant, il renverse la tête en arrière et éclate d'un rire joyeux.

— Félicitations, vieil homme. Je ne m'attendais pas à cette réponse, dit-il finalement. Je te laisserai la vie sauve à la condition que tu portes un message au gouverneur de votre fichue confédération : cinq millions seulement de kôpol d'or pour ma tête, je trouve ça insuffisant. Dis-lui qu'il peut mieux faire.

Il adresse alors un sourire bouleversant de tendresse à mon assaillant invisible.

— C'est bon Neko. Ne le tue pas.

Je sens la lame se retirer lentement d'entre mes chairs. Je n'ai toujours pas mal mais la force me manque pour me relever et je m'affaisse sur le pont. Du coin de l'œil, j'observe avec incrédulité le petit lutin qui rejoint le pirate. Elle est jeune, la peau satinée, délicatement dorée et possède des traits de poupée. Ses longs cheveux noirs battent librement dans son dos et son pantalon est coupé court sur ses mollets. Elle ne paraît pas avoir plus de quatorze ans mais son visage froidement inexpressif et la lame rougie du sabre qu'elle tient à la main démentent les rondeurs enfantines et innocentes de ses joues. Elle rejoint sa place, à la gauche de son capitaine, la droite est déjà occupée par Raven et, sans plus un regard pour moi, le trio s'éloigne en direction des cales. L'inconscience me gagne enfin et, tandis qu'elle obscurcit ma vision, je sens la douleur envahir mon pauvre corps.

J'espère que c'est bon signe.

*

* *

Lorsque je reviens à moi, je suis installé dans un lit, quelqu'un tient ma main et ronfle doucement. Il me faut plusieurs essais infructueux avant de parvenir à ouvrir les yeux. Les doigts entremêlés aux miens, Olevia s'est endormie la tête sur le matelas dans une position inconfortable. Elle paraît dix ans de plus et, à cette vision, les larmes me montent aux yeux. Je presse sa main mais elle ne se réveille pas, elle doit être épuisée si j'en juge des cernes qui noircissent le haut de ses pommettes. Un médecin entre alors dans la chambre et je réalise soudain que je me trouve dans un hôpital.

— Ne la réveillez pas, réussis-je à souffler.

Il ne fait pas de commentaires, se contentant de hausser un sourcil expressif, et m'examine sans déranger mon épouse. Je réponds à mi-voix aux quelques questions qu'il me pose sur le même ton et il se redresse apparemment satisfait.

— Vous avez une sacrée chance. Votre blessure était grave et vous avez perdu beaucoup de sang mais la lame a évité tous vos points vitaux. Incroyable !

Incroyable, oui. C'est le mot.

Je suis en vie, j'ai encore dû mal à le réaliser.

— Le Tigre Rouge n'est pas du genre à épargner ses victimes... Qu'avez-vous pu lui dire pour le convaincre de vous laisser en vie avec votre équipage ?

Je ferme les yeux tout en caressant du pouce le dos de la main d'Olevia. Je suis fatigué.

— Allez savoir, dis-je doucement tandis qu'un sommeil bien mérité me gagne.

Nous nous excusons par avance du manque d'à propos des commentaires de Marie-Angélique et de leur ressemblance manifeste avec les articles de fond d'une certaine presse féminine…

Chère Anne-Laure Daviet,

Je suis horrifiée de voir qu'une jeune fille, intelligente comme vous l'êtes, méconnaisse les seules ressources dont une femme dispose pour réussir. Vous êtes née en 1985 et vous résidez en Haute-Savoie, ce qui vous a valu une overdose de randonnées et, du même coup, une forte répulsion pour les activités physiques en général. Eh, bien ! vous avez tort. Je viens de lire dans une revue très sérieuse que 20% des rencontres qui finissent en mariage ont lieu lors de la pratique d'un sport, surtout les sports de contact.

À quoi pensez-vous donc, allons ! Passe encore que vous vous mesuriez la plume à la main, avec une sixième place aux Dicos d'Or de 1996, une entrée plus ou moins hasardeuse à l'Ecole Normale Supérieure des Lettres et Sciences Humaines, et l'obtention d'une agrégation de lettres classiques. Mais pour mâter les adolescents fougueux que vous rencontrerez dans votre futur métier de professeur, cela vous aurait servi de savoir piquer un sprint ou de leur décocher une droite.

Anne-Laure Daviet (Anilori)

J'ai lu des choses terribles dans Voici sur les conditions d'enseignement dans certaines banlieues. Selon moi, il faudrait revenir d'urgence aux châtiments corporels.

Je m'inquiète aussi de votre timidité et de votre penchant pour la vie virtuelle d'internet, vous avez créé deux blogs pour vous motiver à faire des progrès, en écriture et en dessins. C'est bien, mais vous ne devriez pas négliger ce qui constitue la vraie vie : les soirées, le shopping, la recherche d'un mari solvable…

Eternelle insatisfaite vous avez tout de même terminé les aventures de Chloé Zinalla, un roman-feuilleton illustré en temps réel. Votre nouvelle L'urbaniste est parue dans le Solstice d'automne 2006 : « Dans la jungle, terrible jungle ». Tandis qu'un second espace, la montagne ronde, accueille vos modestes rêveries, quelques bouts d'histoires et, surtout, de plus en plus de dessins. D'ailleurs on peut voir vos illustrations dans différents webzines (Mort Sûre, Solstice, Itinéraires, Nuits d'Almor.) Actuellement vous travaillez sur un gros roman et d'autres projets dont l'écriture de nouvelles.

http://clozinalla.over-blog.com/ et http://www.lamontagneronde.net/

Elie Darco

Anne-Laure Daviet

Présentation

La croisée des Funambules

Texte : Don Lo
Illustration : Alain Mathiot

Et la Baronne n'en finissait plus de se répandre… Après les quizz de Jeune et Jolie, elle avait tant et si bien lu et relu les articles psychologiques de Cosmo, qu'elle ne put que les recracher au moment d'écrire à Don Lo…

Cher Don Lo,

Vous avez passé les quarante ans et à cet âge respectable qui est le vôtre, pas encore le mien, on ne devrait pas s'écarter du droit chemin et de cette vie normale que vous dites avoir à la montagne, avec votre épouse, vos deux petits garçons et un travail de publicitaire free-lance.

Ni non plus jouer de gaudriole pour compenser une jeunesse envolée même si vous pratiquez beaucoup de sports (du ski, de l'escalade, de l'escrime, de la planche à voile et à roulettes). Vos sous-entendus concernant votre femme, et le fait qu'elle vous couche dans un lit à votre taille, ne sont certes pas passé inaperçus. Il y a des traitements qui existent pour vous octroyer davantage de… fermeté.

Vous dites écrire pour vous amuser, mais cet art nécessite un minimum de sérieux, et je vois là une nouvelle manifestation de cette crise de la quarantaine dont vous souffrez… Je parle d'expérience, croyez-moi, ~~je~~… mon mari est passé par là.

Don Lo
ou
Don Lorenji

Vous aimez à rédiger des histoires et des chroniques sur Parchemins et Traverses, à les faire lire sans avoir honte, à essayer de les publier discrètement, à ne pas devenir riche et célèbre !

Cette dernière propension est votre plus grand tort, qui y a-t-il de mal à être aisé et reconnu ? Feriez-vous parti de ces personnes qui rejettent notre civilisation pour aller élever des chèvres ? Croyez-moi, mon cher, ce ne sont que des fadaises d'adolescents.

Vous avez publié des nouvelles dans quelques fanzines (les brèves du crépuscule, AOC, EGProuvette) et des anthologies (Ouvre-toi chez Griffe d'Encre). Vous avez été lauréat de plusieurs concours : Arte/Étonnants Voyageurs 2006, "Textes courts" Écriture & Partage. Et vous avez un roman de Science-Fiction et un recueil de nouvelles à paraître et deux autres recueils en projet.

Mon pauvre Don Lo, je m'inquiète vraiment pour vous, votre dispersion, votre enthousiaste à vous noyer dans l'irréel, dans ce monde d'imaginaire si proche de l'enfance et du rêve sont fortement symptomatiques d'une négation de soi… Un mot de vous et je vous donne les coordonnées de ~~mon~~… du thérapeute de mon mari, c'est aussi celui de nombreuses personnalités, vous verrez, il fait des miracles!

Elie Darco

La croisée des Funambules

Don Lo

Comment aurais-je pu prévoir ? Et même, qu'aurais-je pu changer à ce qui s'imposa ? Le monde n'était alors qu'un jardin où je me cultivais à loisirs. Membre de l'École Circumpatente, je comptais déjà parmi les novices éclairés. J'avançais donc à mon rythme et croisais, de place en place, mon Maître Référent auquel je rendais compte de mes quelques progrès. Invariablement il me demandait : « Où en es-tu de la quête ? » Sept pénitentes. Le nombre parfait de phonèmes sans défaut : la question parfaite. Bien sûr, je tentais de répondre. Mais rarement j'atteignis son niveau de maîtrise.

— La voie est là, je la suis.

Malgré mes efforts, deux diphtongues m'éloignaient déjà du sillon de pureté. Mon maître n'en concevait pas de colère ni de mépris. Il avait juste un léger sourire qui était pour moi, ainsi que je le croyais, la mesure du chemin à parcourir encore.

Souvent, lors de nos rencontres, nous laissions les gestes et l'agir tenir lieu de discours : pénitence de langue.

Car telle semblait être le vrai de la voie : être au monde sans le perturber plus qu'une douce inflexion dans le flux libre du temps. Bien sûr, ces notions magnifiques n'étaient encore pour moi que des lucioles entr'aperçues. Leur ballet lointain me donnait le cap.

Ainsi, lorsqu'il déterrait une racine afin de s'en nourrir, le trou qu'il pratiquait n'était qu'une infime incision dans la peau de la terre. Alors que ma précipitation y laissait de larges blessures. Jamais mon Maître ne me fit la moindre remarque à ce sujet. De même ses cueillettes : toujours respectueuses, laissant fruits et baies en quantité dans une harmonieuse distribution, propre aussi bien à nourrir un autre cheminant qu'à peupler l'avenir. Il me fallut faire et voir longuement avant de comprendre où était le juste chemin.

Dans la pratique des exercices, il savait être directif par l'exemple. Mais sans ostentation. Son âge le rendait peut-être moins souple. Ou alors, retenait-il l'agilité de son corps sec, tout en lignes noueuses, pour ne pas me décourager par ses prestations trop parfaites ? J'en éprouvais plus que du respect en retour : une admiration qui se teintait d'émotion filiale, alors que nous n'étions liés que par l'étude. Le résultat était là, plus efficace qu'un cours d'autorité. Esquissait-il un « monté sur la pointe » et je voyais immédiatement comment développer, à partir de son geste, la « tension de l'arc au point du décocher ». Levait-il un index temporisateur dans sa marche, et j'en déduisais ce qu'était le « pas suspendu de la cigogne » avec toutes ses implications sur la menée du quotidien. L'arrondi d'un mouvement, la retenue d'un élan, sa respiration même, utile et parcimonieuse, étaient pour moi autant de guides vers l'absolu minimum dans la déviation causée par mon être à l'ordonnancement du tout. Alors, lorsqu'il parlait, mon âme était prête à s'imprégner du sceau de chaque pénitente.

« L'air libre est vie, âme et corps. »

« Que peux-tu être sans naître ? »

« L'eau coule sans fin, sans mort. »

« Le temps veut être, et l'être non. »

« Au son du vide ton heure passe. »

Le chemin qu'elles traçaient en moi m'était sur l'instant invisible. Mais il venait bientôt une circonstance où chaque son trouvait une place et une valeur. « La vie n'a ni main ni sens » m'avait-il inculqué à l'une de nos croisées. Sur le coup, je m'insurgeai intérieurement. Admettre l'inanité du geste n'est pas œuvre facile pour celui qui croit avancer sur la voie. D'autant que le fond réel des paroles du Maître ne m'apparaissait pas. C'est bien plus tard, observant le combat inutile et cruel d'un mulot sous la griffe d'un lynx, que la limpidité du trait m'apparut. L'expérience me suffit. Et il en était de même à chacune de nos rencontres. Ce qui explique sans doute le trouble dans lequel me jeta une brusque déviation dans l'art de nos rapports.

Un jour que j'observais le soleil et une tâche de lumière fugace qu'il jetait sur la plaine, j'interrogeai mon Maître. Celui-ci était apparu à mes côtés sans que, absorbé par le phénomène lumineux, je l'entende approcher. Choisissant soigneusement les sons, je formulai ma question :

— Où va le jour et fuit la tache ? Est-ce là une œuvre ? Un puits ?

— C'est la croisée…

Une impénit' ! Et en position de clef finale ! Mon maître avait lâché sa réponse sans même réfléchir. Je me tournai vers lui et vis le trouble gagner son profil tendu. Osant alors une tentative pour le remettre sur la voie de la pureté lexicale, je reformulai en pénitentes héptatiques :

— Vers quoi va-t-elle en ce lieu ?

— Laisse donc ces simagrées, me répondit-il avec un peu d'impatience. Il ne s'agit pas de pur langage, mais de l'ordre du monde. Et trop en connaître n'a rien de bénéfique.

— Mais… si le monde est la voie.

— Tu persistes ? Peut-être crois-tu que la quête se suffit à elle-même. Que le but, c'est le chemin. C'est vrai ici. Et la pureté que tu cherches à maîtriser peut y prendre quelque sens. Mais au-delà ?

— Du plus loin, la voie seule guide, repris-je sans vraiment comprendre ce que je proférais. Elle est là, et là-bas. Entre elle et moi, que la voie !

— C'est donc que tu n'es pas prêt. Ah ! voilà : sept pénitentes. Même moi, je n'arrive plus à dominer ces réflexes. Sais-tu pourquoi le mot "orthodoxie" est une aussi longue impénit' ? Parce que la notion même n'a pas cours dans le double monde. Bannie de notre pureté par sa forme lexicale. Ah ! que nous serions drôles, si nous pouvions être vus.

Son visage aux rides d'ordinaire attentives et débonnaires se plissait dans un renfrognement suggestif. Mon maître était torturé par des pensées impures que je n'osais partager, ni même simplement évoquer. Et tout cela pour une simple tâche de lumière, depuis longtemps partie en ligne droite vers l'horizon ? La perplexité m'envahit. Si la voie m'y conduisait, si j'atteignais un jour le niveau de pureté requis, peut-être me risquerais-je à lui en parler de nouveau.

Je repris donc mes exercices, et mon maître son chemin. Le jardin du monde pourvoyait à la vie et le temps était plein. Que demander de plus ? Peut-être aurais-je dû formuler comme requête que cela durât ainsi. Et même alors…

Je rencontrai la bascule alors qu'un soir le soleil finissait d'embraser l'horizon. La tache lumineuse qui m'était déjà apparue se matérialisa tout à coup sur le flanc assombri d'une montagne, loin de moi. Elle s'approchait à une vitesse que j'avais du mal à évaluer tant les distances couvertes m'étaient inconcevables. En abordant la plaine, elle sembla disparaître. Mais je sentis qu'elle continuait sa course et que je me tenais dans sa trajectoire. Soudain, elle fut sur moi.

Le temps sembla s'arrêter. Je me crus l'objet d'une double hallucination. D'une part, une sensation d'écrasement qui me rompait le corps, comme si le monde me roulait dessus. D'autre part, un allégement lumineux m'aspirait vers le haut, tirant mon âme au point de l'extraire. Dans cette stase silencieuse, je vis la plaine s'incurver et se dédoubler autour du seul point fixe où j'avais les pieds. Alors qu'une partie du sol allait s'enrouler vers le ciel, l'autre plongea comme un cours d'eau à l'amont d'une cascade. Même ainsi décrite,

l'impression fut brève. J'eus cependant le temps d'apercevoir deux êtres indistincts se livrer un combat sans mouvement. On ne pouvait dire s'ils cherchaient à s'agripper ou se repousser, s'empoignant l'un l'autre par le cou. Étrange combat figé, entre haine et désespoir. L'image s'en imprimait au fond de mon regard quand je me sentis brutalement rejeté.

Je me retrouvai à nouveau sur la plaine, pétrifié, la tache s'enfuyant au-delà du visible. Mais je n'étais plus seul. L'un des deux combattants gisait maintenant à mes côtés, face contre terre. Sidéré par ce que je venais de vivre, je m'approchai du corps. Il respirait douloureusement, en petites toux sifflantes. Sans penser un instant à l'impact de mon intervention sur la trame du temps, je le retournai, surpris par sa légèreté.

Mon Maître. Le visage exsangue, tordu de souffrance et maculé de poussière. Quand ma main épousseta sa barbe terreuse, il ouvrit des yeux affolés et cria :

— Les deux mondes ! La porte à clore !

— Maître, le rassurai-je, vous êtes là en mes mains.

— La porte… Il n'est plus temps pour moi. Toi ! Tu vas le faire. Garde la porte, va !

— Mais je ne peux. La voie pêche… Et quelle porte ? Cette tache qui fuit ? Elle n'est plus là…

Il me regarda un moment, silencieux. Son souffle peinait. Plusieurs fois, ses paupières s'abaissèrent. Puis, il sembla rassembler ses dernières forces.

— Abandonne la voie. Ton trajet doit s'infléchir. Tu peux apprendre encore, mais trop savoir éloigne du but. Maintenant que tu sais avancer, il te faut trouver l'objet de ta quête. Suis la tache. Au temps vrai, ferme le lieu des deux mondes. (J'étais abasourdi. Plus par la forme que par la teneur du message. Même dans cette dernière extrémité, il retrouvait ses réflexes pénitents. Mon Maître en tout. Il reprit, de plus en plus faible :) Mais prends garde… Prends garde aux funambules…

Sa voix mourut sur ce superbe Impénit'. Jamais je ne l'avais entendu. Malgré ses trois longues syllabes, il me semblait receler toutes les beautés du monde, et ses dangers aussi. Pourquoi cette mise en garde ? Et quelle était cette menace où se mêlaient l'attraction et l'horreur ? Funambule !

Sur ce seul mot, j'avais complètement basculé. Respectueux spectateur de l'intégrité du monde hier, je me retrouvais aujourd'hui projeté dans une mission, le corps de mon Maître reposant sur mes bras. En marchant vers les confins de la plaine, sa légèreté m'intrigua. Certes, j'avais toujours conçu qu'un Maître était constitué de plus d'esprit que de matière. Mais à ce point ! Fallait-il en conclure qu'une partie de son être avait fui le réel en compagnie de la tache ? À ceci, il me fallait trouver des réponses, comme à bien d'autres questions.

Je savais qu'en lisière des forêts Iscandaises se tenait un congrès permanent des sages Rugosiens. À l'opposé des Circumpatents, ceux-ci s'employaient à définir le monde par l'ancrage du point de vue. L'art de la boucle était leur secret. Celui qui le maîtrise s'inclut à la matière en un circuit de force, boucle permanente dont les points d'entrée et de sortie jamais ne freinent les flux qui parcourent la planète. Ils s'appelaient eux-mêmes des Biefs et l'on reconnaissait le Maître à sa capacité de garder, en toute circonstance, le contact d'au moins deux parties de son corps avec le sol terrestre. Je n'en savais pas plus, mais c'était bien assez pour comprendre que leur quête, par des voies détournées, était aussi pure que la mienne. Voilà pourquoi, chargé du si mince fardeau qu'était mon Maître, je m'approchais de leur collège dans cette nuit tombante.

On l'abordait comme un jardin fruitier : des hommes et des femmes se tenaient alignés, immobiles à première vue, devisant à voix sourdes. Il fallait un certain temps pour voir qu'en fait ils étaient animés d'un double mouvement, tournant et centripète. Cette forme de spirale lente mettait chacun au contact des autres, et ouvrait l'accès des plus hautes chaires du collège à qui s'en montrait digne. Les autres continuaient de tourner et de polir leurs conceptions au frottement de leurs semblables.

Voilà pourquoi je m'adressai au premier Rugosien que mon chemin croisa. Tous liés par un développement commun de pensées, ils étaient parfaitement interchangeables en termes d'action ou

d'information sur le réel. Je demandai donc :

— Il me faut rencontrer le Bief Majeur. Puis-je investir le collège sans interférer outrément ?

— Et qui demande cela ? me répondit la femme longiligne auprès de laquelle je m'étais enquis, alors que nos mots mêlés s'éparpillaient, répétés sans fin le long des rangs jusqu'au cœur du congrès : Le Bief majeur… Qui demande… Interférer…

— Je suis un élève de Camoras. Mon Maître m'a laissé un message. J'en quête le complément.

— Camoras ? Une boucle en mouvement…

— Un Maître Circumpatent, corrigeai-je.

— … Camoras… Circumpatent… Mouvement…

— Cela aussi. Il est sans doute temps. Le Bief Majeur t'attendra. Mais ne traîne pas : l'ailleurs œuvre en ce monde. Nous voyons… une inflexion.

— … Bief Majeur… Le temps… Inflexion…

Je m'engageai alors entre les bras spiralés du Congrès. Les Rugosiens, figés dans leurs postures de boucle me suivaient du regard. Ce cortège immobile me conduisit à un être difforme obstruant le chemin. Le Bief Majeur, celui qui représentait le centre de ce mandala humain. Il m'apparaissait comme une grimace de tout le corps. Pourtant, à mieux y regarder, l'harmonie de sa pose me saisit, aveuglante. Autour, la structure du collège s'élargissait en circonvolutions indéchiffrables. Mais lui en était la clé de voûte, et en cela il devenait limpide. Plus que dans l'attitude, sa grâce s'imposait par la nécessité de sa présence quoi qu'il advienne du monde. La terre irradiait à travers lui. L'impression première de difformité n'était que le reflet de ces puissances naturelles en mouvement, canalisées dans son corps pour être offertes à l'étude et à l'usage de tous. Oui, le Bief Majeur s'affirmait bien comme l'être le mieux à même de m'éclairer.

Je ne savais bien sûr comment l'aborder. D'une école à l'autre, les rituels varient et il n'est jamais trop d'une vie pour n'en maîtriser qu'un seul. J'optai pour la simplicité la plus franche, débarrassée des subtilités pénitentes qui me parurent, en l'occurrence, clinquantes et vulgaires. Et j'avoue même m'être caché derrière mon Maître, en sauf-conduit.

— La parole de Camoras s'est éteinte. Je détiens ses derniers mots. Mais je manque de science pour les envisager dans tous leurs développements.

— Pas de modestie inutile, me répondit ce que j'hésitais à appeler homme ou femme tant son visage semblait issu d'une autre essence que la simple humanité. Son ton était d'une neutralité parfaite. Ses mots s'installaient dans l'espace et dans le temps comme s'ils avaient la juste longueur de mon âme. Autour de nous, le silence était parfait. Mais au-delà des premiers rangs, le verger des Rugosiens bruissait de nos paroles, reprises à l'infini.

— Quel mot est votre écueil ?

— Funambule.

— Ah… enfin. (Le visage impassible du Bief Majeur sembla feuilleter le passé et peut-être l'avenir. Sa sérénité coulait jusqu'à moi, mais j'eus l'impression de percevoir soudain, par transparence, l'enjeu de ma démarche.) L'élève de Camoras… L'élève. J'aurais dû me douter que le temps était venu.

— Ne suis-je pas un parmi tant d'autres ?

— Croyez-vous ? Depuis une précédente inflexion, Camoras n'entretenait qu'un seul élève. Toute son œuvre antérieure n'avait pour but que de le choisir.

— Pourquoi moi ?

— Seul Camoras le sait. En ce monde-ci, du moins.

— En est-il d'autres ?

— Non, pour ceux qui l'ignorent. Oui, pour certains. Les funambules n'ont que trop tardé.

— Qui sont-ils ?

— Les gardiens dévoyés de l'étanchéité des mondes. Êtes-vous rassasié ou vous en faut-il plus ?

Il semblait que je doive m'en contenter, puisque chacune de mes questions entraînait une réponse demandant plus d'éclaircissements encore. La nuit était tout à fait tombée. Autour de nous, des novices sortaient de la forêt des sages. Ces jeunes Rugosiens en devenir, pas encore initiés à l'art de la boucle, couraient entre les rangs de leurs aînés pour leur porter des fruits et des soulagements divers. Certains les massaient et les frottaient comme on panse un cheval.

Comme on panse un cheval ? D'où me venait cette image horrible ? L'idée même que l'on puisse avoir à s'occuper d'un animal parce que... parce que l'on serait monté dessus ? Quelle horreur ! Quel noir dessein au cœur de l'ordre ! Quelle déviance de flux !

— Et pourtant cela se peut.

La voix du maître Rugosien m'atteignit comme un choc au plexus malgré ce ton toujours égal. Il avait pénétré mes pensées et mes émois.

— Ce n'est pas tout à fait cela. Mais peu importe. Un avenir vous attend, ailleurs. Allez, et acceptez ceci, autant en bagage qu'en cadeau.

— Ceci ?

— Oui. Vous en aurez l'usage. En temps utile.

Je sentis une bille noire s'installer au creux de ma tête. Ni intrusion ni douleur : une simple présence qui irradiait légèrement et colorait mes perceptions. Je fus alors baigné du sentiment que cette perle immatérielle allait m'orienter ou me pousser au-delà de moi-même.

Je m'inclinai brièvement, comme je l'aurais fait devant mon propre maître, et tournai les talons. À l'endroit où j'avais déposé le corps de Camoras, je rencontrai un novice qui me guida hors du collège en m'expliquant que les funérailles m'attendaient.

En lisière de la forêt, mon vieux Maître fut rendu à la terre entre les racines d'un arbre immense et depuis longtemps sans fruits. Les pieds nus bien posés sur le sol encore tiède du jour, il me sembla percevoir une force nouvelle qui me traversait. Étais-je d'ores et déjà sur la voie de la boucle ? Peut-être, ou alors mon trajet se nourrissait de diverses écoles. Pour participer au cérémonial d'une manière Circumpatente, je me relevai sur la pointe du pied droit et entamai le cycle du « doigt d'éternité ». Ma jambe gauche, tendue en avant, partit tel un compas vers l'arrière pour ensuite se replier et venir apposer la plante du pied à mon genou droit tendu. Dans le même temps, mes deux mains dessinaient chacune un large cercle horizontal, glanant les énergies alentour, pour se réunir sur mon cœur. Quand enfin ma main droite se dressa vers le ciel nocturne, je sentis distinctement un flux que j'attribuai à Camoras s'élever à travers moi au-delà des cimes enténébrées. La nuit était sur la plaine. Il me fallait dormir.

Les rêves que je fis ne me laissèrent que des impressions fugitives. Il s'y mêlait une sensation d'écartèlement, des vertiges et des vitesses impensables. L'ensemble constituait une sourde menace. Au réveil cependant, je me rappelais distinctement d'une voix fortement timbrée - celle de mon Maître ? - qui m'intimait comme une mise en garde :

— Lorsque deux funambules se croisent sur le même fil, l'un d'eux chute, forcément.

Je ne savais que faire de toutes ces notions. Mais je sentais la petite sphère noire en moi me pousser de l'avant. Où ? Là n'était pas la question. Comme si le fait même d'avancer allait me faire croiser ce qui manquait à ma quête. Et puis, si j'étais vraiment l'unique élève de Camoras, je devenais Maître à mon tour, par sa seule disparition. À moi de m'en montrer digne maintenant et d'ouvrir le chemin, en bon Circumpatent. Je partis donc au matin, laissant le Congrès des Rugosiens expérimenter en silence tous les potentiels de la terre.

Alors que j'avançais depuis un certain temps sur la plaine caillouteuse, la perle noire palpita soudain dans mon esprit. Sans comprendre ce qui m'y poussait, je me jetai à terre. Je fus alors survolé par des silhouettes

sombres et vrombissantes, tout juste surgies du néant.

Je me retournai sur leur course trépidante. Mais il m'était difficile d'accommoder mon regard à leur réalité. Elles étaient là, et en même temps pas là. Il s'agissait de traces translucides qui flottaient au-dessus du sol et virevoltaient à des vitesses insensées. Une nuée d'insectes géants à la recherche d'une proie. Comme j'essayai de suivre leurs évolutions, elles firent toutes demi-tour et revinrent sur moi, puis me dépassèrent à nouveau, emportées par leur élan. En arrière plan, j'aperçus alors la tache lumineuse dévaler à nouveau des montagnes, presque au même endroit que la veille, avec un léger décalage vers le Nord. Et comme hier, elle venait droit sur moi.

Une voix résonna tout à coup en moi, comme transmise par la perle noire : « *Cours ! Ne reste pas sur la trace ! Tu vas te faire rattraper, cours !* ». Alors je me mis à courir. Moi, le nouveau Maître Circumpatent, j'arpentai la plaine à grandes enjambées éperdues, fuyant perpendiculairement au trajet d'une tache de lumière.

Je me tournai un instant pour évaluer le chemin parcouru, et lorsque je me remis à filer, une femme apparut devant moi. Elle était encore à une trentaine de foulées, mais je distinguais parfaitement son corps moulé dans un vêtement d'une matière inconnue. Elle me cria quelque chose et sa voix s'imprima doublement en moi, par mes oreilles et par la perle : « *Viens jusqu'à moi et ne bouge plus. Tu seras en lisière.* »

Je courus encore quelques pas, puis marchai, voyant que j'avais une bonne avance sur la tache en mouvement. Plus je progressai, plus la jeune personne en face de moi se précisait et m'étonnait. Au lieu des larges robes de fibres qui me vêtaient, ainsi que tout un chacun sur la terre, elle semblait couverte de métal ondulant. Une ceinture clignotait à sa taille, de même que des bracelets à ses chevilles. Vue de près, sa tenue m'apparut très usée, abîmée, déchirée par endroits. Mais bientôt je ne m'intéressais plus qu'à son visage. Malgré une certaine dureté, il correspondait exactement à ce que j'attendais du visage d'une femme, alors même que je ne m'étais jamais posé la question. Et sa voix… Sa voix était "*la*" voix. Celle que j'avais cherchée partout sans même le savoir. Cette présence me remplissait totalement et je compris soudain comment des hommes pouvaient envisager un jour d'abandonner la voie de l'étude pour s'installer dans la vie.

— Ne bouge plus. Les ectodrones ne peuvent rien contre toi. Ils ne sont pas vraiment là. Mais ils pourraient révéler ta présence de l'autre côté.

— Ma présence n'est pas un secret ! affirmai-je, outré.

— Oh, pour ça non ! me répondit-elle avec ironie. Mais tant que tu évites la trace, tu restes hors du coup.

— Hors du coup ? Mais je dois suivre la voie…

— Bien sûr. Regarde…

Et je vis le nuage de silhouettes vibrantes se rassembler autour de la tache maintenant toute proche, puis y plonger dans un dernier bourdonnement furieux. Soudain, alors que la tache nous frôlait, je me sentis vertigineusement aspiré vers elle, tandis qu'un poids incroyable me pressait entre ciel et terre. Dans mon crâne, la sphère palpitante irradiait une pulsion pressante. Il me fallait avancer. Rejoindre un but inconnu, mais qui devait me combler encore plus profondément que ne l'avait fait la jeune femme un instant auparavant. Celle-ci m'agrippa pourtant par le bras et me retint violemment. Puis tout s'évanouit à nouveau. Je m'effondrai au sol. Et les mots de ma compagne n'eurent rien de rassurant.

— Hé bien ! On dirait que nous avons un nouveau contact. Mon garçon, tu vas voir du pays si tu n'y prends pas garde…

Son rire sec me brisa le cœur. Qui était-elle pour me parler ainsi ? Ne savait-elle lire dans ma tenue, mon maintien, que j'étais un maître, même de fraîche date ? Alors que ces pensées mesquines me torturaient, je me souvins qu'elle n'avait de moi que l'image d'un jeune homme galopant en retenant ses robes. Un novice

s'y serait laissé prendre. Il me fallait gagner son estime et faire preuve de ma science. J'adoptai donc la pose du « roseau bienveillant » et pris mon temps pour formuler la phrase qui assoirait mon statut : « En toi tu n'as que la vue. J'ai la voie, la terre, le temps.

— Bien sûr. Et je ne peux pas comprendre. Je ne suis qu'une femme sans éducation. Alors je dois te respecter et te laisser tout détruire, sans doute.

Je percevais bien l'ironie de ses mots sans grâce. Mais de quoi m'accusait-elle ? Tout détruire ? Alors que ma mission même devait préserver la fluidité du monde ?

— Quel est le sens de ton dit ? repris-je en comptant mes Pénitentes.

— Simplement que toi et tes semblables êtes dans une drôle de soupe.

— Soupe ? Le sens n'est pas plus clair.

— Ouais… Eh bien suis-moi, je vais te l'éclaircir, avant que tout cela ne s'assombrisse définitivement.

— Je ne suivrai que mon Maître.

— Tiens donc…

— Et je suis maître dans ce temps ! complétai-je, réalisant mon erreur due à une précédante humilité qui ne me seyait plus.

Elle me dévisagea un instant, et son air moqueur s'estompa légèrement. Puis, elle secoua la tête et m'entraîna sans un mot. Je la suivis, encore secoué par l'expérience de la tache. Ce que j'avais vécu ne revêtait aucune signification dans la réalité Circumpatente. Mais les impressions ressenties résonnaient en moi et y livraient comme un appel. La sphère noire scintillait silencieusement dans mon esprit, et ne semblait pas en mesure de m'aider plus que par son action lénifiante. En revanche, certaines paroles de ma compagne me paraissaient receler quelques portes. Il me fallait trouver leur ouverture, même si je devais pour cela céder à la langue commune.

— Quel est votre nom ? Et d'où venez-vous ?

— Là-haut, on m'appelle Cila, répondit-elle avec un doigt vers le ciel. Et j'étais une sorte… d'avant-garde.

—Vous étiez ?

— Oui. Je n'ai pas pu supporter, j'ai basculé.

— Ah… Et que sont les ectodrones ? poursuivis-je, préférant rassembler l'information avant de la purifier.

— Ils sont… Ils viennent du même endroit que moi, pour localiser les contacts. Mais eux, en tant que mécaniques, peuvent rester dans l'entre-deux.

— L'entre-deux ?

— L'espace instable qui sépare nos deux mondes. Aucune vie n'y est possible, sauf pour les contacts. Et encore…

— Les funambules ? avançai-je, décidé à pousser mon peu de science afin de faire jaillir une plus grande vérité.

Elle s'arrêta et me regarda, interdite.

— Des funambules. Oui, c'est une belle image. Ah ! oui, des funambules. Mais, à deux sur un même fil, gare à la chute ! s'esclaffa-t-elle sans vraie gaieté. Voilà, nous arrivons.

Je n'eus pas le temps de réfléchir aux échos que sa remarque éveillait en moi. Devant nous, la plaine se relevait en une colline caillouteuse. Entre les plus gros blocs, des anfractuosités profondes creusaient des puits d'ombre. Cila m'entraîna vers l'un d'eux. Lorsque nous y pénétrâmes en nous courbant, sa tenue se mit à émettre un rayonnement lumineux qui se reflétait sur les parois rocheuses. *Porteuse de lumière*, me dis-je brièvement, *signe d'un guide ou fanal éblouissant pour m'attirer sur les écueils ?*

J'envisageais le temps à venir avec prudence. Pourtant, Cila ne semblait pas receler de piège majeur, sinon cette parfaite complétude qui m'attirait à elle. Des sentiments d'une grande banalité naissaient en moi. L'étude, ma chère étude, devenait soudain une vieille pelisse dont j'aurais brutalement mué. Peut-être

entrais-je dans une nouvelle phase, où ce qui fut vulgaire devenait soudain art, beauté, dessein et origine de toute chose. Je me sentais balbutiant et incapable de formuler en moi-même les Pénitentes qui m'auraient rendu au calme intérieur. « Prends le temps pur et cueille la vie. » Des sons creux et dépourvus de cette magie qui avait jusqu'à ce jour guidé mon cœur. Il me fallait m'ancrer dans une autre vision. Cila…

— On m'avait dit de prendre garde aux funambules…

— Je suis tombée de mon fil, tu n'as plus rien à craindre.

— J'ai l'impression d'être tombé aussi.

— Ta chute… Je comprends ce que tu veux dire. C'est plutôt ta version de la réalité qui s'est un peu écroulée, non ? Mais on dirait que tu restes solide, debout au milieu des décombres.

Je n'avais pas envie de lui inspirer de pitié. Quelque chose me poussait à me montrer grand, noble et protecteur. À influer ! Dévier le cours des choses : plus qu'une hérésie, la perte de tout ce qui faisait ma quête. Pourtant, Camoras m'avait prévenu, mon trajet devait s'infléchir.

— Dites-moi ce que je peux faire. Je vous aiderai à retrouver votre voie. Et peut-être pourrons-nous relever les décombres.

— Oh, tu vas pouvoir faire quelque chose. Là-haut, si tu es bien ce que je crois, on attend même beaucoup de toi. Mais relever les décombres, ça… j'ai peur que tu ne le puisses pas, jamais.

— La voie est l'art de l'être. Lire vaut plus que voir. Faire vaut mieux que dire. Qui pense et crée tire le temps.

— Tu sembles avoir des dispositions, me dit-elle sans ironie. Tu vas peut-être avoir une influence que nos stratèges n'ont pas prévue. Il te suffirait d'en comprendre assez avant la confluence.

— Alors dites-moi.

— Savoir est une chose. Comprendre pour agir, une toute autre. Voilà que je parle comme toi…

— Avançons, alors !

Et, lui disant ceci, j'avais posé ma main sur son bras souple. Je sentis sa chaleur vibrante dans ma paume. Son vêtement métallique dressait une barrière infranchissable entre mon être et cette énergie complémentaire dont Cila semblait être gorgée. Mais j'y puisais comme une promesse.

Elle repoussa doucement ma main. Lors de ce contact, ses bracelets et sa ceinture clignotèrent follement, lançant presque un sifflement coléreux. Cila me regarda alors avec le regard exact que j'espérais d'elle. Un trouble, une langueur subite lui voilaient les pupilles. Elle sembla produire un effort extrême pour se reprendre.

— Attention, c'est un leurre. Moi aussi, je ressens cette pulsion qui te pousse vers moi. Il ne s'agit pas de sentiment, mais de cosmophysique. L'attraction des contraires. Au plan des interactions réelles, tu n'es pas un homme et je ne suis pas une femme. Nous sommes des charges opposées qui s'attirent pour fusionner et se détruire.

— Rien de cela n'est possible. Entre nous comme ailleurs. De la fusion naît la création.

— Toute la différence entre savoir et comprendre…

Il n'y avait toujours pas de moquerie dans sa voix. Juste une vague désespérée roulant les galets d'un rivage stérile. Il me revenait de lui montrer le chemin.

— Toute ma vie, j'ai suivi un maître. Il m'a plus enseigné par ce qu'il me cachait que par ce qu'il me montrait. Je sais comprendre en peu de mots. Si tu sais dire, je pourrais saisir.

— Peut-être, mais nous n'employons pas les mêmes concepts. Si tu comprenais notre science, je pourrais t'expliquer la vision Quantique de la situation. Nos deux mondes, comme deux états possibles d'une même réalité, qui se frottent, s'attirent, se rejettent, et n'attendent que l'occasion de s'annihiler l'un l'autre. Une fugacité permanente. Mais je peux faire plus simple.

— Alors simplifie. Le temps est infini, pas nous.

— Imagine deux boules qui se touchent et roulent en permanence l'une sur l'autre. Leur point de contact, vu d'une des boules, est toujours en mouvement. C'est cette tache de lumière que certains d'entre vous peuvent voir bouger à la surface. Mais ce n'est pas un point de passage, non. Ces deux mondes sont incompatibles. Ils tendent à se rapprocher pour s'annuler, et en même temps à diverger pour se singulariser. Cet équilibre, stable pour l'instant, peut se briser dans un sens ou dans l'autre, par un simple excès d'énergie… ou un déficit. Tu es de ce monde-ci, et je viens de l'autre. De notre côté, nous avons étudié, analysé, disséqué, sans être sûr de comprendre les données recueillies. Nous sommes capables de calculer le trajet du point de contact. Mais surtout, nous avons décidé d'agir. Alors que chez vous, quelques doux rêveurs se partagent un savoir fragmentaire, sans même être d'accord sur l'interprétation. Vous allez perdre. Si l'un de ces deux mondes bouffe l'autre, vous allez perdre.

— Tu me dis que ces deux mondes vont s'annuler. Vous perdrez aussi.

— J'ai dit cela, oui. Mais nous cherchons à faire perdurer l'équilibre. Au moins le temps de vous… coloniser.

— Je ne comprends pas.

— Comment le pourrais-tu ? Nous sommes deux faces d'une ambivalence. Je suis matérialité, technicité, action, expansion. Tu es rêverie, spiritualité, inertie... Ton monde est préservé dans sa fragilité. Le nôtre est plein, presque détruit par nos déséquilibres dynamiques. Voilà pourquoi nos penseurs ont eu l'idée d'exploiter la confluence pour déverser notre trop-plein ici. J'étais l'avant-garde, mais aussi l'un des cobayes. Vérification de viabilité. Ma combinaison est chargée en énergie négative qui me maintient dans une sorte de stase d'entre-deux. Mais la vie gagne toujours : peu à peu, ma structure devrait basculer de ce côté-ci. Si j'en ai le temps.

— Tu es seule parmi nous ?

— Non, il y en a d'autres. Le précédent contact l'avait découvert. Quand j'ai compris l'ampleur du projet, je n'ai pas pu supporter ma part de responsabilité dans cette horreur. Détruire un autre univers ! Je me suis enfuie et depuis je survis cachée.

Elle était belle. Au-dedans comme au-dehors, d'une beauté à me couper le souffle. Ce n'était pas qu'une question d'énergies et de polarité. Son être, sa présence à mes côtés, rendait tout à coup mes années de solitudes triviales et insupportables. Suivant la voie de mon Maître, je m'étais trompé. La quête vraie n'est pas quête de soi, mais quête de l'autre. Et je le comprenais alors que tout risquait de finir, et que l'objet même de mes sentiments naissants resterait peut-être à jamais hors de portée, d'une nature trop opposée à la mienne. Je n'y pouvais rien. Ou alors…

Je lui demandai soudain pourquoi leur invasion n'avait pas encore été déclenchée.

— Le précédent contact a trouvé une parade. Il a cessé le combat et laissé son "bipôle" emporter une part de son être. Cela a brisé la confluence. Mais le déséquilibre induit a failli tout détruire. Nos techniciens ont injecté le maximum d'énergie dans l'entre-deux. Cela a tout juste suffi pour éviter la bascule attractive.

— Quand était-ce ?

— Hier, seulement hier.

Camoras ! Je revis l'affrontement sur la plaine. Je sentis à nouveau l'étrange légèreté du corps sans vie. Camoras, le funambule qui avait tenu l'autre monde en échec.

— Votre contact, c'était mon Maître.

— Cela ne m'étonne pas. Il avait depuis longtemps percé notre projet. Mais peut-être pressentait-il son impuissance à remporter la vraie bataille.

— Il m'a formé dans ce sens, et sans que je le sache.

— Alors tu as peut-être en toi la solution.

Je ne le niais pas. Il n'était plus question d'humilité à présent. L'ouverture de mes yeux sur l'exacte nature

de l'univers m'obligeait à dévier les flux en cours. J'en acceptai la responsabilité et fis ce que tout être se doit de faire avant de déclencher des forces qui le dépassent. Je pris conseil.

— Et quelles voies puis-je suivre ?

— Tu peux jouer la sécurité pour toi, ne jamais risquer de créer la confluence, donc éviter le point de connexion. Il ne repasse jamais au même endroit et parcourt ta planète comme une bobine de fil qui se dévide. C'est la voie de la permanence et de la vigilance : l'équilibre actuel a des chances de durer, il se maintient depuis si longtemps. Mais tu n'es pas seul en cause. Un autre "être-contact" peut très bien apparaître. Il sera vite repéré par les miens, et le danger renaîtra pour ton monde. Pour l'éviter, il te faudra agir sans cesse. Trouver le moyen d'identifier les candidats possibles, les chercher partout, les écarter de la trace confluante et les dissimuler aux instruments des ectodrones. Peut-être même créer une école…

— Et si je veux agir, ici et maintenant ?

— Va dans la trace, crée la confluence, et brise l'équilibre.

— Comment ?

— Tu me poses la question ? Alors que j'ai du mal à comprendre comment un être peut représenter l'axe de l'évolution des mondes ? Non. Si tu choisis cette voie, tu devras trouver en toi-même l'art de réussir le coup. Moi, je ne suis qu'une funambule tombée de son fil, rappelle-toi.

Elle avait raison. Une légère irradiation de la sphère noire me le confirma. En moi, l'art du faire. Oui, peut-être… Mais il me fallait encore une information. Ou une confirmation venue de l'autre côté de la réalité.

— Pourquoi moi ?

— Et pourquoi ton maître ? Et pourquoi d'autres avant lui ? Tout ce que savent nos scientifiques…

— Scientifiques ?

— Oui, nos savants, nos maîtres en compréhension du monde… et en erreurs. Tout ce qu'ils savent, c'est que parfois, des êtres entrent en résonance d'un monde à l'autre. Nous les appelons "bipôles". Ils semblent liés par delà l'entre-deux, peut-être à cause de circonstances particulières à leur naissance. Et parmi ces bipôles, certains développent une capacité à entrer en contact. Comme si chacun transportait une charge plus forte de l'énergie venue du monde opposé. Tu comprends ? C'est ce que tu as ressenti en me touchant, mais passant par un point qui n'a pas d'existence réelle.

— Je serais donc un contact, moi aussi.

— Le fait que tu voies le déplacement du point de jonction semble le confirmer. Ton maître ne s'était pas trompé.

— Camoras ne s'est trompé qu'une fois. À la fin.

— Ne le juge pas. Tu es là, preuve qu'il avait dégagé une autre voie.

Alors que nous parlions, ma perle noire s'éveilla. Elle me vrilla l'esprit d'un message d'alerte. Mais Cila devança ma question.

— Trop tard, ils nous ont trouvés.

— Qui ?

— Ceux de la tête de pont. Ils me cherchent depuis ma fuite. Et je les ai guidés à toi.

Soudain, la luminosité de notre caverne fut démultipliée. Cinq hommes vêtus de la même tenue que Cila firent irruption. Ils tenaient chacun à la main une sorte de pièce métallique ouvragée.

— Pas un geste, sinon…

— Sinon ? demandai-je.

— Ils sont armés, me prévint Cila.

— Armés ? Je ne comprends pas.

L'un des intrus dirigea son *arme* vers un bloc rocheux. Immédiatement une onde fit vibrer l'air et le rocher fut violemment propulsé contre la paroi où il se brisa. Le concept était clair.

— Ah ! Il s'agit d'une menace. L'idée est nouvelle…

— Pas chez nous. Ne bouge pas.

— Je vois. Inutile de brandir ces *armes*. Ma décision est déjà prise.

Sans un mot, les cinq hommes nous entourèrent. De leurs ceintures jaillirent des flux de forces invisibles qui m'enfermèrent dans un globe d'énergie inconnue. J'y retrouvais les mêmes sensations d'attraction et de répulsion que lorsque j'avais touché le bras de Cila, mais décuplées. Je vis qu'elle-même se trouvait prisonnière de ce champ infranchissable. Elle flottait comme moi, dans une bulle d'entre-deux. Sans être achevée, sa conversion aux structures de ma terre l'avait rendue sensible aux forces de son ancien monde.

Les hommes de l'ailleurs nous poussèrent hors de la grotte. À l'extérieur, une vaste plate-forme vrombissante nous attendait. Je reconnus dans ses trépidations le bruit des ectodrones. Mais l'engin était bien matériel. Nos ravisseurs s'y installèrent, nous retenant toujours dans nos cages d'énergie. Et nous partîmes en flottant vers l'aurore.

La vitesse folle de notre glissement me donna presque la nausée. Il n'y avait rien de naturel dans un tel déplacement. Mon corps se rebellait. Absorbé dans la quête d'un havre de calme intérieur, je n'entendis pas tout de suite Cila.

— Tu as raison, ils ont pris la décision pour toi. Tu es le nouveau contact, et ils nous ramènent vers la trace.

— Je le conçois. C'est leur but. C'est le mien aussi, à présent.

— Sais-tu ce que tu vas faire ?

— Que peux-tu me dire de ce que je trouverai au-delà de l'entre-deux.

— Un monde dont tu n'as pas idée. Ces mercenaires n'en sont qu'une excroissance. Le reste est pire encore.

L'un des pilotes de la plate-forme se retourna vers nous et nous intima le silence. Cila lui rit au nez :

— Enfermés dans ces stases, vous ne pouvez rien contre nous !

L'homme secoua la tête avec résignation et se pencha à nouveau sur les commandes et les écrans de sa machine.

— Tu vois, la force est faible, reprit Cila. Ils le comprennent peu à peu. Trop tard, sans doute. Pour eux comme pour vous.

— Qu'attendront-ils de moi ?

— Que tu fasses effet de catalyseur. En te joignant à ton bipôle, ils comptent créer une réaction en chaîne énergétique. Le mouvement apparent des deux mondes se bloque et crée la confluence. Vu de l'extérieur, le trajet de la tache se déroule toujours, mais dans l'entre-deux, la stabilité prévaut. C'est en tout cas ce qu'ils ont calculé. Cette confluence devrait permettre un flux libre et une conversion en masse. Tout ce dont notre monde ne veut plus se déverserait dans le tien.

— La porte ouverte. Que je dois clore. Ainsi m'en a prévenu Camoras.

— Tu ne le pourras pas. Ton bipôle sera surchargé en énergie négative et prendra le pas sur toi. La différence de potentiel te détruira au terme du combat.

— Combat ? Cette notion nous est étrangère.

— Ils le savent. Ils veulent que tu perdes pour libérer la colonisation.

Alors que je me pénétrai des implications de ses mots, la plate-forme ralentit puis stoppa. Nous étions parvenus de l'autre côté du désert. Aucun être de notre monde ne vivait en ces lieux. Mais un village de bâtiments aux formes désagréablement anguleuses s'était dressé là, à notre insu. De nombreuses personnes en combinaisons brillantes et clignotantes s'y affairaient, autour d'une vaste arène mobile.

On nous fit descendre de la plate-forme et un homme silencieux me plaça au centre du cercle. Les derniers réglages devaient être en cours, car je sentis quelques déplacements encore, puis l'immobilité.

Soudain, tout le monde s'écarta. Toujours prise dans la stase énergétique, Cila fut entraînée à l'écart. Elle me cria :

— Tu ne m'as pas dit ton nom !

— Pour quoi faire ?

— Pour moi. Pour l'avenir…

— Alors je reviendrai te le dire !

À peine avais-je proféré cette fanfaronnade que l'énergie de ma cage s'annula, et la tache fut sur moi.

Une tornade m'emporta dans des courants contradictoires. Je me sentis arraché du monde et broyé en même temps. Le poids qui m'écrasait semblait vouloir aussi m'étirer à l'infini. Mon esprit voulut s'éparpiller. Je le retins en me concentrant sur les palpitations de la sphère noire qui me précipita à l'intérieur de moi-même. J'y parcourus ma vie, mes errances, mes rencontres, dans un instantané vertigineux.

Puis, une vrille d'ondes spiralées m'atteignit. Chaleur, glace, douceur et colère mêlées. Une main tendue, une présence, entre menace et réconfort. Je la suivis, me dévidant comme se déroule une fougère, et ce fut l'éclosion à l'autre monde.

Je vis alors ce qui n'était plus la plaine désertique. Je vis une caverne de pierre et de métal, immense, toute de surfaces planes et d'angles réguliers. Je vis les hordes qui y étaient massées en cercles centrés vers la confluence où je me tenais. Je vis ces hommes et ces machines, débordant de leur monde et prêts à nous envahir. Je vis ce que mon Maître redoutait, ce que le grand Bief Rugosien n'avait pas su prévoir, ce que ma présence enfin rendait possible. Et je me vis, vêtu du même uniforme miroitant que Cila : mon double résolu au combat.

Toute l'horreur de ma quête m'apparut dans l'instant. Le chemin et le but se confondaient en un immense saccage rendu possible par mon aveuglement. Les pièces disparates du puzzle avaient été placées sous mes yeux, certaines retournées, et je n'avais su voir le dessein, l'œuvre, le destin qui allait déferler sur mon monde.

J'étais ce funambule par lequel tout bascule.

Pourtant, la perle noire m'avait été secourable. Si la sagesse rugosienne s'était fondée sur une erreur pour m'offrir cet outil, son usage final me revenait. Je me sentais poussé vers cet autre moi-même qui lui aussi se précipita sur moi. Notre combat allait bientôt créer la stase où s'engouffrerait la marée des migrants. La perle me sembla palpiter plus fortement que jamais, puis se dissoudre en irradiant une lumière nouvelle. Mon âme se trouva baignée d'un message d'une pureté inattendue en ces circonstances et en ces lieux.

« Aime la voie qui est en toi ! »

Sept pénitentes à la perfection si limpide qu'elles semblaient justifier tout le patient enseignement de Camoras. Elles étaient en moi, semblait-il depuis toujours, et n'attendaient que le moment de révéler leur puissance. L'instant d'avant, je ne voyais d'autre solution que de me défendre, sauver ma vie au prix d'un monde. Et soudain, une nouvelle interprétation me submergeait. M'y laissant couler, j'attendis le choc en adoptant la belle posture du "filament d'algue dans le courant".

Mon double se jeta sur moi et m'empoigna au cou, comme j'avais vu Camoras le faire avant qu'il succombe sur la plaine.

« Aime la voie qui est en toi ! »

Il serra, assura sa prise, serra encore.

« Aime la voie qui est en toi ! »

Il me dévisagea, interloqué par mon absence de réaction, puis m'assena un coup de son front projeté en avant, coup que je ne sentis même pas.

« Aime la voie qui est en toi ! »

Autour de nous, je perçus plus que je ne vis les masses d'envahisseurs resserrer leurs rangs, faire

mouvement et se diluer en passant dans la confluence.

« Aime la voie qui est en toi ! »

Je sentis enfin l'âme de mon agresseur, à portée de mon âme. Je l'enserrai sans crainte, en chassai l'agressivité comme on époussette un tapis, et l'ouvris tel un fruit mûr au cœur duquel étancher ma soif.

« Aime la voie qui est en toi ! »

J'étais moi aussi ce fruit et nous mariions nos essences, créant un hybride des deux mondes.

« Aime la voie qui est en toi ! »

Je l'acceptai en moi-même, et mon autre moi m'accepta également. Nos corps suivaient le même chemin pour fusionner dans un éclat aveuglant. Et bientôt ce fut tout.

L'énergie dégagée scella ce qui avait été la confluence. Les sensations conjointes d'aspiration et d'écrasement s'évanouirent alors que nos deux univers se détachaient pour enfin suivre chacun sa trajectoire propre. En moi, en nous, la fusion s'achevait comme une éclipse : je sentis l'être de mon double me traverser puis s'écarter sans retour.

Le temps reprit ses droits. La plaine était jonchée de machines en débris et de corps inanimés. Parmi eux, peut-être, celui de Cila. Privés de leur énergie d'origine, cisaillés par l'instabilité de la confluence, ces pauvres reliefs d'une invasion désespérée témoignaient de toutes nos vanités.

Dans un dernier geste, ma main se tendit vers le souvenir de ce moi d'autremonde. Nous avions été deux funambules dont les vies se ruaient l'une sur l'autre, suivant le même fil. Et nous avions su nous croiser sans qu'aucun de nous deux ne tombe.

Step by Step
de la croisée des Funambules

par : Alain Mathiot

Step by Step de la croisée des Funambules

Une illustration réalisée par peinture numérique

Alain Mathiot

1. Pour le crayonné, je suis parti d'une esquisse assez sommaire, juste pour créer mes repères de cadrage, la position et les lignes principales des personnages. En général pour ce genre de dessin, je n'aime pas trop étouffer le travail de coloration avec des traits et des contours trop définis.

2. J'en profite pour y inscrire les idées et concepts du texte que je veux évoquer : la confrontation de deux êtres représentants deux univers différents, un rapport de force inégal, l'importance de la langue, le fil, la rupture, les points de lumière et la jonction des deux mondes décrite telle deux bulles roulant l'une contre l'autre.

3. Comme mon dessin va illustrer un rapport de force, je mets l'accent sur une composition allant dans le sens du roulement et de l'écrasement. Les personnages sont légèrement décentrés avec une posture instable et déséquilibrée. Je définis d'abord mes zones d'ombres et de lumières ainsi que les dynamiques principales. C'est la partie la plus importante, ce sur quoi le travail de détails reposera ensuite.

4. Parallèlement au travail de la lumière je continue à dessiner les personnages et opte définitivement pour un rapport d'étranglement car je trouve cette image forte. Je modifie progressivement ma couleur de fond, trouvant qu'une teinte plus jaune participera à rendre un aspect monumental, figé et intemporel et évoquer une imagerie mythologique.

Dans ce sens, je travaille le détail des cheveux en accentuant le volume des boucles et des mèches, un peu comme sur les hauts-reliefs ou les sculptures antiques. J'apporte aussi des détails sur le visage de l'agresseur en y inscrivant des motifs gravés dans la peau.

5. Après avoir travaillé les volumes des corps et des cheveux, je reviens à la lumière en insistant sur l'image de la fameuse tache à la rencontre des mondes. C'est une idée qui me plait bien. Comme je renforce la lumière en lui conférant une teinte dorée, je pose mes "contre-reflets" avec une couleur tranchée qui appuie l'effet de volume. C'est un truc classique mais qui marche bien, en tout cas j'aime beaucoup l'utiliser dans certains cas.

6. Pour la finalisation, je renforce les détails des textures et procède aux dernières corrections. Je réajuste par exemple la position de l'oreille de la fille.

Une promesse d'ailes brûlées

Texte : Cyril Carau
Illustration : Nadia Sanchez

Une promesse d'ailes brûlées

Cyril Carau

À Elodie
qui a réveillé la magie en ma vie…

28 mai 1871, Paris

La paroi murale demeurait close malgré l'invective de la jeune femme. Dans un geste irrationnel de panique, elle frappa le mur de ses poings… mais le seuil, qui aurait dû apparaître, resta sourd à la violence comme à la conjuration. De plus en plus vite, en se rapprochant, les bruits de pas dans l'escalier se mêlaient à ses cris. Bientôt ils seraient là ! La terreur vrillait son cerveau. Elle avait peut-être fait une erreur durant le charme. Mais non ; elle l'avait trop souvent répété pour s'être trompée. Elle recommença néanmoins l'invocation tout en jetant un regard vers le loquet de la porte d'entrée. Il n'offrirait qu'une pauvre résistance devant la fureur des lignards.

— Ce que je nomme, c'est la chair logique qui recouvre les mystères passés et ceux à venir : cycle dans le cycle dans le cycle. Ouvre-toi à mes paroles. Dénoue des dogmes l'impossibilité. Rends à la dualité son Unité. Ouvre-toi à mon chant. Et détache de la durée le cercle du temps. Oui, démasque le dedans de toute figure. Et scellons l'alliance du désir à sa réalisation… *Sésame*, épouse-moi.

Les mots sortirent de sa bouche comme un songe qui renaît. Glyphe s'incarnant dans la substance des choses. Mais aucun scintillement, aucun miroitement n'irradia devant elle pour dessiner une ouverture vers l'ailleurs. Il n'était plus question, en cette heure d'horreur, de s'amuser à découvrir des lieux improbables, ou exotiques, de s'ouvrir au merveilleux de l'infini ; il fallait fuir, sauver sa vie. Elle joua son va-tout. L'homme dont elle avait tout appris, et dont elle ne se souvenait même plus du nom, lui avait dit comment procéder. Il l'avait également mise en garde contre le prix à payer. Tout en arrachant les fanfreluches qui constituaient ses maigres vêtements pour se présenter à nu, elle dit :

— *Sésame*, je t'accorderai tout ce que tu désires, mais ouvre-toi, vite ! Emporte-moi loin d'ici ! C'est volontaire que je me donne à toi.

Elle avait les cheveux couleur de feuilles mortes… d'une rousseur désenchantée, déjà parsemés de fils blancs. Elle semblait dénombrer une quarantaine d'années. Son corps était si maigre et diaphane que les taches de son formaient comme une pluie de sang rouillé sur l'étendue de sa chair. La beauté chez elle n'était plus qu'un vestige, un écho ayant survécu aux ravages de la guerre. On devinait que les affres du siège, de la famine, du conflit civil l'avaient marquée de façon indélébile, pourtant on discernait autre chose dans sa dégradation.

— Vous cinq, prenez ce couloir, et vous celui-ci avec moi, entendit-elle prononcer d'une voix rude à travers la porte. Des cochons de communards s'y cachent, paraît-il ! Investissez toutes les chambres, baïonnette au fusil… et pas de quartier !

— A vos ordres, capitaine ! répondirent les soldats.

— Et vous, Monsieur, ne me quittez pas d'une semelle. Nous verrons si vos informations se révèlent exactes.

À coups de crosse en acier renforcé, les lignards versaillais défoncèrent la première porte. La jeune femme qui la savait vide ne put entendre la réponse de l'homme. Il restait une chambre seulement à visiter avant qu'ils ne s'attaquent à la sienne.

…

Cela ne prit que deux minutes avant qu'ils ne fassent irruption dans la pièce et ne l'assiègent. La fouille fut minutieuse et brutale. Mais il n'y avait personne.

Agacé, le capitaine versaillais donna l'ordre à ses hommes de poursuivre les recherches dans les autres pièces de la bâtisse. Au sol, remarqua-t-il, se trouvaient des marionnettes brisées. Une fugitive seconde, l'officier crut voir le dessin d'une porte sur le mur latéral gauche. Il s'avança et, curieux, troublé aussi, il colla sa main sur la paroi. Il crut ressentir une caresse, moins qu'un souffle, plus qu'une vibration. Puis plus rien. Pas même un résidu de chaleur.

Soudain la mitraille et les hurlements explosèrent dans une pièce voisine et le sortirent de cette légère torpeur ; ses hommes avaient débusqué des proies qui satisferaient leurs appétits de sang. Un bref instant, il pensa au mystère résidant en cette chambre : verrouillée de l'intérieur, aucune fenêtre ou issue dérobée et pourtant personne ! Il se tourna vers l'homme qui avait dénoncé les derniers insurgés communeux pour lui demander quelques explications. Mais son intérêt s'estompa avec le bruit répété des coups de feu. Les soldats avaient encore déniché un traître à la Patrie ! Il quitta à son tour la chambre, laissant l'homme seul.

*
* *

28 mars 1871, Paris

Parfois l'agitation se taisait et, dans une ruelle ou une avenue désertée, on croyait marcher sur du silence. Moments rares d'accalmie, comme au cœur d'une tornade car Paris était en passe d'accomplir une chose inimaginable, presque horrible si elle ne fut sublime : elle tuait tous ses regrets.

Sous les déploiements tricolores, les banderoles rouges, sous le roulement des tambours et des fanfares, de *la Marseillaise*, du *Chant du départ*, du *Ça Ira* et de *la Carmagnole*, le ciel de mars s'embrasait. On entendait de nouveau les gloussements des jeunes filles, la magie des baisers fleurissait comme au temps des cerises, le bonheur simple d'être vivant, ensemble. Pour la première fois dans le monde, on touchait enfin des doigts et des lèvres ce rêve extatique d'une humanité à construire ; accompagné des autres membres du Comité Central, Gabriel Ranvier, l'écharpe rouge en sautoir, proclamait la Commune en ces mots :

— Le Comité Central remet ses pouvoirs à la Commune. Citoyens, j'ai le cœur trop plein de joie pour prononcer un discours. Permettez-moi seulement de glorifier le peuple de Paris pour le grand exemple qu'il vient de donner au monde. Au nom du peuple, la Commune est proclamée !

Et les vingt mille personnes présentes lui répondirent d'une seule voix :

— Vive la Commune !

Ces mêmes vingt mille personnes qui seraient exterminées deux mois plus tard.

Des jardins émanaient des sonorités pareilles à du miel, cette rosée céleste que cueillent les abeilles sur l'espace émeraude et doré des champs printaniers. La ville transitait de la sorte vers son renouveau, fleuve de songes vers la mer des libertés.

Car les villes aussi, oui, possèdent une âme… une sensibilité capable de réfracter l'infini. La capitale française ne faisait pas exception. La Seine et ses deux îles, centre dont la périphérie s'ornait de portes, répondaient à une devinette composée à l'aide d'un algèbre des temps perdus. Sa géométrie, dans sa

profondeur labyrinthique, se dérobait sans cesse au projet architectural d'Haussman… d'arabesques ou de lignes droites, en rues parallèles ou enchevêtrées, tel un organisme vivant.

En approchant du bâtiment, Cécile vit l'éclat du ciel se prolonger en une fleur de feu. Ses pétales nuageux arrachés de tout point d'attache. Les pavés déchaussés de la route se donnaient à voir comme une étendue de sable rouge sur laquelle se reflétait le travail de la forge. Le coucher de soleil imprégnait l'atmosphère d'une mélancolie à laquelle les habitants étaient tous étrangers et pourtant aussi familière qu'une histoire envoûtante racontée par un autre et qu'on souhaiterait faire sienne. Dans une maison rue Ramponneau, dans le XXème arrondissement, se déroulait un spectacle de marionnettes. La jeune femme se dépêchait pour assister au début, comme à chaque fois.

La représentation était assez brève, le quart d'heure, parfois la vingtaine de minutes, mais elle dégageait une féerie telle qu'elle semblait se prolonger dans l'esprit gourmand des spectateurs longtemps après qu'elle ne fut terminée.

La jeune femme arriva à temps pour voir le rideau s'ouvrir sur *des lames et des lances mêlées dans la cruauté ou l'indifférence, sur des personnages en mouvement et qui tourbillonnent au gré des ricochets de l'histoire. Sur une danse baroque où les dards des stylets rythment les pas cadencés. De la farandole des marionnettes une se détache, tantôt plus folle, tantôt plus sage. Par le lucre de ses vêtements, aux soieries multicolores, hypnotiques, on pressent qu'elle porte en son sein tous les excès de la société. C'est la guerre et elle en est la princesse. Aveugle au sort commun, elle se lamente sur le vide de sa vie. Elle désire plus que tous ses trésors, plus que l'ivresse de l'amour, plus que la chaleur du soleil. Puis, exaspérée par cette danse, elle s'en va se balader dans la forêt. Là, elle rencontre un Enchanteur. Devant sa beauté, il s'incline et l'écoute se confier à lui. Il s'émeut de sa détresse et décide de lui faire un don. Il lui apprend où se trouve la croisée de tous les chemins. Sans avoir à se déplacer la princesse voyage alors de contrées en contrées, du pays surprenant au pays du bonheur. Par un habile subterfuge, derrière la marionnette, défilent des paysages peints de l'Orient mystérieux, du Nord avec son manteau de glace, du Sud habillé de joyaux et de parfums, de l'Occident céleste enfin… pour le plus grand plaisir des spectateurs, souvent des enfants aux grands yeux émerveillés.*

Cécile et Gabriel venaient de faire l'amour. Leurs corps entrelacés dans les draps défaits semblaient répondre au statisme désarticulé des marionnettes, dont certaines dépassaient de la malle ouverte. Sur les fenêtres mansardées, les rideaux camaïeux jaunis par les ans étaient élimés à bien des endroits. Le marionnettiste serrait fort la jeune femme contre lui. Presque négligemment elle lui caressait les poils des bras. Il la sentait une fois de plus d'humeur désenchantée.

— Je me sens sombrer dans une telle nullité. Je suis si minable, si vide comme personne. J'ai l'impression parfois d'être tout au plus le songe d'un autre. Le personnage d'une histoire écrite dans un lointain avenir, quand nos vies mêlées à tous ces événements qui nous dépassent demeureront dans la mémoire collective, par la force seule des livres ou des mensonges.

— Cécile, allons ! Ne parle pas comme cela de toi ; tu es merveilleuse, mon amour.

Quand il essaya de tourner son visage vers le sien, la jeune femme se déroba. Se détachant un peu plus de lui, elle s'exclama :

— Le crois-tu vraiment, Gabe ? Même ce que je te dis là, mes pensées les plus profondes, mes peurs secrètes ne sont que ce qu'il écrit à travers moi. Je ne crois pas non plus que tu y échappes.

— Tu as trop longtemps joué les personnages baroques dans de mauvaises pièces. La vie n'est ni un songe ni un roman. Ma chérie, tu existes par toi-même, tout comme moi, aucune pensée, aucune crainte n'y pourront rien changer. (Puis avec une douceur bouleversante, il ajouta :) Viens, colle-toi à moi, je vais te le prouver… pose ton oreille sur ma poitrine, écoute mon cœur battre. Tu entends ? Il te parle…

Elle hésita, puis presque timide, elle se lova tout contre son amant :

— Oui… il me dit : « Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! » comme un chant d'amour qui se répète sans fin.

Ce flot de paroles, d'écumes resplendissantes, ranima en toute complicité un univers d'ivresse et de recueillement. Cécile vint coller ses lèvres aux lèvres de Gabriel, sève ardente de la plante à la plante où tout ce qui se croyait perdu se recouvrait, par l'alchimie des âmes, dans le lit de la vie. Mais l'homme savait que les larmes ne disparaîtraient pas aussi facilement. Il hésita avant de lui livrer son secret.

— Il est des choses qu'il convient de conserver secrètes, Cécile. Je t'aime et j'ai confiance en toi. Aussi vais-je t'ouvrir à un monde nouveau, mais il recèle des dangers. Pire que ceux que nous vivons en ces heures de folie. Ecoute-moi attentivement, outre l'ivresse, l'assuétude qu'il peut provoquer chez des natures faibles, le prix à payer est équivalent à ce que l'on reçoit. Et quand on demande trop sans être capable de rendre en retour, alors tout peut arriver, y compris l'inimaginable.

— Enfin, murmura-t-elle dans les bras du marionnettiste, sourde à la recommandation. J'avais compris, je t'attendais, mon enchanteur. Je suis prête, Gabe, dis-moi tout.

Elle avait toujours senti poindre en elle un mystère terrible, comme logeant son sein, et qui la valdinguait tel un balancier d'un extrême à l'autre, vers le besoin fou d'aimer et le plus profond mépris pour toutes les formes d'attachement. Jusqu'à présent elle avait vécu l'ambivalence d'un esclavage et d'une liberté absolus dans les relations humaines. Avec Gabriel elle pressentait autre chose, de quasi surnaturel. Il était l'homme qui comblerait toutes ses attentes, son besoin fou d'ailleurs, d'inconnu…

— Tu crois ? As-tu écouté mon avertissement ? Il s'agit là de forces qui dépassent le commun des mortels, ma chérie.

— Oh, oui ! Je le sais et j'y aspire.

Gabriel hésita. Il caressa la chevelure à la blondeur fauve de la jeune femme, posa un baiser sur son front délicat. Puis il dit :

— La fable que je raconte avec mes marionnettes est vraie, il existe un lieu qui conduit à tous les lieux. On peut y voir le point central de l'univers. On raconte que, dans l'espace mathématique, les lignes parallèles finissent par se croiser à l'infini. Mais s'est-on jamais véritablement demandé pour quelle raison ? En fait ce *Nexus* ou *Sésame* se trouve partout car l'univers ne connaît pas de limites. Pour y accéder, comme dans l'histoire de la princesse, il suffit d'une incantation. J'ai perdu bien des jours et les années de ma jeunesse pour l'apprendre et la maîtriser.

» Vois-tu, mon amour, je ne me leurre aucunement. Je sais pertinemment que l'humanité qu'on essaie de construire va être balayée par la clique de Thiers avec la complaisance et l'aide des Prussiens. La folie meurtrière, la médiocrité, la bêtise, l'hypocrisie et les mensonges mènent la société. L'appât du gain, les profits rapides…Tsss ! les gens ne font que gérer leur misère ! Aussi, à quoi bon s'emprisonner avec ses propres barrières ? Je vais partager avec toi le moyen de les faire sauter.

» Oui, je vais t'initier à ce mystère.

Cécile enfouit son visage dans la poitrine de son amant et la couvrit de baisers, puis, souriante d'un sourire qu'il ne lui avait jamais vu, elle s'exclama :

— Je t'aime ! Merci mon amour, oh, merci !

Gabriel frissonna. Il regardait Cécile comme s'il tentait de figer cette seconde, d'en graver la magie en sa mémoire, à tout jamais. La jeune femme brisa cette minute par sa curiosité, son appétit :

— Comment cela fonctionne-t-il ? Faut-il nécessairement se trouver devant une porte ?

— Non, répondit le marionnettiste, le processus est plus simple et plus complexe à la fois ; le *Nexus* a juste besoin d'un support matériel : une lettre, une lampe, un coffre, une boîte, une bouteille, une fenêtre, un livre, un placard, une trappe ou que sais-je encore ? pour que ton esprit s'ouvre au-delà des frontières...

même si c'est plus facile à réaliser devant une porte ou un mur.

— Essayons de suite, s'il te plait… apprends-moi !

Gabriel acquiesça. Mais avant tout, il lui dit de se vêtir.

— C'est très important, précisa-t-il, et pas seulement pour des questions de bienséance ou de pruderie. Je te dirai plus tard pour quelle raison.

Cécile obéit.

« Laisse ton désir glisser dans tes mots ».

C'était là toute l'astuce : faire venir à soi le *Sésame* pour qu'il ouvre le seuil vers toutes les satisfactions.

Cécile s'y prêta parfaitement.

L'incantation irradiant en elle, la jeune femme se laissa porter vers le point de jonction de tous les possibles. Elle fit un pas en avant, puis un second. Là où elle se trouvait maintenant, le champ habituel de la réalité s'estompait pour laisser place à *l'ailleurs*. Elle ouvrit les yeux. C'était une illusion d'optique… qu'importait ! La lumière ruisselait du ciel. Le sol se jonchait de couleurs nouvelles. Le marbre blanc scintillait comme de l'or en fusion et le tapis persan comme des saphirs sur l'onde de la mer. Les vitraux prenaient feu et le trône - ou son ombre - s'étirait démesurément pour emplir l'espace de stupeur. Les draperies, les armures, les meubles, témoins de vingt-neuf générations de marchands, d'explorateurs et de héros, recouvraient la perfection de leur jeunesse. Le temps - cette heure durant, précise et unique - abolissait sa nature irréversible et saluait le travail humain, sa persévérance et puis cette insouciance un peu folle qui habite tout génie. Une odeur de vieux bois s'en dégageait… Cécile se sentit chez elle, ici, dans un *palazzo* vénitien. Elle avait toujours rêvé de visiter la cité des Doges, le mystérieux *Sésame* le réalisait pour elle.

Elle jeta un œil à l'extérieur, vers les canaux. Vers le carnaval en liesse.

À peine une perception de ce qui est, dans la musique et les chants, les couleurs et la danse, la joie et la libération. Ce qu'elle voyait divulguait une façon nouvelle de mettre en avant la vie des choses et des êtres. C'était un rituel comme répété, comme revécu d'année en année, qui, dans sa permanence, réitérait ses différences et affirmait par là son identité. Ces festivités populaires permettaient au devenir d'exister dans sa vérité mouvante.

Puis son attention, de façon assez inexplicable, vint se porter sur un guéridon, en retrait de la pièce. Une lettre inachevée attira plus particulièrement son regard. Cécile s'en saisit et la lut.

… J'ai transformé sa terreur en jouissance par des mensonges plus vrais que la réalité. J'ai écrit le familier comme une énigme nouvelle, la laisser croître, envenimer de l'intérieur et patienter. J'ai fait de la tendresse un acte désespéré (ou bien l'inverse, je ne sais plu)… J'ai vécu trop longtemps, pourtant je ne suis toujours pas prêt au repos ; il me reste une chaîne à me défaire…

Ainsi se terminait-elle. Cécile ne reconnut ni l'écriture ni le sens caché. Ce qui l'étonna plus tard c'est que, écrite en latin et ignorant cette langue, elle avait pu la lire comme s'il s'agissait du français.

Gabriel, entre deux baisers passionnés, lui révéla que c'était là un étonnement coutumier de ce que déclenchait le *Nexus* : il emmenait aussi l'esprit hors de ses limites étriquées.

Le premier voyage avait aiguisé l'appétit sexuel de Cécile. Son amant ne s'en plaignit pas, mais il renouvela son avertissement à de nombreuses reprises, au risque d'agacer sa belle. Cécile le rassura par des mots doux et des éclats de rire. Le lendemain, pourtant, elle réitérait l'expérience. Toute la nuit, alors que Gabriel ronflait à ses côtés, elle n'avait songé qu'à cela : embrasser le *Nexus*, se fondre en *Sésame*.

Ce fut souverainement prodigieux… encore plus ! Comme une aube embrasée qui efface du firmament les soleils moribonds. Dans cet aménagement astral, l'invisible prenait une teinte rougeâtre. Les ondes lumineuses obéissaient à des lois qui n'auraient pas encore été découvertes. Du haut du Phare de Tyr,

Cécile contemplait l'immensité de la mer antique dont le feu éclairait les marins dans leur approche de la côte. Prise de vertige, elle sentit son âme s'ouvrir un peu plus au sublime de la nature et à la démesure des créations humaines. Bientôt elle toucherait de la main les Sept Merveilles du monde.

*
* *

Pendant des semaines, alors que la commune s'enfonçait dans la guerre civile, brisant ses rêves d'une humanité accomplie, Cécile s'enfuyait toujours plus loin. Mais la fatigue commençait à l'accabler au retour de ses voyages. La jeune femme, qui paraissait de moins en moins ses vingt ans, ne ratait pas pour autant le spectacle de marionnettes. Elle avait peur de décevoir Gabriel. Au début du moins. Plus d'une fois elle lui mentit, disant que la famine était responsable de sa perte de poids, de son accablement physique et même de ses troubles de mémoire.

Il renouvelait alors d'attention, il la choyait, la plaignait, lui trouvait de la nourriture. Mais le vide indomptable des expériences non partagées forgeait des barreaux à leurs fenêtres communes, là où il n'y avait eu que l'espace soufflé d'amour entre leurs bras cherchant sans cesse à se rejoindre. De quel poids pesait la proximité des corps face à l'envol d'une âme à vau l'ombre ? Ses nuits se mélangeant à ses jours, Cécile ne différentiait plus véritablement les uns des autres par ses excursions hors de son quotidien. Les prévenances, les avertissements de Gabriel n'avaient plus de prises sur elle. Cécile lui mentait de plus en plus souvent. Non sans une certaine mauvaise foi, elle trouvait toujours quelque justification. Et puis ne finissait-il pas par lui pardonner toujours lorsqu'il découvrait combien elle abusait des "*voyages*" ? L'acmé de ses déplacements fut sa visite des jardins suspendus de Babylone, juste après sa découverte de l'Île de Pâques... de sa ballade entre ces visages de pierre, titanesques, songes insondables où se puise l'énigmatique sans cesse recommencé.

L'odeur avant la vision, l'enivrement total des sens par une simple respiration... ainsi se déroula la rencontre première de Cécile avec les jardins mythiques de la reine Sémiramis. Les fragrances de millions de fleurs et végétaux exotiques la caressaient, la palpaient tantôt taquins, charmeurs, fascinants, tantôt suaves ou endiablés. Avec la chaleur de l'Orient un goût sucré parfuma sa bouche, elle fit un pas en avant, puis un autre pour voir enfin. Car avec la vue on sort d'un envoûtement pour s'abandonner à un éblouissement. Multicolore. Vert smaragdin, rouge érubescent, carmin épousant l'orange sépia, de l'indigo aussi qui vire au bleu azur. L'arc-en-ciel au bout des doigts. On compare souvent les expériences d'intense plaisir avec l'orgasme amoureux ou l'extase mystique. Mais il en existe une d'un autre type... pas véritablement charnelle, ni spirituelle. Il s'agit d'une connivence avec ce qui n'est pas soi. Au milieu de cette végétation aménagée par l'homme, Cécile vivait à un niveau différent de conscience, la réalité du végétatif, et elle s'y fondait, en quelque sorte. Par l'ingénieux système d'irrigation, le clapotis de l'eau sur les branches semblait une musique émise par un instrument cristallin. Elle y reconnaissait comme un souffle familier... celui des espoirs réalisés. Ce rythme qui promet d'abolir du devenir la course inexorable du changement.

Des bijoux de fleurs, comme des tatouages sur la peau, habillaient de beauté la beauté souveraine de la reine. Sémiramis respirait, les yeux mi-clos, l'apex de toutes les possibilités d'un bouquet naissant de lys, de chaque germe d'où s'érigeait une tige qui promettait de s'épanouir en pétales de senteurs. Cécile frissonna devant cette apparition, hésitant entre le pas en avant qui la dévoilerait à son tour ou celui en arrière la figeant en témoin invisible. L'atermoiement ne dura pas ; elle décida de se faire connaître de la présence royale. Soudain une main se posa sur son épaule. Elle sursauta de tout son être. Une voix lui chuchota à l'oreille :

— Ne cherche pas à donner corps à une réalité qui n'est plus, laisse les songes aux songes. Sinon tu

finiras par t'y perdre, par tout perdre. Crois-moi, même si j'y jetais toutes mes forces, je ne pourrais te sauver de toi-même.

Et Gabriel l'expulsa de Babylone fleurie. La jeune femme pleurait, tremblait, le détestant pour ce qu'il venait de commettre et, dans un instant de lucidité, l'aimant comme jamais.

*
* *

Gabriel avait dit qu'il viendrait à midi. Cécile se trouvait à l'attendre, quelque part sur le marché, dans cet interstice spatial et temporel qu'elle aurait pu confondre avec tant d'autres. On eut cru la pharmacopée lisible du champ social. Un souffle de forge qui modulait les râles de la foi en gerbes de lumière. On pouvait voir, fait surprenant en cette période d'indigence, de nombreuses essences, des épices, des aliments sur les comptoirs. Les quelques rares personnes transpiraient abondamment, l'haleine chargée d'alcool. Cet ensemble hétéroclite dégageait une senteur étrange : l'odeur indéfinissable d'une matière qui appartiendrait à un autre monde. Mais Cécile y demeurait étrangère. À caracoler sur des chemins coupés du temps, traverses qui n'appartenaient pas davantage à son futur qu'à son présent, elle n'était qu'un reflet, moins qu'un écho, dans ce monde si peu le sien maintenant qu'elle en connaissait de plus beaux. Le quotidien avait perdu le goût de sa réalité.

Cela faisait plusieurs séances du spectacle de marionnettes que Cécile ratait. Gabriel avait compris à quel point l'assuétude était grande en elle. Il lui avait ordonné, après une terrible dispute, de le rejoindre en cette échoppe, là il l'aiderait à se libérer du joug du *Sésame*.

Les yeux de Cécile s'usèrent à scruter la foule, longtemps après l'heure convenue. Dans l'attente de le voir surgir et l'étreindre. Elle l'aimait toujours, enfin elle essayait de s'en convaincre, pour preuve sa présence en ces lieux. Mais il n'était pas là. Gabriel n'arriverait point. Ni dans une heure, ni jamais, comprit-elle soudain. Elle était seule… dans ce monde-ci… Alors que dans celui du *Sésame*, elle était l'infini.

Oui, à la croisée de tous les chemins, le *Sésame* savait la réjouir de visions si splendides que la solitude en son cœur s'abîmait sur elle-même. Insatiable, elle s'y adonna, perdant peu à peu la mémoire, de ses plus beaux souvenirs à ses plus simples réminiscences. Délivrée du cours des choses, par l'entremise du *Nexus* qui lui ouvrait les portes d'une floraison de routes à emprunter, elle ignorait la furie des années qui avait métamorphosé sa jeunesse et sa beauté. Comme elle avait ignoré les avertissements de son bien-aimé, maintenant enfoui dans les catacombes de ce qui fut leur amour. Papillon frêle ballotté par le souffle et le charme d'une flamme trop ardente, elle y abandonnait substance, vitalité, raison, sentiments… le prix de son obsession… le prix à payer.

Pourtant, il y eut un jour où elle recouvra pied dans la réalité, à l'instant exact où le monde qui l'avait vu naître basculait dans l'horreur. À la suite d'une trahison. Un piqueur des ponts et chaussées, un dénommé Ducatel, ouvrit la poterne du bastion 24 près de la porte de Saint-Cloud, permettant ainsi aux troupes de MacMahon d'investir Paris — la semaine sanglante débutait.

*
* *

28 mai 1871, Paris

Si, vues de haut au sortir du sommeil, certaines ruelles s'apparentent aux tortillements du serpent qui, d'or et d'argent, saupoudre les derniers instants de la nuit, en cet instant, dans les rues de Paris, il n'y avait plus que sang et destruction : l'horreur du meurtre en masse, d'un génocide en marche, trente mille êtres

humains venaient d'être exterminés durant cette semaine.

Sept jours à se cacher, à se terrer comme un animal, sept jours épouvantable ! Cécile, brisée, terrorisée, dénoncée comme pétroleuse, fuyant la menace versaillaise, avait trouvé refuge dans la maison même où tout avait commencé. Sa mémoire morcelée ne retenait que cette chose : le *Sésame* comme moyen de fuite.

…

Agacé, le capitaine versaillais ordonna à ses hommes de poursuivre les recherches dans les autres pièces de la bâtisse. Au sol, remarqua-t-il, se trouvaient des marionnettes brisées. Une fugitive seconde l'officier crut voir le dessin d'une porte sur le mur latéral gauche. Il s'avança et, curieux, troublé aussi, colla sa main sur la paroi. Il crut ressentir une caresse, moins qu'un souffle, plus qu'une vibration. Puis plus rien. Pas même un résidus de chaleur. L'homme qui l'accompagnait ramassa une des poupées.

Soudain la mitraille et les hurlements explosèrent dans une pièce voisine et sortirent l'officier de cette légère torpeur ; ses hommes avaient débusqué des proies qui satisferaient leurs appétits de sang. Un bref instant, il pensa au mystère résidant en cette chambre : verrouillée de l'intérieur, aucune fenêtre ou issue dérobée et pourtant personne ! Il regarda l'homme qui avait dénoncé les derniers insurgés pour lui demander quelques explications. Un individu étrange qui ne ressemblait pas vraiment à un bourgeois, mais n'était en rien un de ces cochons de partageux ! Mais son intérêt disparut avec le bruit répété des coups de feu. Les soldats avaient encore déniché un traître à la Patrie ! Il quitta à son tour la chambre, laissant l'homme seul.

Il tenait en main le pantin qui avait représenté la princesse, sa princesse. Gabriel, car c'était lui, se dirigea vers la porte et la referma. Il n'avait pas besoin qu'un témoin assistât au rituel de fin. Il se tourna vers la paroi murale où Cécile avait disparu. Et s'adressa ainsi au *Sésame* qui s'ouvrit devant lui, sur l'enfer et la damnation…

— Voilà, je t'ai donné ce que j'avais de plus cher, par seize fois ! J'ai payé le prix : Une pour chaque siècle…Seize âmes ! Ferme-toi maintenant !

Le dessin frémit de feu, flamboyant, tortueux, crépita avec colère, puis disparut, définitivement, en cercle accompli.

Et celui qui fut Merlin dans un autre temps, l'éternel prisonnier de Viviane, Averroès sous les contrées chaudes, Ramon Llull en pays Catalan, Paracelse plus tard, médecin sous le nom d'Arthur Dee, puis aventurier et comte sous l'apparence de Cagliostro un siècle auparavant et tellement d'autres à tant d'époques différentes, se sentit terriblement vieux, comme si son âge le rattrapait, revêtu de toutes ses trahisons.

Au fond, celui qui avait été emprisonné seize siècles auparavant par l'amour, et qui s'en était libéré au prix fort, comprenait la vanité en même temps que l'horreur de son entreprise. Il était libre, il était seul, il n'était rien, pas même l'ombre d'un ange déchu, sinon la promesse d'ailes brûlées.

Vampires : gardiens de la mémoire du monde

© Estelle Valls de Gomis

par : Estelle Valls de Gomis

Vampires : gardiens de la mémoire du monde

Estelle Valls de Gomis

Il est de coutume, notamment dans les milieux un peu versés en vampirisme, d'évoquer la créature en disant qu'elle mêle les caractéristiques d'Eros et de Thanatos. Et on l'aborde souvent sous son angle mortifère et destructeur, symbole de la noirceur d'âme et de l'anéantissement.

Pourtant, et ce en dépit de tout principe gothique au sens moderne esthético-morbide de la chose, le vampire tel qu'il se présente dans la plupart des œuvres de littérature – nous n'aborderons pas dans cette réflexion le vampire du folklore, mais nous nous pencherons uniquement sur le vampire littéraire – qui ont été produites entre la fin du dix-huitième siècle et le présent, est beaucoup plus qu'un symbole d'extinction et de décrépitude.

The Vampire est signé Philip Burne-Jones[1]

Penchons-nous simplement sur le roman de Bram Stoker, *Dracula*, sur la novella de Théophile Gautier, *La Morte amoureuse*, sur la novella de Joseph Sheridan LeFanu, *Carmilla* : que découvrons-nous ? Ou plutôt, que ressentons-nous ? Les auteurs nous présentent des créatures, certes mortes-vivantes, mais, comme il me semble l'avoir déjà évoqué, entre autres dans *Le Vampire au Fil des Siècles*, plus vivantes que mortes. Le Comte Dracula, venant menacer Mina Harker, non pas de disparition effective telle que nous l'entendons dans la réalité par l'arrêt de la vie, mais de la transformation vers une nouvelle existence qui justement exclurait la mort, Clarimonde venant apporter au prêtre Romuald non pas la mort, mais une autre destinée rêvée et luxueuse, et Carmilla dont la beauté traverse les siècles.

Plus proche de nous, le roman de Richard Matheson, *Je suis une légende*, nous montre certes d'une part des vampires destructeurs et dénués de sens, mais il les met en parallèle avec ceux qui viennent à bout de l'ultime survivant humain, Robert Neville, et qui ne sont autres que des vampires participant d'une nouvelle forme de vie ayant sa propre science et ses propres règles, et supplantant la nôtre. Et qui mieux qu'Anne Rice aura, dans les deux premiers volumes de ses *Chroniques des Vampires*, souligné la « vivance » (ce néologisme nous semble ici approprié) du vampire ? Lestat, qui vient offrir à Louis non pas la mort, mais les moyens de ne plus jamais ressentir la mort ni la maladie.

[1] courtesy of artmagick.com

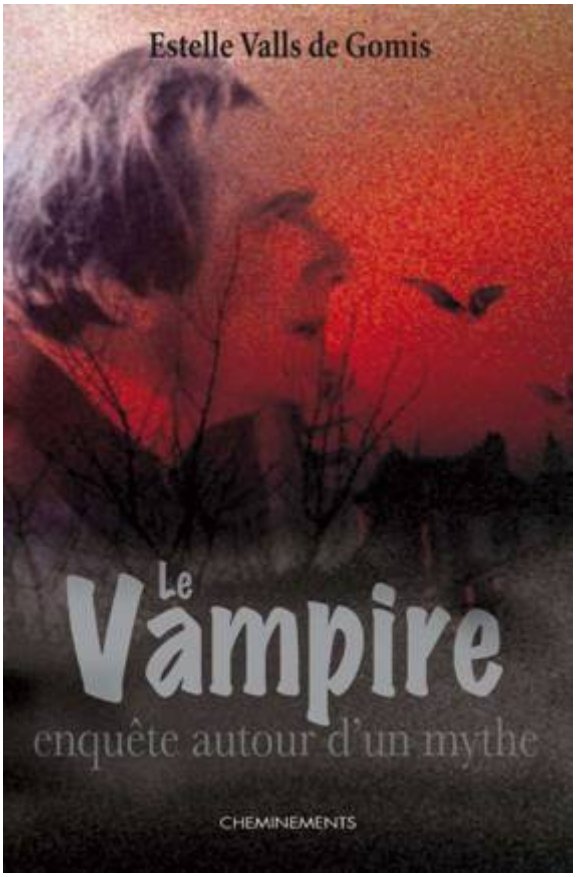
Oh what's that in the hollow ? est signée Edward Robert Hughes[2]

Certes, le problème du vampire est un peu le même que le nôtre : qui n'a pas souhaité guérir les siens, prolonger leur jeunesse et leur existence, se les attacher non pas pour la durée d'une vie, mais pour toute l'éternité ? De l'enfant qui pleure en voyant mourir son animal de compagnie au jeune adulte qui essuie ses premiers deuils familiaux, aux parents qui voient leurs enfants atteints de maladie incurable, aux accidentés privés de leurs sens ou de leurs fonctions, qui n'a pas souhaité vaincre l'impuissance que nous inflige le cours des choses ? Et c'est là qu'intervient le vampire. Là où l'homme n'est, malgré tous ses efforts, que spectateur et victime de la perte, du passage du temps qui lui enlève les êtres et les époques chéries avant de lui ôter ses capacités vitales et/ou intellectuelles, le vampire de littérature et de cinéma est sauveur, préservateur de la vie, gardien de l'histoire de l'humanité.

Souvenons-nous de la visite de Jonathan Harker dans le château de Dracula, de sa découverte fascinée d'un passé, certes poussiéreux, mais préservé, de son respect pour la créature vampirique, certes effrayante et ennemie, mais aussi symbole des gloires et des mondes de jadis, recelant à lui seul plus de savoir que son immense bibliothèque n'en peut contenir. Mais souvenons-nous aussi que si tout ce que nous aimons dans le vampire est finalement non pas le fait qu'il nous rapproche de la mort mais qu'il nous en éloigne de toutes ses forces, il est, même si cela n'est pas dans sa chair, également sujet au passage du temps, comme le souligne le personnage d'Armand dans la version cinématographique d'*Entretien avec un vampire* en remarquant que tout ce qu'eux, les vampires, aiment, disparaît également, soumis à la loi inexorable de Chronos.

En vérité, si le vampire fait, à certains égards, mieux que l'homme, il est néanmoins victime du temps, en ce que l'évolution de tout un monde ne peut se stopper par le fait de figer certaines personnes et certains lieux, et que l'univers continue de tourner et de fonctionner au-delà de notre entendement : que je décide de rester 10 minutes sans bouger parce que durant cette pause je penserai, pour moi, arrêter le temps, ne fera pas cesser la terre de tourner, ni les autres gens de vivre, ni les cellules de mon propre corps de vieillir.

[2] courtesy of artmagick.com



À la base, l'homme n'est pas "programmé" pour admettre qu'il fait partie d'un tout, car il s'appréhende – et c'est bien normal – avant tout en tant qu'individu unique. Ainsi, là où nous devrions penser : « *Peu importe que je vieillisse et meure, d'autres petits d'hommes naîtront et feront perdurer la vie à leur tour et ainsi de suite* », nous pensons : « *Je ne dois pas disparaître, je perdrais trop, je dois devenir immuable.* » La souffrance des autres, par exemple dans des guerres à l'autre bout du monde, nous touche uniquement parce que certains sont là pour nous la signaler, mais si nous l'ignorions, nous penserions sans doute qu'elle n'existe pas. De même elle ne nous touche que par empathie, nous nous disons : « *Et si moi ou une personne que j'aime était à leur place, quelle horreur !* » Nous ne connaissons vraiment la souffrance – ou du moins nous ne prenons conscience de son ampleur et de la difficulté que nous aurons à la vaincre – que lorsqu'elle nous touche personnellement, soit à travers un proche, soit dans notre propre être, et nous ne reconnaissons notre impuissance que lorsque nous voyons que nous ne pouvons absolument rien faire d'efficace à 100% pour endiguer ou éradiquer cette souffrance. Vu à l'échelle d'un univers ou d'un dieu, le fonctionnement du monde doit être ce qu'il est, et la mort doit apporter – ou non, car bien entendu nul ne sait de quoi est fait l'après-vie et nous ne pouvons que faire des conjectures et espérer – les réponses qui nous ont échappé durant la vie. Pour admettre le fonctionnement des choses et tolérer ce que je trouve injuste (perte, mort, maladie…), il me faudra regarder l'univers comme un tout dont je suis une partie utile mais non indispensable. Or, je regarde l'univers comme une chose infinie dont je fais partie malgré moi, et que je veux expliquer sans quoi je n'accepterai pas ses lois physiques et temporelles et j'essaierai de les transgresser. Pour faire une comparaison moderne, je ne me regarde pas comme pixel d'une image semblable à des millions d'autres pixels et formant grâce à eux une image et qui, lorsque je m'éteindrai, sera remplacé par un autre pixel neuf lors du rafraîchissement ou de la restauration de cette image, mais comme image à part entière ayant sa vie propre. Alors, il me faut, pour échapper à cette évolution qui efface mon individualité, me construire un personnage qui ne dépendra pas des mêmes lois physiques que moi, jusqu'à un certain point, et qui me permettra d'éviter les contraintes qui me posent le plus de problèmes, c'est à dire la perte et la privation sous toute ses formes, y compris la privation de mon caractère d'être unique.

Nous en revenons donc aux lois immuables de l'évolution naturelle des choses. Le vampire a longtemps été, dans le folklore, et est toujours dans certaines fictions, considéré comme une créature pervertissant les lois de la biologie humaine, mais surtout les lois religieuses. Et là où, face à la mort, certains d'entre nous ont la chance de croire qu'il ne s'agit que d'une transition vers un au-delà bienfaisant et immuable, de croire que les souffrances et les épreuves ne sont là que pour nous préparer au grand départ et que, sitôt

affrontées les épreuves et franchie la porte, nous nous retrouverons avec les êtres aimés dans des sphères délicieuses de bonheur éternel, d'autres, qui vivent dans nos esprits et dans les livres que nous écrivons et lisons, renient ces principes séculaires pour épouser les lois du vampirisme et aduler cette créature que certains considèrent comme un antéchrist alors qu'il n'est en fait que le symbole d'un espoir de durée, opposé à la réalité inexorable de la destruction à laquelle notre monde ne nous laisse pas le choix d'échapper. Ainsi, au lieu de me dire : « Pour prolonger la vie, ma vie, je vais faire des enfants qui grandiront et enfanteront à leur tour », eh bien je me dis : « Je vais figer mon corps dans cet instant et figer tous ceux qui me sont chers afin qu'ils ne me soient pas enlevés, et j'irai, immuable, tentant de préserver ce qui me tient à cœur tandis que le reste continuera d'évoluer vers l'inconnu ».

Voilà une constatation, terrible à dire peut-être, mais le vampire, que l'on lise entre les lignes des vieux romans ou que ces choses soient clairement évoquées dans les fictions modernes, n'est pas le symbole de ruine que l'on veut bien croire, et son aura de morbidité, son odeur de vieilles pierres, ne sont que le reflet de notre passé désagrégé, et que nous cherchons à retenir par tous les moyens, y compris les plus inavouables.

Malgré ses pouvoirs, comme je l'ai dit, supérieurs aux nôtres, le vampire, au même titre qu'un Superman avouant son impuissance face à la maladie, à la vieillesse et à la mort, son impossibilité de se trouver partout à la fois pour sauver tout le monde, au même titre qu'un Wolverine, pouvant régénérer et soigner son corps, mais confronté aux mêmes aléas quantitatifs et temporels que les êtres réels, le vampire, donc, n'est pas le rival ni la parodie d'un Dieu, chose pour laquelle, à l'instar de Lucifer le faiseur de miracles, on l'a souvent accablé ; il n'est pas, non plus, l'égal d'un de ces dieux, ni le détenteur des secrets des univers qui nous entourent, mais il est la version améliorée – ou pervertie diront certains – d'un humain dont l'instinct de survie et de préservation n'a d'égal que le manque de foi et de respect pour la vie dont font preuve certains de ses semblables.

L'homme, dans sa soif de survie, a trouvé dans le vampire et dans sa soif de sang, un moyen de vaincre la mort, d'éviter la maladie, de conserver les vestiges des époques passées. Certes, cette création fictive n'apporte pas de solution, ni d'explication au fonctionnement du monde et aux lois de l'existence, mais elle permet à une certaine forme d'espoir de perdurer, et en nous faisant réfléchir à l'ordre des choses et au pourquoi de l'invention de tels mythes, de rendre moins dure la confrontation à la réalité. Ainsi, le vampire est non pas le symbole de la mort, mais celui de la mémoire, le gardien d'un passé que nous ne voulons pas perdre, ni voir se désagréger. Il n'est pas celui qui anéantit, mais celui qui prévient la décrépitude. Il n'est pas celui qui termine, mais celui qui prolonge, et c'est toute cette symbolique qui fait la force de son aura mystique.

Interview de
Estelle Valls de Gomis

menée par : Cyril Carau

Interview de Estelle Valls de Gomis

Cyril Carau

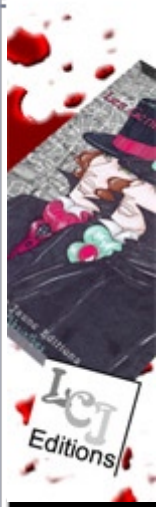
Estelle Valls de Gomis est l'auteur, entre autres, de l'ouvrage de référence tiré de sa thèse de Doctorat, *Le Vampire au Fil des Siècles*, paru aux éditions Cheminements en 2005, disponible à la commande en ligne en version signée sur http://www.estellevallsdegomis.com mais aussi de fictions comme *Le Cabaret Vert* et *Des Roses et des Monstres* aux éditions Nuit d'Avril et *Les Gentlemen de l'Etrange* chez Le Calepin Jaune Editions. Elle est également, illustratrice, et multiplie les activités dans les domaines de la littérature fantastique, enfantine, et de l'illustration, des deux côtés de la barrière éditoriale, ainsi que de la traduction et du graphisme. On peut aussi régulièrement lire ses textes dans des fanzines (le Calepin Jaune, Cendres de Sphinx, Eclats de Rêve, le Boudoir des Gorgones, Monk...), des revues professionnelles (Solaris, Khimaira, Elegy...) et dans des webzines, comme ici Univers d'OutreMonde, lui ayant donné l'opportunité de disséquer, une fois de plus et sous un jour encore nouveau, son mythe favori.

Cyril : Bonjour Estelle, merci de nous accorder cette interview. Dans ton ouvrage *Les Gentlemen de l'Étrange* qui vient de paraître aux Editions le Calepin Jaune, on assiste à un véritable bestiaire des monstres de l'Imaginaire. Il en allait un peu de même dans ton ouvrage *Des Roses et des Monstres*. Peux-tu nous parler un peu de cette tératologie que tu élabores au fil de tes ouvrages ?

Estelle : C'est parce que je me prends pour Ovide ;) Plaisanterie mise à part, disons que dans *Des Roses et des Monstres* j'ai voulu rester fidèle à mon monstre de prédilection, le vampire, et le marier avec la rose, donc j'ai un peu mélangé leurs caractéristiques : des vampires qui se nourrissent de roses, des roses qui boivent le sang des humains, et autres fantaisies. Mais j'étais désireuse de créer des variantes au mythe du vampire tel qu'on le connaît, donc tous les "monstres" du bouquin tournent un peu autour du vampirisme, même si dans certains textes on s'en éloigne à première vue.

Pour *Les Gentlemen de l'Étrange* c'est différent. Comme il y a une enquête différente à chaque chapitre, il me fallait présenter une forme de monstruosité différente dans chaque histoire (si on excepte les personnages récurrents qui accompagnent les héros dans certaines aventures), alors évidemment j'ai commencé par mes favoris (vampire, loup-garou) pour dériver vers des thèmes qui sont moins proches de moi mais qui sont des figures majeures de la littérature fantastique du 19ème siècle. Puis je montre des horreurs qui peuvent être à la fois rencontrées chez les humains "de la vie de tous les jours" comme dans l'histoire avec le nécrophile, qui n'a aucun pouvoir surnaturel mais qui est un monstre quand même, au sens le plus mauvais du terme, et d'autres qui ne sont pas "rencontrables" dans la réalité (créatures surnaturelles). Avec *Les Gentlemen de l'Étrange*, j'essaie de revisiter les monstres que les auteurs du 19ème ont aimé décrire, avec *Des Roses et des Monstres* j'essaie surtout de créer des choses.

Ceci dit, malgré leurs bases, les monstres dans *Les Gentlemen* me semblent apparaître sous un jour



nouveau... et ça continuera dans le tome 2, *Imago*, qui sort en 2009, parce qu'au fur et à mesure que j'exploite les monstres existants, j'épuise le bestiaire et je vais devoir en déterrer de moins courants ou carrément en inventer de nouveaux :)

Cyril : Ah ! *Imago*, on peut dire que je l'attends avec impatience celui-là ! car tu sais créer une complicité avec tes personnages, une véritable ambiance. Justement peux-tu nous parler un peu de ta façon d'écrire ? de créer une trame ? de tes sources d'inspirations ?

Estelle : En fait, et surtout depuis que j'écris nettement moins facilement, je n'ai pas de façon d'écrire précise, ça sort un peu n'importe quand si j'ai l'inspiration.

Disons que la chose importante quand un personnage me vient à l'esprit, c'est que je sois suffisamment intéressée et attachée à lui pour avoir envie de le faire vivre... ou plutôt de le regarder vivre parce qu'en fait c'est ce que je fais, avant d'écrire, je regarde vivre mes personnages.

Pour les sources d'inspiration, mes principales, s'il n'y en avait que deux à retenir, sont tout ce qui est 19ème siècle et aussi pas mal de mythologies d'un peu partout. Mais je dois dire que j'ai énormément de sujets d'inspiration et j'ai du mal à me cadrer dessus, pour te donner une idée, je peux passer de Dracula à Dalí, de Michel-Ange à Jack Bauer en quelques secondes, de Bram Stoker aux X-Men, de Ice Cube à Colette, de Stephen King à Mozart, des Doors à Oscar Wilde, bref j'ai beaucoup de mal à cadrer l'afflux d'idées hétéroclites qui me vient en permanence, et c'est un peu sans doute, maintenant que j'analyse ce qui me ralentit dans mon travail d'écrivain et d'illustrateur, l'une des raisons pour lesquelles j'écris beaucoup et je me concentre peu, ce qui aboutit à peu de textes au final.

Mais disons que de toutes façons, MA source d'inspiration principale c'est tout ce qui s'est passé en art, en littérature, en art de vivre, en architecture, etc. entre 1750 et 1910.

Pour *Imago* en particulier, puisqu'il s'agit encore des *Gentlemen de l'Etrange*, je n'ai eu qu'à mêler ma passion pour tout ce qui est 19ème siècle avec les deux personnages que je connais le mieux : mon mari et moi, qui sommes les sources d'inspiration principales pour les personnages de Manfred et Wolfgang , là c'est plus facile, je n'ai qu'à observer certaines caractéristiques et améliorer le tout, puis l'insérer dans un siècle et des aventures reculés.

Cyril : Je vois que tu puises tes sources d'inspiration dans la culture classique, mais aussi populaire. Tu parles de comics, de séries TV, de musique rock. Associer Michel-Ange à Jack Bauer ou Ice Cube à Colette, ce n'est pas banal ! Sinon tu viens de faire allusion à ton activité d'illustratrice. J'ai été impressionné par tes dessins pour *Les Gentlemen de l'Étrange*. Ton graphisme au trait incisif, envoûtant. Tu dessines également des pin-ups et des histoires pour enfants. Peux-tu nous en parler un peu ?

Estelle : *Réfléchis intensément* (rires). Pour l'illustration, c'est quelque chose que je fais depuis toute petite qui était plus machinal et moins réfléchi que l'écriture, même si ça date de la même époque. Très petite je dessinais des marquises, des danseuses de ballet, je me rappelle on faisait des mini-bédés avec une copine quand j'étais en CE1. J'aimais bien, plus jeune, faire des caricatures de gens que je connaissais aussi. Mais le dessin "sérieux" ça m'est venu avec l'époque de Goldorak, Albator et tout ça, puis ça s'est accentué quand j'ai lu des comics. J'ai eu pas mal d'influences, les dessins animés, les comics, le dessin de mode, et avant ça, beaucoup de livres illustrés que je lisais étant très petite, notamment un ouvrage illustré consacré à la mythologie grecque qui a eu le bon goût de me servir et en dessin, et en écriture, puis des livres de contes de fées illustrés, à l'époque ça se passait aux Editions des Deux Coqs d'Or en majeure partie, mais ça n'existe plus je crois. Sinon je suis une grosse fan de super-héros, j'ai longtemps dessiné

exclusivement de superbes nanas en tenues moulantes de super-héros bariolées, ça me sert pour faire des pin-ups années 50 maintenant (rires).

Sinon, tout le côté vampirique, dix-neuvième siècle et autre de mes illustrations, je le dois à mes lectures et à mes études des vampires et des époques qui ont retenu mon attention (18ème, 19ème siècle, Renaissance et Moyen Age aussi parfois.)

En dehors de ça, j'ai quelques défauts techniques au niveau illustration (la perspective notamment souvent), que j'aurais pu/dû gommer en prenant des cours ou en suivant une carrière type d'illustrateur (Beaux-Arts ou école de graphisme), mais ça ne s'est pas présenté et, dans le fond tant mieux, comme ça, malgré mes défauts techniques, j'ai pu puiser l'inspiration là où ça me plaisait, et me former seule sans me déformer au contact de règles qui, certes, aident à dessiner de manière plus aboutie, mais bouffent un peu la personnalité.

Cyril : Toi qui es également traductrice, anthologiste, rédactrice en chef du fanzine *Le Calepin Jaune* et surtout éditrice maintenant avec Le Calepin Jaune Editions qui vont sortir en octobre un recueil de Léa Silhol, *Fovéa*, peux-tu nous faire partager ton expérience du monde de l'édition ?

Estelle : Ce n'est pas très attirant, en fait, l'expérience que j'en ai : mon expérience d'auteur ce sont les galères pour trouver à se faire éditer - comme tout le monde quoi ;) - et quand enfin c'est fait, ce sont les aléas des maisons d'éditions : certaines sont honnêtes mais on n'y gagne pas sa croûte parce que ce sont de très petites boîtes, d'autres sont moyennes, elles essaient surtout de ne pas trop te donner, et d'autres sont carrément malhonnêtes : dans tous les cas tu y gagnes le prestige d'une publication pro et un estomac qui crie famine. Editeur ça n'est pas très facile non plus selon les auteurs, d'où le cercle vicieux : les éditeurs sont des salauds, oui mais certains auteurs les y poussent / les auteurs sont des emmerdeurs, oui mais certains éditeurs les y poussent... Tout un programme ^_^.

Sinon pour la fameuse crise du milieu de l'édition, eh bien c'est vrai : les livres se vendent peu, et les gens n'en achètent pas beaucoup d'une part parce qu'ils ne lisent pas, et d'autre part parce qu'ils n'ont pas d'argent à réserver à la culture, du moins pas à celle du livre. Moi quand j'ai de l'argent ça passe en livres, mais on est une poignée à faire ça. Pour les maisons d'édition comme tu me le faisais remarquer l'autre jour, c'est parce que justement il n'y a que quelques "gros" qui se vendent que tant de maisons se créent : à cause des difficultés dans l'édition, les grosses maisons ne donnent pas/plus la chance aux petits ni aux inconnus, ils misent sur les quelques Français connus et les traductions d'anglo-saxons. Du coup, il se crée un tas de maisons de moindre importance qui publient mais ne gagnent pas de fric et ne paient leurs auteurs qu'au lance-pierres ou très très peu. Ça dévalorise les bons auteurs "pros" parce que comme tout le monde est crevard pour se faire publier (même de bons auteurs) les gens acceptent des conditions de merde (moi y compris, j'accepte souvent des conditions nazes), plein de livres sortent dont 80% de merdes : les vrais auteurs qui ne peuvent plus vivre de leur plume se barrent ou disparaissent, il reste soit du commercial, soit de la daube. Et encore plus de maisons se créent parce que malgré tout il faut bien tenter de donner leur chance aux gens.

Et il y a plein de maisons, plein d'auteurs, plein de livres, mais pas d'argent, peu de lecteurs (comme je te disais je vois davantage de gens qui veulent être écrivain que de gens qui veulent être lecteur), et des écrivains médiocres qui font un livre ou deux et puis s'en vont, ou des gros commerciaux qui squattent parce que les gens aiment la merde d'une part et/ou (quand c'est des gros commerciaux qui font des bons trucs) parce qu'ils sont les seuls qu'on promeut et donc les seuls dont les livres se vendent. Je ne sais plus où j'avais lu ça, mais une personne disait qu'aujourd'hui écrire c'était comme la star'ac : tout le monde se voyait écrivain et tout le monde râlait quand ça ne marchait pas. Mais c'est vrai : du jeune de seize ans qui ne sait

pas aligner trois mots cohérents (et bien orthographiés) et qui croit avoir découvert le sujet qui dévaste alors que comme il ne lit pas, cinquante bonhommes ont déjà écrit ça avant lui mais il n'est pas au courant, au vieux gars qui rédige ses mémoires qu'il ne vendra qu'à sa famille et aux gens de son village (ce n'est pas que ce n'est pas intéressant ce genre de livre, c'est même sympa à lire et instructif sur certaines époques et certains milieux, mais il y a des tas de vieux dans des tas de villages qui font ça, tu peux me croire, chez certains éditeurs ils doivent en sortir cinquante par an). Du coup, dans le tas de merdes qui paraît, les quelques auteurs qui vaudraient la peine d'être lus sont noyés, les gens sont gavés et ils n'achètent pas leurs livres.

À noter que bien des auteurs créent leur maison aussi pour se publier eux-mêmes parce qu'ils en ont marre d'être chez des éditeurs qui les négligent et du bal des soumissions de manuscrits chez untel et untel qui prennent des mois. Regarde moi au Calepin Jaune Editions, c'est moi qui ai créé la boîte, même si je vais ensuite surtout publier les livres des gens dont j'aime les écrits et que je vais continuer à soumettre mes livres à moi chez d'autres éditeurs pour la plupart. J'avais besoin de pouvoir me publier régulièrement parce que d'abord malgré tout je crois quand même en mes écrits, et en plus parce qu'ailleurs ça traîne à cause de conneries... regarde Viggo Mortensen, Perceval Press c'est sa maison d'édition et il s'y publie, bon, il a une écurie d'auteurs maison qu'il a choisis, mais il s'édite aussi.

Puis dans notre milieu (fantastique, fantasy, SF etc.) on est malgré tout une minorité, on croit qu'on est nombreux parce qu'on est dans un microcosme, même sur internet, ce sont forums spécialisés, magazines spécialisés, éditeurs spécialisés. Le gros des gens, comme on disait, d'une part lit très peu, d'autre part rarement de SFF. Ceux qui aiment lire et qui ont peu d'argent achètent en poche (donc si tu n'es pas en poche tu vas te faire voir pour ce lectorat-là ;) et en plus la première, la vraie, la belle édition du vrai éditeur qui a dégotté l'auteur et pris le risque de sortir son bouquin n'est pas achetée), ou empruntent en bibliothèque, ou il y a des groupes d'amis dont un achète le livre et après tout le monde se le passe. Il y a aussi des gens qui ne gardent pas les livres : ils vont l'acheter neuf, le lire, puis le remettre en vente d'occasion, donc moins cher qu'un neuf pour un même produit qui aura très peu servi et hop : du coup il vend ton bouquin à 3 euros et toi tu ne vends pas ton exemplaire tout beau tout neuf à 15 euros. Mais ce n'est pas la faute des gens : ils n'ont pas de fric, même moi je n'achète pas tout ce que je devrais acheter faute de moyens.

Et puis je vais te dire un truc concernant ce genre d'illusion de masse, croire que "le lectorat de SF/fantastique/fantasy est quand même important" alors qu'en fait il s'avère n'être qu'une poignée : tu te rappelles les élections, eh bin sans rire, 95% des gens que je connais étaient à fond de gauche et Ségo et machin et compagnie... et regarde le résultat que l'on a : donc soit les gens sont des hypocrites finis, soit nous ne sommes qu'une minorité qui a l'illusion d'être plus conséquente qu'elle ne l'est réellement (chose que le web encourage, regarde quand tu tapes mon nom dans google, hormis mes sites à moi, tu as vu le nombre d'occurrences ? et pourtant, ça ne veut pas dire que je vende plus de livres qu'un mec dont on ne verra pas le nom sur le web mais qui aura un bouquin chez Flammarion, au contraire.)

Pour ce que j'en sais, aucun auteur un peu connu de fantastique/fantasy dans notre "cercle" ne vit de sa plume, c'est pour te dire. Et pourtant ils sont connus, ils ont un lectorat, on entend parler d'eux sur le web et dans quelques magazines spécialisés... bin voilà.

Mais bon, faut pas se décourager : il y a des éditeurs, des auteurs, des lecteurs, on va bien finir par s'en sortir... mais il faut être très, très patient et très, très diplomate :) (le tout sans se faire trop entuber… bref il faut les avoir bien accrochées ;)).

Cyril : Merci pour cette réponse très complète sur la question. Maintenant qu'on a discuté sur ton œuvre, tes activités, tes divers intérêts, peux-tu nous en dire un peu sur toi ?

Estelle : beuh... non *rires*

En vérité, il n'y a pas grand chose à dire sur moi à moins que tu aies des questions spécifiques sur le sujet ^_^

Mais quand même oui, il y a une chose : je suis la réincarnation de Jim Morrison (mais il ne faut pas que ça se sache ;))).

Cyril : LOL au moins j'aurais tenté le coup. ^_^

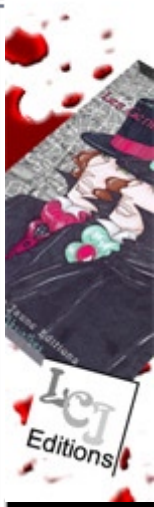
Et pour finir, toi qui aimes bien les vampires et les pin-ups, laquelle préfères-tu de Vampirella, Vampira, Zara, Frau Murder, (si tu en as d'autres, dis-moi LOL) ?

Estelle : *rires* mmmmmmm... j'aime bien Dracurella ^_^

Non, ma pin-up vampire préférée ça reste Vampirella à l'époque où José Gonzales la dessinait (eh oui, c'était dans les années 60/70, au siècle précédent ^_^).

Cyril : Merci beaucoup, Estelle, d'avoir répondu à ces questions et de t'être prêtée au jeu…

Estelle : merci à toi, de cette interview sympathique :).



Bibliographie de Estelle Valls de Gomis

Ouvrages, romans et recueils

- *Le Vampire au Fil des Siècles*, Editions Cheminements, 2005.
- *Le Cabaret Vert*, Editions Nuits d'Avril, 2006.
- *Des Roses et des Monstres*, Editions Nuits d'Avril, 2007.
- *Les Gentlemen de l'Etrange*, Le Calepin Jaune Editions, 2007.

à paraître : *Horizon Motel***,** Le Calepin Jaune Editions, 2008.

Nouvelles

-*Tire la bandelette et la chevillette cherra*, in *Momies*, Editions de l'Oxymore, coll. Emblèmes n°3, 2001.
- *Mon frère*, Le Calepin Jaune n°0, 2003.
- *Alba*, Le Boudoir des Gorgones n°7, 2003.
- *Chance*, Horrifique n° 38, 2003.
- *L'âme d'un grand*, Cendres de Sphinx, 2003.
- *Le destin d'Anicet de Saint-Amour*, Editions de l'Agly, Martobre n° 19, 2003.
- *Le sang de l'art*, Revue Solaris n° 146, 2003.
- *Le Libertin, le Dandy et le Loup Noir*, Le Calepin Jaune n°1, 2004.
- *Le spectre d'Orlando*, Eclats de Rêves n° 1, 2004.
- *Le tombeau de livres*, Pandémonium n° 2, 2004.
- *Les lames du temps*, in *Casigula Rosa*, Cendres de Sphinx n° HS, 2004.
- *Turquoise*, in *Les fées*, Editions de l'Oxymore, coll. Emblèmes n° HS 2, 2004.
- *Cent fois Prométhée*, Khimaira spécial Vampires, 2005.
- *L'Assassin*, Eclats de Rêves n° 2, 2005.
- *Le baiser de la fée verte*, in *Tatouages : une histoire et des histoires*, Les Belles Lettres, 2005.
- *Comment j'ai adopté un vampire*, Le Calepin Jaune HS spécial Pin-ups, 2006.
- *Double, rouge impair et passe...*, Monk n° 1, 2007.
- *L'Oiseau-Tonnerre*, Elegy n°45.
- *Cuisse de nymphe*, Monk n° 2, 2007.
- *Le manoir dans le cimetière*, in *(Pro)Créations*, Editions Glyphe, Les Plumes d'Hippocrate, 2007.
- *Un curieux renard*, Le Calepin Jaune n°13, 2007.

Poèmes

- *Encore*, in *Linceul*, Cendres de Sphinx n° HS, 2003.

Anthologiste de

- *Trésors*, Editions de l'Oxymore, coll. Emblèmes n°15, 2005.
- *Parcours Imaginaires (fantastique, fantasy, science-fiction)*, recueil d'articles co-dirigé avec Léa Silhol, Editions Autrement, 2005.

Privilège tardif

Texte : Patrick Duclos
Illustration : Elie Darco

Un mois entier de réclusion et de misère pesait lourd sur la psyché déjà faillible de Marie-Angélique. Totalement esseulée, la Baronne de Castelfiel, que son mari avait odieusement abandonnée dans un mobil home délabré, craqua finalement et ce fut Patrick Duclos qui en fit les frais…

Patrick Duclos

Présentation

Patrick,

Je ne puis faire preuve d'affection, car vous ne m'êtes rien, en particulier, sinon un auteur de plus aux bancs des accusés, ces ignobles OutreMondiens, porteurs de malchance et fauteurs de trouble ! Et, si j'en juge par la brièveté des informations vous concernant, vous ne souhaitez pas davantage qu'on s'intéresse à vous. Alors soit, nous parlerons de moi ! Car il y a beaucoup à dire, tant je suis tombée de haut, tant je suis malheureuse…

Vous habitez Paris et vous bossez l'informatique. Moi aussi je vivais parfois à Paris, dans notre appartement du vingtième ou notre hôtel particulier tout près de Versailles. Quant à l'informatique, je crois savoir que mon mari avait investi dans différentes entreprises de ce secteur, mais hélas, comme tout le reste, les avoirs les concernant ont été gelés…

Vos textes ont été publiés notamment dans Solstare/ Oulifan, Parchemins & Traverses, le Calepin Jaune, Eclats de Rêve, Notes de Merveilles et Géante Rouge.

Et vous ajoutez que si la place nous manque, nous pouvons supprimer votre présentation… la belle affaire ! Des soucis, des ennuis, hop ! on les supprime ? Dans quel monde vivez-vous Patrick ? Moi je ne cesse d'être confrontée à tout un tas de tracas, les fuites de mon toit, le dysfonctionnement de ma salle d'eau, les bleus que je me fais en me cognant au moindre meuble (non qu'il y en ait beaucoup !) tant mon domicile actuel est exigu et c'est sans parler du voisinage…

Les bêtes qui grattent sous le sol, des nuées de moustiques qui m'assiègent, les blattes et les fourmis jusque dans mon sucrier, et l'ignoble propriétaire du campement et ses vues libidineuses à mon égard…

Et vous, vous vous débarrassez de la corvée de vous présenter par une pirouette et un bon mot. C'est honteux ! Je vous souhaite d'être pourchassé par les assiduités de nombreux lecteurs, vous verrez que cela est bien plus difficile que l'anonymat !

Elie Darco

Privilège tardif

Patrick Duclos

Le combat commença à l'aube. Cinq ou six volées de flèches furent tirées de chaque côté, aussitôt annihilées par des sorts magiques. Un simple préambule à la furieuse mêlée de l'infanterie qui suivit. Toute la matinée, les soldats s'affrontèrent sans qu'aucun des deux camps ne prît un quelconque avantage.

Notre général donna alors le signal à notre cavalerie d'intervenir. Dans les batailles précédentes, ce corps d'élite nous avait toujours donné l'avantage. Trois charges se succédèrent sur le flanc gauche de l'armée ennemie mais elles ne parvinrent pas à la déstabiliser. Les premiers rangs, munis de piques et de boucliers, cédèrent, mais ils ralentirent notre allure déjà rendue faible par le terrain détrempé. Dans l'impossibilité de poursuivre notre assaut, nous étions contraints de reculer de peur d'être submergés. Malgré ces échecs, notre général s'entêta pensant emporter la victoire par un coup d'éclat. Il ordonna une dernière charge. Nos ennemis avaient regroupé tous leurs archers à l'endroit où nous attaquions, et ce fut un vrai carnage. Peu d'entre nous sortirent vivants sous ces tirs meurtriers. Ma monture fut tuée, atteinte par une dizaine de traits. J'en réchappai par miracle.

Je réussis - je ne sais pas trop comment - à rejoindre notre infanterie. L'affrontement s'y poursuivait, terrifiant. De chaque côté, les pertes étaient lourdes.

J'assistai à des actes de bravoure inouïs. J'ai encore l'image d'un soldat mourrant accrochant l'épée de son adversaire avec ses mains pour le priver momentanément de son arme et permettre ainsi à ses compagnons de le tuer.

Comme aucune des deux armées ne voulait céder, la boucherie se poursuivait. À côté de moi, les hommes tombaient les uns après les autres. Ma situation m'apparaissait si précaire que je pensais qu'elle ne pouvait que s'améliorer ; je me trompais.

Quand un monstre apparut brusquement devant moi, je sus que je n'en sortirais pas vivant. Je regrettais amèrement de ne pas faire partie des officiers restés en compagnie des magiciens sur une colline en arrière. Je n'étais pas particulièrement impressionné par mon adversaire plus effrayant que redoutable. Cet être humanoïde difforme était muni de longues griffes et de crocs mais il était dépourvu d'armure. Par contre, le simple fait que les thaumaturges aient arrêté de lancer leurs charmes protecteurs pour utiliser des sorts offensifs, beaucoup plus aléatoires, diminuait considérablement les chances de survie de tous les combattants. Nous allions, non seulement, subir les assauts de nos ennemis mais être victimes des attaques non ciblées de nos propres magiciens qui avaient fait tant de dégâts parmi nous lors des dernières batailles.

Lorsque je pus enfin faire le point sur la situation, ce fut pour constater que les deux armées avaient été détruites. Les rares soldats qui n'avaient pas brûlé vifs, qui n'étaient pas morts étouffés, dévorés ou étripés, ne cherchaient plus à affronter leurs ennemis initiaux mais se battaient contre les monstruosités autour d'eux. Les thaumaturges s'en étaient donnés à cœur joie, multipliant les expériences sans trop se soucier d'efficacité.

Je remarquai sans réelle surprise que les deux collines sur lesquelles s'étaient installés les officiers et les magiciens étaient désertées. Ils avaient leurs propres préoccupations : ils allaient avoir un mal fou à expliquer à leur souverain respectif comment la bataille avait pu aboutir à un tel désastre.

Patrick Duclos

Privilège tardif

La nuit tomba, mais des combats épars se poursuivaient à la luminescence des restes de nombreux sortilèges. Même si mon rythme faiblissait, je continuais à frapper, mais surtout j'esquivais. Lorsque l'aube se leva sur le champ de bataille, je fus surpris d'être encore debout.

Je regardai mes compagnons rescapés : ils avaient très mauvaises mines. Ces airs verdâtres, ces bras en moins et cette hache au travers d'un crâne étaient tout à fait anormaux pour des vivants. J'examinai mes blessures et je vis une profonde entaille au niveau de l'abdomen, dont plus aucun sang ne s'écoulait pourtant. Je posai la main sur ma poitrine, et constatai que mon cœur ne battait plus. Je dus me rendre à l'évidence : j'étais devenu un zombie. Un nécromant avait lancé un sort et il m'avait ressuscité ainsi que ceux qui m'entouraient.

Un mort-vivant de l'armée ennemie, un géant de plus de deux mètres, se rapprocha de nous et lança, accusateur :

— Nous n'avions pas de nécromant avec nous !

— Inutile de se disputer pour une raison aussi frivole. Nous ne sommes pas responsables de nos magiciens.

En entendant ma voix rauque qui m'était étrangère, je me demandai comment je réussissais à parler. Tenir sur mes jambes ou simplement voir m'étonnaient curieusement moins. Mes interrogations disparurent aussitôt, l'esprit tout occupé par le présent. Et j'ajoutai, histoire de tenter de le calmer :

— Tout devrait bientôt rentrer dans l'ordre : le sort devrait se dissiper.

Le guerrier me regarda, l'air mauvais :

— J'aimerais dire en privée deux ou trois mots à votre nécromant.

— S'il n'était pas intervenu, tu serais allongé parmi les autres cadavres, répliquai-je, surpris d'être solidaire avec un magicien. La nécromancie est certes un crime grave, mais uniquement pour les vivants.

Je tentai de ricaner mais le son éraillé qui sortit de ma bouche était si pitoyable que j'arrêtai aussitôt. Pour masquer mon trouble, je tendis ma main.

— Je m'appelle Aranvach.

Il me la serra mais je ne ressentais rien.

— Moi, c'est Khert !

Il y eut un silence pendant lequel il essaya de rassembler ses esprits :

— Je crois aux Dieux et ce misérable vient de commettre un blasphème. Je veux qu'il réponde de ses actes.

Si ma foi n'avait jamais été très vivace, j'avoue avoir été un peu ébranlé par ma nouvelle situation. Une discussion avec un spécialiste ne pouvait pas nuire.

Dans notre armée, nous disposions de trois magiciens spécialistes dans la résurrection des morts mais seule Aleal était suffisamment puissante pour avoir réussi à nous donner autant d'énergie.

— Nous pouvons toujours rendre visite à notre nécromante. Grâce à l'indiscrétion d'un officier, je sais où elle habite. Vivants, elle ne nous aurait jamais accordés la moindre attention, mais morts, il se peut que nous l'intéressions. Autant te prévenir tout de suite, je ne peux que te promettre d'arriver jusqu'à chez elle. Je ne sais pas ce qui peut en découler, et même si elle daignera nous recevoir.

Khert leva sa hache.

— Je préférerais avoir une discussion avec elle avant de la tuer mais je peux m'en passer.

Même si je ne partageais pas son désir de vengeance, je le comprenais.

J'étais surpris qu'aucun autre zombie ne prenne part à notre conversation. Je tournai la tête et regardai mes anciens compagnons. Bien entendu, ils paraissaient un peu plus vifs que les morts habituels, mais leurs gestes étaient incroyablement lents et ils gardaient obstinément le silence. Le plus troublant était leur passivité, comme s'ils n'avaient aucune volonté. Le sort qui nous avait ramené à la vie avait été bien plus

efficace pour Khert et moi que pour les autres zombies.

D'un coup, le géant brandit sa hache et faucha trois soldats. Je le regardais incertain.

— Les morts doivent retourner à la terre, dit-il en me défiant du regard.

Il cherchait sans doute l'incident mais en voyant l'état pitoyable de ces anciens soldats, je ne pouvais pas lui donner tort. La charité nous commandait de stopper ce simulacre de vie. Si je me fus trouvé dans la même situation que la leur, j'aurais grandement apprécié que quelqu'un le fît.

Je n'aime pas parler de cette tâche déplaisante. Il est étrange de songer que tuer les vivants m'avait moins coûté. Les morts-vivants comme hébétés n'arrivaient pas à se défendre. Le plus désagréable était de voir les bouts de chair s'agiter même une fois séparés des corps.

Enfin, nous reprîmes la route, laissant derrière nous un champ de cadavres.

Même s'il est fâcheux de ne plus rien ressentir et d'être incommodé par la lumière du jour, être zombie a ses avantages : ne plus avoir besoin ni de manger, ni de boire, ni de dormir.

Les quelques rencontres avec les humains me firent comprendre qu'il y avait beaucoup d'effort à faire pour la tolérance envers les morts-vivants. Heureusement, ils se contentaient de fuir, et s'ils appelaient la milice, nous n'étions déjà plus là lorsqu'elle arrivait.

À dessein, je rallongeais notre route pour éviter de rencontrer d'anciennes connaissances. Je n'avais pas envie de m'expliquer, ni de me justifier, et encore moins de décevoir. Ma femme m'en aurait certainement voulu, elle m'avait suffisamment reproché de vouloir faire le malin.

Par chance, Aleal, la nécromante, logeait à l'écart d'un petit village. Je frappai à la porte qui s'ouvrit aussitôt sans doute grâce à un sort magique car la magicienne se trouvait au fond de la pièce. J'espérais une réaction de surprise de la vieille femme mais elle resta impassible. Légèrement hésitant, je pénétrai dans sa demeure suivi par Khert.

— Que puis-je pour vous ? nous demanda-t-elle.

— Une petite explication. Vous nous devez bien cela !

La nécromante nous toisa méprisante.

— Je ne vous dois rien. Vous étiez morts, je vous ai rappelés à la vie. À tout moment, vous pouvez en finir. Je suis votre deuxième mère. J'attends un peu plus de respect mais c'est bien trop demander, tous les enfants sont égoïstes et injustes.

— Qui nous prouve qu'après notre rappel à cette vie monstrueuse, notre âme ne sera pas corrompue ? demanda Khert, hors de lui.

— L'existence est un doute perpétuel. Que voulez-vous ? Je ne suis qu'une simple érudite qui a appris quelques sorts à force de travail. Vous attendez de moi que je vous donne le mystère de la création. Tout ce que je peux vous dire, c'est que si les Dieux existent, ce n'est pas une simple mortelle qui pourra aller contre leur volonté et si, comme c'est probable, ils n'existent pas, je vous ai accordé une nouvelle vie que peu d'entre nous aurons la possibilité d'expérimenter.

— Vous ne comptez rien faire ? gronda mon compagnon.

— Comment pouvez-vous dire cela ? Comme tous les jours, je vais travailler durement ! De plus, vos cas me forcent à revoir ma théorie. Il est malheureux que les nombreux sorts de mes confrères brouillent l'étude. Je vais sans doute mettre des années à trouver le sort conjoint qui a permis pareil miracle.

— Notre présence ne semble pas particulièrement vous intéresser, remarquai-je.

Elle approuva de la tête.

— Effectivement. Avant d'abandonner le champ de bataille, j'ai vu que deux morts-vivants semblaient plus réussis que les autres. Cela me suffit ! Je cherche à reproduire le phénomène mais pour être franche, je n'ai aucune envie de vous côtoyer. Je doute que la mort vous ait rendus plus intelligents, et discuter avec des hommes qui ne cherchent qu'à s'entretuer m'a toujours paru être une perte de temps.

— Nous avons eu un long chemin pour arriver jusqu'à vous, protestai-je. Vous pourriez au moins rester polie.

— Je pourrais, concéda-t-elle. Mais trêve de bavardage : mon temps est précieux. Ce n'est pas parce que vous êtes morts que vous devez vous sentir supérieurs aux autres. Je vous demande poliment mais fermement de quitter ma maison pour que je puisse reprendre mon travail.

Je ne pus m'empêcher d'être déçu. Comment une personne aussi peu curieuse avait pu devenir une aussi grande magicienne ? Pour ma part, je nous aurais découpés en petits morceaux pour comprendre ce qui pouvait se passer. Je n'aurais probablement pas été plus avancé mais au moins, j'aurais tenté quelque chose.

Je m'apprêtais à quitter la demeure quand Khert bondit sur elle, la hache brandie. À ma grande surprise, Aleal n'esquiva pas, ni ne lança de sort. Trop sûre d'elle, elle ne pensait pas que nous pouvions représenter un danger. Elle avait juste oublié que nous étions beaucoup plus vifs que les morts-vivants habituels. Une erreur fatale !

Sa vengeance assouvie, mais l'air toujours aussi fou, Khert se tourna vers moi. Si je pouvais encore avoir un doute sur ses intentions, ses paroles explicitèrent ce qu'il comptait faire :

— Maintenant les morts doivent retourner à la terre !

Recommandant mon âme aux Dieux, je sortis mon épée, plus par principe que pour me défendre : contre un tel adversaire, je n'avais aucune chance. Malgré moi, je fermai les yeux lorsque je le vis brandir sa hache pour l'abattre sur moi. Je les ouvris aussitôt, aussi surpris d'être encore entier que d'avoir entendu le bruit du métal s'enfoncer dans du bois. Son arme s'était plantée dans une poutre au plafond. Reprenant mes esprits, d'un coup d'épée, je décapitai mon adversaire. J'avoue m'être un peu acharné sur son cadavre pour calmer la peur qui m'avait envahi.

Je m'assis, incertain. Si quelqu'un rentrait, les apparences seraient contre moi : le cadavre d'une petite vieille et le corps d'un homme découpé en morceaux. La prudence me dictait de quitter au plus vite cette demeure mais la curiosité fut la plus forte. J'avais toujours regretté d'avoir abandonné trop tôt mes études. Je savais à peine lire et compter.

Après tout, si Aleal était devenue une grande magicienne avec un esprit aussi buté, la nécromancie était peut-être à la portée de tous. Je ne perdais rien à essayer : j'allais peut-être savoir ce que j'étais devenu.

Dans ses livres devait se trouver la réponse.

*
* *

Je ne l'ai pas trouvée mais depuis, j'ai fait quelques progrès. J'arrive à invoquer des spectres.

Je suis dorénavant un magicien respecté et peu s'attardent maintenant sur ma condition de mort-vivant. Tous font semblant de ne pas sentir l'odeur de putréfaction dégagée par mon corps. Bien entendu, le prestige n'est pas tout mais il me permet de rendre ma mort agréable. Par exemple, je bénéficie d'un privilège dont j'aurais bien aimé profiter de mon vivant : rester bien protégé à l'arrière lors des batailles.

Patrick Duclos

Privilège tardif

Epilogue

C'était la fin. La fin d'une cavale qui n'avait que trop duré. Le quartier était bouclé et le piège se refermait sur le Baron de Castelfiel. Quand l'aristocrate sortit de sa planque affublé d'un postiche, les policiers le braquèrent comme s'il était l'ennemi public numéro 1. Quand on lui passa les menottes aux poignets, il nia tout d'abord être le dit Baron, qu'il s'agissait d'une terrible méprise qui vaudrait de sévères coups de bâtons à qui de droit. Mais lorsqu'il vit son épouse dans le camion, l'air effondré, et surtout lorsqu'un des avocats de la *Rapace United Bank* vint à lui, lui retirant ses lunettes noires et jetant à terre sa perruque en prononçant, très sec : « Fini la comédie, Baron, vous allez maintenant faire face à vos responsabilités », Castelfiel comprit qu'il aurait mieux fait de rester dans son lit ce jour-là.

Pour remonter la piste de l'arrogant et insaisissable aristocrate, les forces de l'ordre avaient filé quelques personnes susceptibles de les conduire en sa tanière. Notamment un jeune artiste, Alain Mathiot, qui aurait eu une aventure avec la Baronne de Castelfiel ou encore l'auteur Patrick Duclos qui, sans signe avant-coureur, s'était rendu auprès d'elle. Ainsi ils avaient épinglés les deux tourtereaux dans un camping de la Creuse. Une fois en garde à vue, il ne fut pas difficile de faire cracher le morceau à l'imposante Marie-Angélique.

Tandis qu'on emmenait Castelfiel vociférant dans le fourgon de police, l'autre avocat recevait par téléphone des ordres du conseil d'administration de la *RUB* : faire main basse sur les derniers avoirs du Baron et se débarrasser au plus vite de tous les poids morts dans les possessions en question. Il revint en mémoire à l'avocat que le Baron, pour des raisons aussi inexplicables qu'absurdes, finançait une bande d'idéalistes hurluberlus qui s'occupait, entre autre, d'une web-revue intitulée Univers.

Et c'est ainsi qu'un matin, Aède reçut dans la boîte mail mySpace d'OutreMonde le message suivant :

Pour un euro symbolique, la Rapace United Bank *vous cède ses parts de l'entreprise OutreMonde… et surtout qu'on n'entende plus jamais parler de vous !*

Cyril Carau au nom de l'équipe d'OutreMonde

Crédits - OutreMonde Univers V, septembre 2007 - http://outremonde.fr - contact@outremonde.fr
Rédacteur en chef : Cyril Carau.
Maquette : Elie Darco et Cyril Carau d'après une création originelle de Julien Louisandre.
Couverture : Cyril Carau.
Chroniqueurs : Elie Darco, Alain Mathiot, Estelle Valls de Gomis et Cyril Carau.
Auteurs : Willem Lukusa (Alsem), Florian Bergez (Uriak), Cédric Maruejol, Gaëlle K. Kempeeners (Kashiira), Don Lo, Cyril Carau (Aède) et Patrick Duclos.
Illustrateurs : Annick D.C., Mathieu Coudray (Maz), Bernie, Anne-Laure Daviet (Anilori), Alain Mathiot (Al1), Estelle Valls de Gomis, Nadia Sanchez (Eowyn) et Elie Darco.
Corrections : Elie Darco et Cyril Carau.
Comité de lecture : Thierry Santander (Arius), Havelock, Julien Louisandre (Jujube), Valérie Larouche (Vaé), Sébastien Juillard (Amalrus), Phillipe Goaz (Zordar), Elie Darco (Dulkera) et Cyril Carau.
Remerciements : Estelle Valls de Gomis, tous les membres d'OutreMonde et toutes les personnes sans qui ce numéro n'existerait pas.
Le Baron est une création littéraire de Thierry Santander, la Baronne est née de l'imagination de Elie Darco et de Cyril Carau.
Les textes et les dessins sont la propriété exclusive de leurs auteurs.

OutreMonde numéro 5, septembre 2007
http://outremonde.fr
contact@outremonde.fr